

Save You

Épisode 1

Effet de

VAGUE

SAISON 3

Jana Rouze



Save You

Épisode 1

Effet de

VAGUE SAISON 3

Jana Rouze



Suivez-nous sur les réseaux sociaux !

Facebook : facebook.com/editionsaddictives

Twitter : [@ed_addictives](https://twitter.com/@ed_addictives)

Instagram : [@ed_addictives](https://www.instagram.com/@ed_addictives)

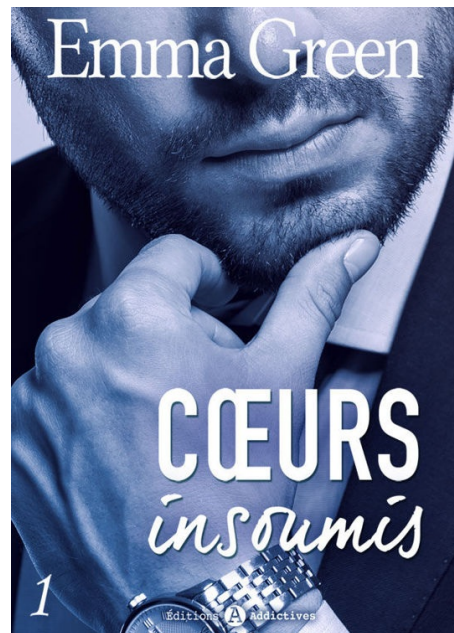
Et sur notre site editions-addictives.com, pour des news exclusives, des bonus et plein d'autres surprises !

Également disponible :

Cœurs insoumis

À tout juste 25 ans, Solveig décide de plaquer le peu qu'il lui reste pour parcourir les États-Unis d'est en ouest au volant de son tas de ferraille. Mais, la jeune blonde explosive va devoir partager un bout de chemin avec Dante, un spécimen aussi sombre et tourmenté qu'elle est solaire et délurée. Seul problème, le beau brun tatoué et mystérieux n'aime pas qu'on lui dicte sa conduite. En tête-à-tête pendant cinq mille kilomètres, comment ces deux âmes contraires et ces cœurs insoumis vont-ils faire route ensemble ? Et jusqu'où ce road trip les mènera-t-il ?

[Tapotez pour télécharger.](#)



Également disponible :

Dark revenge

Il a toujours su qu'un jour il se vengerait.

Enfant, Axel Evans a tout perdu par la faute d'un seul homme : Clifford Logan.

Vingt-cinq ans plus tard, il est prêt. Il va écraser Logan, il le sait, il ne peut pas échouer, il a tout prévu dans les moindres détails.

Tout ? À l'exception de Sarah, la fille de Logan. Car si au départ Axel avait prévu de l'utiliser contre son père, il n'est plus certain de vouloir la détruire, elle.

Mais peut-il renoncer si près du but de toute sa vie ?

[Tapotez pour télécharger.](#)



Également disponible :

Resist... or not ?

Eva est prête à conquérir New York, à remporter haut la main le concours de création d'une prestigieuse joaillerie, Eva est... en retard pour cette épreuve !

Dans une course contre la montre effrénée, elle se retrouve coincée dans un ascenseur avec un inconnu aussi mystérieux que sexy... et forcément, elle enchaîne les maladresses !

Et l'apothéose, c'est de découvrir que cet homme sorti de ses fantasmes... pourrait devenir son patron. Leur attirance est aussi irrésistible qu'interdite, et à tout désirer, ils pourraient tout perdre !

[Tapotez pour télécharger.](#)



Également disponible :

The Pink Panthers

Harper est frondeuse, déterminée. Jouant de ses charmes et de sa sexualité, elle n'a peur de rien ni de personne. Elle travaille au Pink Panthers, un bar branché de Sacramento, rendu incontournable par ses barmaids. Avec elle, les règles sont claires : pas d'attachement, pas d'obligations, que du fun. Mais ça, c'était avant l'inconnu aux yeux de braise...

[Tapotez pour télécharger.](#)



Également disponible :

Wild Love - Bad boy & secret girl, 1

Casey Lewitt est l'une des plus grandes stars de Hollywood. Enfant terrible aux mille frasques, il se sort de toutes les situations d'un sourire charmeur.

Mais après le scandale de trop, il a désespérément besoin de redorer son image.

Alors il est envoyé contre son gré à Hawaï pour une mission humanitaire : pas d'alcool, pas de drogue et pas de fête. L'enfer !

Et le pire, c'est Alana. Aussi fière que coincée, la jolie bénévole le fusille du regard à chaque instant.

Elle rêve autant de l'embrasser que de le gifler, et leurs affrontements sont électriques.

Tous les coups sont permis !

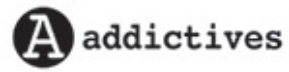
[Tapotez pour télécharger.](#)



Jana Rouze

EFFET DE VAGUE
SAISON 3

Épisode 1 : Save You



MATT

Dieu pardonne. Moi pas !

Ne me l'enlève pas, Judas. Si au moins tu existes, putain !

J'entre dans l'enceinte du Mount Sinai Hospital comme on entre dans l'arène. Toutes sirènes hurlantes. C'est de la torture. Mon cœur bat si fort que j'ai l'impression de faire une attaque. Je ne sais pas pourquoi je pense à mon père.

Lorsque, enfant, je finissais par rentrer à la maison dans une sorte de transe due à la colle que je sniffais en pensant qu'il allait me battre à mon retour, je n'avais pas d'autre choix. Pour une raison ou pour une autre, j'avais forcément fait quelque chose de mal. J'avançais vers l'échafaud de la même façon, groggy, drogué, et la colle m'aidait à endormir la douleur de la raclée ou les bains d'eau salée qu'il m'obligeait à prendre après pour prolonger la brûlure.

Depuis LaGuardia Airport, l'ambulance du FDNY n'a mis que la moitié du temps habituel pour rejoindre Manhattan mais je suis un peu sonné. C'est trop long. Chaque minute perdue s'écoule dans le vent. Chaque seconde sans soin me l'enlève et je ne peux pas vivre sans elle, putain !

C'est ensemble que nous sommes assez forts.

Nous formons « la Vague ». Celle qui se reforme après l'écueil sans jamais se rompre. Nous ne pouvons pas repartir en arrière.

Aucune vague ne le fait.

Personne ne peut comprendre, mais Alex et moi ne pouvons ressentir un amour ordinaire. Des hanches comme si elles étaient des dunes, un cœur aussi solaire que le mien est aride, elle est l'eau que la terre boira, alors que je suis la confiance appuyée sur une colonne de sable. Tout ça est à la fois fragile et plus grand que nous. Ça nous dépasse. Comme si aucun de nous ne pouvait atteindre le rivage sans l'autre. Aussi, je suis prêt à combattre jusqu'à la moelle de mes os s'il le faut cette impression que je n'aurai plus jamais chaud sans elle.

Il faut qu'elle vive.

Je sais que je suis laid. Parce que Père me le répétait sans cesse. Je sais que je suis vilain et mauvais. Parce que c'est ce qu'il disait. Après tout, c'était peut-être mon comportement qui le mettait en colère. Je comprends qu'il est difficile de m'aimer. Parce que je ne sais que faire pour devenir meilleur. Mais *elle*. Elle va vivre parce qu'elle est innocente. Ça ne se peut pas autrement.

– C’est une urgence médicale ! Vite ! Il faut faire vite, me mets-je à hurler la gorge nouée comme si j’étais médecin lorsque les portes de l’ambulance s’ouvrent sur le parking.

En transe. Je suis en transe comme si j’avais sniffé cette putain de saloperie derrière le mur de l’école. L’homme qui descend près du brancard où est allongée Alex, aussi blanche qu’un fantôme, tente de me calmer :

– C’est bon, monsieur Garrett, votre épouse est dans le coma depuis douze heures, l’imagerie est prévenue et le bloc en alerte, on ne peut rien faire de plus, tente le médecin allemand avec cet accent guttural abrupt qui me donne envie de le frapper depuis justement ces douze putain d’heures interminables.

Je le toise, prêt à me battre.

Si c’est bon, pourquoi est-elle dans le coma, putain ?

Ce sentiment d’impuissance va me tuer. Une chance d’avoir pu trouver ce professionnel à Bukavu, on lui a gâché ses vacances mais je n’en ai rien à battre. Je l’aurais traîné de force dans le Challenger d’MHG Industrie si besoin. Nous courons vers l’entrée des urgences, entourant le brancard pour le stabiliser sur le bitume craquelé. Tout paraît si énorme.

– Mais elle saigne ! Vous avez dit qu’elle saignait dans sa tête, m’époumoné-je tout en faisant signe à Sully et Verdi de nous rejoindre.

Je ne sais pas pourquoi j’ai besoin d’eux. Peut-être pour ne pas être seul. J’ai terriblement peur d’être seul et tellement d’émotions que d’habitude je tiens loin de moi, que je me sens en danger, vulnérable et faible comme un petit bébé qui vient de naître. Tout mon corps se met à trembler, je ne peux plus respirer.

Je n’aime pas ça, putain.

– L’Airbus de Kabbani Corporate vient d’atterrir à Genève, monsieur, me glisse mon officier de sécurité au passage pour me ramener à la raison.

Bonne idée, mec.

– Faites-moi le point, Verdi ! ordonné-je en m’agrippant comme un noyé au brancard lancé à toute vitesse.

En parlant business, j’ai l’impression d’être de nouveau souverain en mon royaume. Frissons, craintes, terreurs, je dois tout refouler. Je n’ai pas le choix, il faut que je canalise mon énergie si je ne veux pas tuer quelqu’un.

– Les parents Kabbani sont sur place avec les autorités suisses et le légiste pour accueillir la dépouille de Cameron. Le convoi va ensuite se mettre en marche vers le canton de Vaud et la propriété des Brauer, débite le grand Black sur le rythme de nos pas. Je ne voudrais pas être à la place de leur fils, là. Kar Kabbani doit être au plus mal. C’était quand même son meilleur pote.

– Ils ont prévenu sa mère ? je demande en débitant ce que je sais alors que je m’en fous totalement :

Monica Brauer est une ancienne étudiante de Cambridge. Cameron était son fils unique.

Seule Alex compte. Je n'arrive toujours pas à réaliser. Cameron Brauer, le demi-frère d'Alex, l'homme qui me détestait cordialement pour l'avoir humilié dans l'affaire Toyota Motors, est mort, abattu par une balle perdue. Il n'y a pas plus con comme mort. Tout ça parce que, d'après Paul, Cameron a été le seul à ne pas plonger pour sauver Alex. Sa propre sœur. *Merde*.

La balle l'a atteint en plein cœur, ne lui laissant aucune chance, selon Luba. Si j'ai bien compris, Kar a chargé Jun, alias Drajko, alors que Paul plaquait son corps sur celui de ma femme. Même s'il l'a fait trop violemment il lui a quand même évité de prendre la balle que Jun lui destinait.

Et Adelphe s'en est sorti avec une belle frayeur.

– La directrice du FedPol¹ est allée la chercher chez elle, monsieur. Jun n'a aucune idée de ce qu'il a déclenché car outre le père Kabbani et vous, le FBI aussi a été alerté. Le père Kabbani n'est pas n'importe qui pour eux, je doute qu'ils veuillent contrarier le mec qui vend des armes à nos ennemis.

– Ou qu'ils le laissent se venger...

– D'accord avec vous ! me concède Verdi sans quitter ma femme des yeux. Badi Kabbani ne laissera pas les assassinats de Cameron et des jumeaux impunis. Sans compter que son héritier aussi aurait pu y rester.

Depuis qu'ils ont appris comment Alex avait tenu tête à Drajko et à l'arme qui la tenait en joue sans trembler ni paniquer mais en le faisant parler pour permettre aux autres d'intervenir, je sens de l'admiration pour elle de la part de mes hommes. Elle les avait déjà impressionnés par sa plaidoirie, mais là, c'est... autre chose. Un peu comme si elle était des leurs dorénavant.

Je jette un œil à Sully sur le côté.

– Et Paul ? je lui demande sachant qu'il a dû le localiser.

– Toujours dans le vol commercial pour Londres, me répond placidement ce dernier. Les médecins ont dû remettre son épaule avant d'embarquer.

– Quelqu'un a prévenu mon père ?

– Debra s'en est chargée et d'après elle ce dernier n'était pas très content. Il sera à Heathrow avec ce qu'il faut pour lui éviter la presse.

Pendant un instant où le brancard doit s'arrêter pour céder le passage à une autre ambulance avant de pouvoir regagner l'entrée du bâtiment, je reste figé sur le visage d'Alex, mes muscles se bandant comme prêts à frapper.

– Quelle est l'étendue des dégâts dans l'opinion publique ? fais-je par réflexe d'homme d'affaires même si je me doute des conséquences et des sommes importantes que cela va me coûter.

– Importants. Depuis la déclaration de Tricia sur vos... *antécédents criminels*, se permet l'Afghan, tous les tabloïds sont à l'affût du scandale mais ce n'est pas le pire. La quasi-totalité des investisseurs ont annoncé sur la Toile vouloir retirer leurs fonds de votre fondation. Je dois aussi vous informer que le B-One est assiégé depuis quarante-huit heures. Heureusement, Luca est rentré d'Italie juste avant.

Un sourire tremble sur mes lèvres lorsque la voie se libère.

– Accroche-toi, ma chérie, je lui murmure en remettant le brancard en branle. Avant que tu n’entres dans ma vie, il n’y avait personne, et ça ne me manquait pas. Alors les investisseurs qui désertent, je m’en contrefous, putain !

La remarque déclenche un petit rire sarcastique chez l’Afghan mais je m’en moque également. Chacun de mes pas soulève la terre du Kivu collée à mes chaussures, même l’odeur de mort, de sang et de désespoir reste imprégnée à ma chemise depuis que j’ai pénétré dans cette église de Kembe.

Trop tard.

Je suis arrivé trop tard pour la sauver et ça me tue. Je suis son mari. Celui qui doit la mettre à l’abri. Je suis nul comme mari. Je voudrais repousser les pierres, remonter le temps, sauf que j’ai encore la sensation d’avoir reçu un coup dans le ventre en la découvrant étendue à même le sol. Aussi livide que si on lui avait retiré tout son sang. Tout est remonté à la surface, putain. J’étais terrifié et tremblant comme s’il approchait à nouveau derrière moi.

Je l’ai crue morte.

Rien sur cette Terre ne pourra faire disparaître cette image. La plupart du temps j’arrive à repousser les souvenirs au fin fond de mon esprit, mais cette image-là, je sais que je n’y parviendrai pas. C’était bizarre. D’un coup, je n’entendais plus sa voix dans ma tête. Les mots étaient les siens mais c’est ma voix intérieure que j’entendais. Pas la sienne. J’aurais donné n’importe quoi pour l’entendre à nouveau me parler, et la colère s’y rajoute. Pure et violente, l’envie de tuer se répand dans mon corps et élimine tout ce qui me reste d’humanité, d’éducation bourgeoise ou de souffrance. Peu importe ce que veut faire Kabbani ou le FBI, Jun avait déjà échappé aux hommes de Luba à mon arrivée, mais je jure que je vais le retrouver avant eux. Dussé-je fouiller la Terre entière, centimètre par centimètre, le restant de mes jours. Et je filmerai sa mort pour me la repasser en boucle.

Rien à foutre si je deviens bourreau, c’est trop tard.

Tout est trop tard pour moi.

J’ai soif de sang et de vengeance.

Je reconnais la décharge d’adrénaline que l’on ressent en pleine action quand on tue. L’exaltation macabre d’ôter la vie à celui qui ne la mérite pas, d’entendre hurler l’ennemi, de voir son sang couler et ses yeux se voiler dans le vide. J’ai déjà tué, sans aucune haine, ni jouissance, juste parce qu’il le fallait, mais là...

Il ne reste presque plus rien de moi.

– Je veux douze gardes armés autour de cet hôpital avant ce soir, commandé-je à Verdi d’un ton implacable. Je ne veux pas des bons. Je veux les meilleurs. Et je veux qu’ils soient prêts à tuer père et mère pour moi s’il le faut.

– Je m’en occupe, aligne tranquillement celui-ci alors que l’Allemand, stupéfié par mes propos, me

regarde comme s'il avait vu un fantôme.

– Sully ! appelé-je en l'ignorant.

En une enjambée, il est à mon côté.

– Oui patron !

Rien que cette appellation montre qu'il a compris.

– Organisez-moi la traque de ce salopard ! Avertissez vos contacts en Afghanistan et tous les réseaux islamistes que vous connaissez. Diffusez aussi l'info aux Yakuza². Le vieux Mitsui appréciera. J'offre une prime d'un million de dollars pour toute information qui permettra de le capturer. Mais je le veux vivant ! Personne ne le touche. *Jun est à moi.*

– À vrai dire, j'attendais votre feu vert, ironise sournoisement l'Afghan.

L'agitation autour de nous me fait quitter Alex des yeux une seconde, le temps que le brancard pénètre dans l'immense hall des urgences.

L'odeur impitoyable des antiseptiques me saisit à la gorge. Je n'entends que le bruit des roues sur le sol carrelé et les battements de mon cœur qui martèlent ma poitrine. La voix gutturale de l'Allemand perce le silence :

– Urgence absolue ! Syndrome d'hypertension intracrânienne sur femme de vingt-deux ans ! débite-t-il d'un ton professionnel. Échappe au médical.

Son ton le trahit, lui aussi pense que c'est trop tard.

– Je gère ! réagit une femme brune en scrub³ bleu. Hé, les « gueules de travers », lance-t-elle à un groupe d'hommes agglutinés autour d'un ordinateur, ramenez vos fesses ici, on a besoin de vous ! J'ai fait cinq infarctus depuis ce matin, moi.

Merde, elle a l'air crevé.

– Et nous, on a fait quoi, banane ? Un sudoku ? lui rétorque un petit brun insolent sans se détourner de son écran. Si je n'étais pas là, tu pleureras tes 50 % de taux de mortalité comme à l'époque de Gettysburg, Daniels.

Crevée ou pas, Daniels hurle plus fort :

– Cette jeune femme est en train de saigner quelque part dans sa tête et échappe au traitement médical, les super-héros ! Y a personne pour aller au bloc et la sauver ?

Subitement, les super-héros en question abandonnent tous leur écran virtuel pour nous rejoindre, comme pris d'un intérêt soudain. *Bon choix, putain !* Je m'en serais voulu de leur casser la gueule avant qu'ils posent les yeux sur ma femme.

En principe, c'est plutôt quand ils le font que j'ai envie de les exploser.

– PERSONNE NE ME PIQUE MA SALLE ! s'écrie le brun insolent.

On dirait une incantation mystique. Je suis à deux doigts de péter un câble et de refaire le portrait de ce morveux en parfaite santé quand leur pagaille sonore fait surgir d'un couloir un grand Noir d'une cinquantaine d'années aux cheveux blancs portés très court, en pyjama bleu taché de sang.

– Grouillez-vous les résidents, les invective-t-il, vous avez des avis à donner dans les services plus une vésicule biliaire à cadrer. Au boulot !

Lui aussi a l'air crevé et, si j'en crois sa tenue, je jurerais qu'il a passé la nuit à charcuter ses victimes. Tandis que le petit groupe se disperse comme un seul homme, celui qui me semble être le chef me jette un coup d'œil rapide dénué d'intérêt derrière ses lunettes fines, puis il s'adresse à l'Allemand à mon côté comme si je n'existais pas.

C'est pas grave, mec ! Moi, je t'ai à l'œil.

– Je vous écoute, docteur, dit-il tout en s'emparant des malheureux clichés réalisés au Panzi Hospital, posés à présent sur le ventre d'Alex.

Même si cet hôpital provincial représente un pôle de référence pour le secteur sanitaire de la région, je ne voulais pas qu'elle reste au milieu des femmes victimes de violences sexuelles, je ne pouvais pas le supporter.

Pas elle. Impossible.

– Docteur Ehrlich, université de Bochum, se présente l'Allemand au moment où je me rends compte que dans la précipitation je ne lui ai même pas demandé son nom ni ses titres. L'histoire clinique est celle d'un coma secondaire suite à un violent choc occipital contre un autel de marbre. Nous étions au Kivu sans unité de réanimation. Faute de pouvoir effectuer le drainage chirurgical sur place, nous l'avons monitorée et perfusée afin de maintenir au mieux la pression intracrânienne pendant le voyage. Léger déficit moteur hémicorporel dans la dernière heure, on craint une détérioration neurologique.

Attendez, quel déficit ?

Je savais que ce connard tremblotant me cachait un truc. Rien qu'à la façon qu'il avait de regarder autour de lui dans le jet comme s'il voulait sauter en vol, j'aurais dû m'en douter. Il sait qu'elle ne va pas s'en sortir. J'essaie de m'arrêter, de me contrôler pour ne pas le tuer tout de suite.

– OK, Daniels ! Vous m'assistez, ordonne le grand Noir tout en confiant le scanner d'Alex à la jeune femme.

Mais alors que je m'apprête à suivre sans broncher le brancard emporté par deux femmes en pyjamas bleus, ce dernier m'arrête en me tendant la main :

– Je me présente, monsieur Garrett, je suis Ben Cushing.

– Qu'est-ce que vous voulez que ça me foute ? fais-je en m'écartant pour suivre ma femme des yeux.

Je me contrôle pour ne pas te tuer.

Tu crois vraiment que je vais noter ton nom dans mes contacts mondains ?

– C’est comme vous voulez, dit-il en reprenant sa main. Sachez toutefois que je suis le neurochirurgien qui va pratiquer l’intervention sur votre épouse.

L’homme affiche un demi-sourire confiant mais mon pouls accélère plus que de raison en comprenant brutalement ce qui se passe.

– Attendez, vous allez l’opérer ?

Les mots font un bruit horrible dans ma tête.

– Dans vingt minutes environ, confirme-t-il d’un ton plat.

Les lunettes d’acier se rivent sur moi alors que j’avise une dernière fois le brancard qui franchit les portes à commande verrouillée, j’essaie de respirer.

– Vous êtes compétent au moins ?

– Monsieur, nous ne sommes pas au Kivu, ici. Si je suis à la tête du département de neurochirurgie de cet hôpital prestigieux, c’est que je le suis autant que vous à la tête de votre entreprise, affirme-t-il sans faiblir.

Putain, je ne suis pas d’accord mais je n’ai aucun moyen d’en juger !

– Je viens avec vous, décidé-je à brûle-pourpoint. Au bloc, je veux dire.

– Quoi ? Non ! s’exclame mon adversaire, s’appuyant contre le mur.

– Si ! Je ne la quitte pas. Son groupe sanguin est Bombay. Le mien aussi. Vous pouvez avoir besoin de moi.

Cushing stoppe net et m’évalue, intrigué.

– Vous êtes tous les deux de sang Bombay ? fait-il comme s’il en doutait.

Ben tiens, ça te coupe la bite, hein, grand ponte !

Pas modeste, il ne cherche pas à l’être. Moi non plus. Nous nous mesurons du regard quelques secondes. Le mien n’est pas dans la demi-mesure.

– Je passerai ces portes *avec elle*, docteur Cushing, dis-je sans me donner la peine de me répéter. Votre avis, je m’en branle !

Après une seconde d’hésitation durant laquelle il doit se demander comment réagir face au détraqué qu’il a devant lui, son expression se détend. Tant mieux parce que j’étais décidé à prendre le bloc d’assaut.

– Vous vous sentez d’assister à l’opération ? me prévient-il comme s’il s’adressait à un de ses

étudiants. On va ouvrir un volet dans le crâne de votre épouse, monsieur Garrett. Vous comprenez ce que ça veut dire ?

Je déglutis et hoche la tête.

– Je ne l’abandonne pas, renouvelé-je tel un leitmotiv de « cinglé en boucle » tout en m’efforçant de ne pas penser à ce que je vais voir.

Pourtant j’ai mille questions. Alex est à moi. Elle est tellement souvent dans mes pensées depuis quatre mois que je commence à oublier ce que je ressentais avant de la connaître. Rob a beau dire, ce que j’éprouve pour elle n’a rien à voir avec l’amour. C’est plus profond, plus pervers, plus viscéral. Sans elle j’ai l’impression de me briser de l’intérieur, de voler en éclats. Point.

Ça ne s’explique pas.

– Bien. Alors on va vous habiller, m’accorde l’homme en face de moi comme s’il comprenait enfin l’état de délabrement dans lequel je me trouve ou la menace que je représente. Nous n’aurons pas besoin de transfusion sanguine pour ce geste. En fait, c’est assez simple. Le problème est mécanique. On va aspirer l’hématome qui s’est formé et soulager la pression. Mais je n’ai pas le temps de vous convaincre de l’inverse, visiblement.

Sage décision, putain !

Machinalement, je tourne la tête vers mes hommes, restés en retrait à m’observer. Je sais, c’est con, mais au moment de basculer dans l’inconnu qui se prépare, j’ai besoin de m’accrocher à ce que je maîtrise.

– Sully, je veux un rapport sur le sabotage de Chuck à mon retour. Démerdez-vous pour que les techniciens de La Paz aient terminé. Je veux savoir si tout ça était du bluff pour m’occuper ailleurs ou si on était réellement en danger.

À ma grande surprise, Cushing ne s’éloigne pas, il m’attend, toujours en appui sur son mur. Surpris, je l’interroge :

– Qu’est-ce que vous faites ? Vous n’allez pas avec elle ?

– Le bloc prépare votre épouse, monsieur Garrett. D’habitude, pendant ce temps, je mange mon sandwich, m’informe-t-il sans se démonter.

Je ne peux m’empêcher de le fixer. *Il se fout de moi ?*

– J’attendais que vous demandiez, embraye alors Sully, jugeant probablement plus prudent d’intervenir tout en fixant le pyjama bleu pour me faire comprendre qu’il n’en dira pas plus en sa présence.

Ce qui m’oblige à l’encourager du menton à poursuivre :

– Le rapport indique que Jun avait inséré du gaz moutarde dans la gaine des conduits d’aération, reprend l’Afghan sous mon contrôle. Les clapets automatiques étaient supposés s’ouvrir à 10 000 pieds.

Le tout était branché sur les volets pare-pluie.

– Astucieux, suis-je obligé de reconnaître.

À vrai dire je ne m'attendais pas à un truc aussi élaboré. Ni à ce qu'au lieu de rester discret, le pyjama bleu ne se gêne pas pour intervenir.

– Eh ben... Je préfère ma vie à la vôtre, finalement, fait valoir Cushing qui semble avoir suivi les infos de mes déboires privés dans la presse. Mais comment votre agresseur s'est-il procuré le gaz moutarde ? Je croyais que les stocks étaient sévèrement contrôlés.

Je prends un moment, puis je liste à voix haute :

– Trois options sont sur la table. Stock irakien. Stock des sites non déclarés en Syrie, ou troisième hypothèse : *lui*.

Puis je m'adresse à Cushing :

– Celui qui nous attaque est un brillant chimiste et l'un de nos meilleurs hématologues travaillant sur la fabrication du sang artificiel, il a pu le synthétiser lui-même. Peut-être même chez nous. D'après la CIA, il est possible de fabriquer des petites quantités de chlore et de gaz moutarde.

– C'est tout à fait crédible, corrobore Sully. Les djihadistes l'ont déjà fait et ils n'ont pas nos moyens ni l'expérience de Jun.

Dans le regard de l'Afghan je capte tout de suite ce qu'il ne dit pas. Le moment précis où nous comprenons tous les deux la véritable dangerosité de Jun. Nous n'avons pas affaire à un criminel ordinaire. Nous avons affaire à un individu brillant, capable de fabriquer n'importe quelle arme chimique. Et qui plus est, suffisamment mégalomane et avide de puissance pour faire sauter la planète.

Dire que je lui ai donné un budget illimité, putain !

– Faites-moi le point sur les commandes du labo de Jun, dis-je à Sully en captant tout de suite les implications.

Ce connard a dû passer ces achats sur mon dos. Il ne manquerait plus que la presse m'accuse de bioterrorisme.

– Et demandez à Phil de lister tout ce qui n'intervient pas dans nos fabrications, qu'on sache à quoi s'attendre. À partir de maintenant son accès est interdit dans tous les bâtiments d'MHG Industrie, et les achats devront passer par moi.

Sur ces entrefaites, je me détourne de mes hommes pour suivre le médecin à travers les différentes zones d'asepsie progressive, comme autant de « douanes » anxigènes serrant un peu plus ma gorge, tout en réfléchissant à ce que je viens d'apprendre. Jun a échappé aux hommes de Luba pourtant entraînés en faisant exploser un bac de stockage d'ammoniaque utilisé comme engrais. Il a tué les jumeaux avec des cyanures. Une balle, c'est trop simple. C'est un chimiste.

Pas n'importe quel criminel.

– Votre femme a-t-elle des allergies connues ? me ramène la voix du neurochirurgien tout en ouvrant le sas des vestiaires.

Ou plutôt ce qui semble être une salle de préparation vu l'exiguïté de l'endroit, les immenses lavabos et le seul et unique casier déjà ouvert.

– Quoi ? Non ! dis-je en me félicitant d'avoir eu accès à son dossier médical.

Cushing hoche la tête pour en prendre acte et me tend un accoutrement bleu. Ensuite, il me désigne une sorte de sas de verre à double entrée où sont déposés les vêtements extérieurs d'un côté et les tenues utilisées de l'autre.

– Déshabillez-vous dans le caisson « entrant » et passez ça, m'ordonne-t-il avant de reprendre d'un ton professionnel : pendant le vol, vous avez remarqué des convulsions ou des vomissements ?

– Vous voulez rire ? J'ai même cru qu'elle ne respirait plus.

Le temps que je me mette à poil, il se dirige vers le lavabo, s'empare d'une brosse et d'une bouteille de détergent puis se met à se frotter vigoureusement les avant-bras sans me regarder.

– Que les choses soient claires, monsieur Garrett, déclare-t-il après m'avoir jeté un coup d'œil en biais m'indiquant la place à côté de lui pour que je l'imiter. Si vous tournez de l'œil ou si vous vomissez, on vous laisse par terre. Je m'occupe d'elle, pas de vous. Les infirmières ne sont pas là pour ça. C'est clair ?

– Parfaitement clair.

Deux minutes plus tard, le sas de la salle d'opération se referme derrière nous et deux infirmières s'affairent à placer un masque sur nos visages. Mais ce n'est pas ce que je vois. Non. Ce que je vois, c'est la frêle silhouette de ma femme disparue sous les champs et le moteur à main prolongé par un trépan d'acier d'environ un centimètre de diamètre posé sur le plateau près de son crâne.

Serre les dents, putain !

La nuit est tombée depuis longtemps au-dehors.

Des coups de tonnerre retentissent de façon incessante depuis notre sortie du bloc opératoire, suivis d'éclairs impressionnants. Heureusement qu'Alex est endormie profondément dans son lit, sinon l'orage l'aurait effrayée. Elle a vaguement ouvert les yeux en salle de réveil puis s'est aussitôt rendormie. Cushing m'a prévenu, un corps traumatisé a besoin de sommeil. C'est sa façon de récupérer, autant physiquement qu'émotionnellement. Alors je la laisse dormir sans trop me faire de bile, mais il a intérêt à avoir raison parce que, putain, si ce connard de médecin prétentieux se trompe, ses jours sont comptés !

Seuls quelques bruits feutrés dans le couloir et les ronflements de Sexe ponctuent le silence de la chambre grand luxe que l'hôpital nous a attribuée à notre arrivée. Je suis tellement content que Verdi ait pu le faire entrer en douce. Alex adore ce clébard et il le lui rend bien. Dès qu'il est entré dans la

chambre, il a grimpé pour se coucher à ses pieds sans que je puisse le faire redescendre, bien entendu.

Une vraie tête de mule !

Je regarde tomber la pluie, assis sur une chaise peu confortable que j'ai approchée près du lit. Maintenant qu'Alex est hors de danger, j'ai tout le temps de prendre en considération les émotions qui m'ont traversé ces dernières heures.

Parfois il faut un drame pour enfoncer le clou.

Le drame réveille les feux mal couverts et tout devient alors évident. Impossible de passer à travers ce qui dérange en temps normal. La vérité s'impose et n'en éclate que mieux. Par exemple, c'est seulement maintenant que je comprends qu'il y a des degrés dans l'horreur. Ce qu'on imagine mal quand l'horreur déboule dans votre existence dès l'enfance. Et que, lorsqu'on n'a jamais aimé personne, la perte du seul être qui vous aime peut aller jusqu'à l'anéantissement. Je voudrais tellement qu'elle ouvre les yeux.

Elle a des yeux à tomber par terre, des yeux doux qui me font penser à un lit défait. Leur bleu céruléen est abyssal, mais pas que. C'est plutôt leur façon de me transpercer ; j'ai l'impression qu'elle me voit. Sans reproche. Sans dégoût. Que je suis désiré comme jamais je ne l'ai été. Pas le P.-D.G. plein de tunes. Pas la belle gueule qui fait se retourner les filles. Juste moi. Un sanglot plein de rage et de douleur m'échappe et me force à détourner mon regard de ses paupières closes si fines qu'on pourrait les déchirer sans y faire attention, et sans trop savoir pourquoi je repense à ce week-end à Aquinnah. La maison que je lui ai achetée, et au film alimentaire destiné à lui apprendre à lire en moi.

Pour un cabossé des émotions comme moi, les mots les plus beaux ne sont pas tous dits publiquement, ils sont chuchotés pudiquement avec les yeux. Seulement les siens sont clos. Ils me manquent. Jamais personne n'avait posé pareil regard sur moi. Le genre de regard qui dit « tu peux tout me dire ». Il m'a fallu du temps pour le comprendre tellement le cadeau était rare, mais la vérité ne la fera jamais fuir. Quelles que soient les horreurs que je lui raconte sur mon histoire, Alex encaisse. Sans discuter. Sans mettre en doute ma parole.

Je suis le seul à pouvoir tout détruire.

1. Office fédéral de la police suisse. L'équivalent du FBI suisse en quelque sorte.
 2. Groupe du crime organisé au Japon, les Yakuza sont considérés aujourd'hui comme la plus grande organisation du crime au monde. Ils sont présents sur tout l'archipel et possèdent également des ramifications en Europe et aux États-Unis.
 3. « Scrub » peut avoir plusieurs significations en argot américain. Le terme fait référence à la fois aux blouses portées par le personnel médical ET aux personnes « de second choix » dans la finance, c'est-à-dire : incompetentes. Compte tenu du manque de confiance récurrent de Matt Garrett et de son obsession pour Alex, le choix du terme n'est pas innocent.
-

ROB

« *Let's talk about sex, baby !* »

Je coupe « Sex » de Cheat et Kris au volant après ce dernier couplet avec regret et sors de ma bagnole sur le parking réservé aux visiteurs du Mount Sinai avec une sensation inhabituelle de désordre. J'ai été grognon et de mauvaise humeur tout l'été, mes amis l'ont remarqué, ma sœur KGB l'a bien sûr remarqué, et la dernière fille que j'ai épuisée contre un mur l'a aussi remarqué.

Je n'arrive pas à comprendre pourquoi.

Foutre Dieu, il est 2 heures du mat', le bitume sent la journée chaude et mouillée, mais aucune longue en jambes comme je les aime pour parler sexe le reste de la nuit, le bon et mauvais qu'il peut y avoir.

Aujourd'hui, c'est différent.

Pour la première fois, je vais revoir mon frère les yeux ouverts sur ce qu'il cachait. Ça ne devrait pas avoir d'importance. Entre frères, on s'aime inconditionnellement. Pourtant ça en a. Dans le monde où nous vivons Matt et moi depuis qu'il a construit son foutu empire de nababs au milieu de tous les requins de l'industrie pharmaceutique, il n'y a pas de place pour les contes de fées, les histoires sans pleurs ni douleur. Non, désolé, avec lui ce genre d'histoire n'existe pas. Même si sa beauté virile et la façon bien à lui qu'il a d'attirer tous les regards masculins et féminins rien qu'en traversant une pièce pourraient le laisser croire. Non plus. Les sucreries veloutées dans le but de culbuter à tout va, ce mec-là n'en a cure. Il ne leur propose pas une histoire où chaque jour tout ira bien et, finalement, c'est ce qui fait sa force. Il prend ce dont il a besoin.

Le reste, il s'en fout.

En fait, ça m'amuse cette façon qu'elles ont de se jeter à sa tête quand elles devinent sa véritable nature de psychopathe. Les pauvres, elles veulent toutes le guérir ! Celles qui s'accrochent savent qu'elles devront surmonter toutes les épreuves avant de se rendre compte que c'est impossible. Pour l'instant, une seule a la constance nécessaire. Sa femme actuelle qu'il a pourtant démolie en beauté tout en succombant à son cerveau apparemment aussi aiguisé et faisandé d'horreurs que le sien. Et ce n'est même pas calculé chez lui.

C'est seulement une violente réalité.

Les gens le traitent de connard et je vois bien pourquoi. Il n'est ni sympathique ni stable. Il est riche, imprévisible et d'une indifférence froide. Son truc à lui, c'est la préservation : avoir de l'argent, un toit pour dormir, manger et boire. La famille, l'amour, la religion, tout ça lui est totalement étranger. Quelque

part, sans savoir ce qu'il avait vécu, je savais bien qu'il était démoli. Quand j'ai appris que ma mère l'avait abandonné à la naissance, je pensais savoir à quoi m'attendre, mais certainement pas à ce qu'a révélé la presse ces derniers jours. À présent, je peux comprendre sa froideur et même son manque total d'émotion. Ce n'est pas un psychopathe au sens classique où on l'entend. Non. C'est juste qu'il est prêt à tuer froidement pour se préserver.

Dans tous les sens du terme.

Après un court instant d'hésitation, c'est dans cet état d'esprit un peu inhabituel que je pénètre dans l'ascenseur du bâtiment brun imposant qui balaie tout l'Upper East Side. Dernier étage ou plutôt l'étage VIP avec vue sur Central Park. Fier de moi, je me mets à siffloter en arpentant les luxueuses galeries qui conduisent aux chambres, appréciant la lueur concupiscente sur mon corps dans les yeux des infirmières que je croise. Contrairement à mon frère, je prends goût à ce succès facile. Même si la plupart d'entre elles sont intéressées par ce que je peux leur offrir ailleurs que dans un lit, leur hypocrisie ne me gêne pas.

Il est bon pour un homme en vue d'être entouré.

Au détour d'un couloir, la puissante carrure en T-shirt moultant noir tournée vers deux gardes inconnus en faction m'indique quelle direction prendre.

– Salut Verdi ! Inutile que je te demande si mon frère est là...

L'homme de Quantico incline la tête vers une des portes de l'espace VIP à l'effigie des nombreux donateurs. Zuckerberg. Buffett. Mitchell. Knight. Bloomberg... Ça paraît un peu étrange tous ces noms du Time 100 au sein d'un hôpital au début, mais on s'habitue vite.

– Il ne l'a pas quittée, me confie-t-il lorsque je passe devant lui.

Lui aussi ne semble plus surpris des changements radicaux de son patron. Personne ne l'a vu avec une autre nana depuis qu'il est avec sa petite Franco-Américaine, et pire encore, il en nourrit une véritable obsession.

– Ouais, j'imagine qu'il n'a pas dû être facile à gérer pendant le vol...

Pas de commentaire. Je savais d'avance qu'il n'en ferait aucun. Verdi est un mec fiable à 200%. Je sais que la patience n'est pas le fort de Matt. J'ose à peine imaginer ce qu'il lui a fait vivre. Je soupire. Je ne comprends pas mon frère. Ni Alex. Pour moi, leur mariage pervers est une bombe à retardement. Quel que soit leur arrangement, c'est dangereux. Il n'était pas prêt. Elle n'aurait pas dû se sacrifier pour lui, sauf si elle veut le faire pour le restant de ses jours, en prenant le risque le cas échéant qu'il se lasse d'elle. Ma mère a raison de s'inquiéter pour eux. Rien ne se termine bien quand cela commence ainsi. Comment un homme qui n'a aucune émotion depuis toujours est-il censé réagir normalement quand celles-ci vous arrivent dessus toutes en même temps ? Il va la réduire en poudre, putain !

Est-ce qu'il en est conscient au moins ?

– Ouais, et elle... Comment va-t-elle ?

Je zieute l'allure de l'officier femme en gilet pare-balles de ville noir qu'il doit attribuer à la sécurité rapprochée de ma belle-sœur. La fille est mignonne, blonde et rose comme un bébé, mais elle pue le recrutement FBI.

– Bien. Elle est encore endormie mais elle va bien. J'ai entendu le médecin dire que l'intervention s'était mieux passée qu'il l'espérait au départ. Ils sont arrivés à retirer l'hématome sans tout ouvrir. Ta belle-sœur devrait pouvoir sortir d'ici lorsque son corps décidera qu'il a assez récupéré.

Sans trop savoir pourquoi je pense à Margo en reluquant cette fille. Pourtant rien à voir. Ah, la petite Française... Un blond fougueux, grandes jambes, jolie poitrine avec des yeux couleur whisky enflammé et une peau chaude et parfumée comme le péché originel. Pas étonnant que cette garce ait attiré mon attention sur ce golf à Marrakech dans sa jupette rose extra-courte.

Un bonbon. À déballer et à lécher.

Une liste de transgressions à cocher.

Une désobéissance. Un refus.

Un obstacle.

Brusquement, j'ai envie de sentir ses lèvres douces autour de ma verge et de voir sa gorge rouler en avalant mon sperme. *Putain, stop !* J'aurais donné n'importe quoi pour la baiser et la faire jouir. Mais non. À part un strip-poker à deux que j'ai gagné haut la main, je n'ai rien tenté. Savoir par Verdi qu'elle avait flirté ouvertement avec mon frère à sa conférence me laissait un goût amer. Si elle avait envie de lui, eh bien, bonne chance à elle !

Lui n'avait pas envie d'elle mais de sa copine.

Alors je l'ai punie, foutue à poil, humiliée jusqu'à ce qu'elle réclame, puis raccompagnée chez Kabbani sans un orgasme, ni mot de réconfort. Ravi que j'étais d'avoir transformé la fille sûre d'elle-même qui voulait faire un tour sur la queue de mon grand frère en petit lapin nerveux face à la mienne. Pourtant, ça ne devrait pas. Jusqu'ici ça ne nous avait jamais dérangés de partager.

C'est l'exclusivité qui nous dérangeait, Matt, Paul et moi.

– Les proches d'Alex ont été prévenus ? fais-je à Verdi d'un ton innocent.

– Ton frère m'a laissé ses instructions. J'ai appelé Clive Sand et j'ai pris une place en première sur le vol United de demain matin à sa mère, me répond-il machinalement avant de repartir dans ses explications aux nouvelles recrues.

– File-moi ton portable, Zach !

Il me jette un coup d'œil.

– Tu n'as pas le tien ? s'étonne l'homme de sécurité.

J'ai brusquement décidé d'appeler sa badass de copine, juste pour satisfaire mon désir de contourner

le blacklistage de mon numéro dans son mobile.

– Si.

J'en profite pour m'éloigner avec son portable. La réaction piquée de l'autre pimbêche sophistiquée est tellement exagérée que je commence à me demander si je n'ai pas commis une erreur et si je ne me suis pas finalement trompé sur son degré d'intérêt à l'égard de mon frère.

– Allô ?

– Queen Marguerite, c'est Rob la poigne !

Je peux l'entendre se figer et mon pouls battre sur le côté de mon cou. Peut-être que si je la baisais dans tous les sens comme on le fait des filles d'une nuit, j'aurais la réponse. *Déconne pas, malheureux !* Quelque chose me dit que si je remplis mes mains avec sa peau parfumée et douce à la perfection, j'aurais la sensation de les avoir eues vides toute ma vie.

– Qu'est-ce que tu n'as pas compris dans « Va te faire foutre, frimeur ! » ? beugle la reine des mal baisées.

– Rien. Sinon que je devrais appeler la jolie licorne blonde qui m'en a donné envie dans le couloir cinq minutes avant que je t'appelle et la baiser contre le mur.

– Fais donc ça, TG⁴ ! Et laisse-moi m'envoyer en l'air tranquille. Je raccroche.

Ma main se crispe sur le portable de Verdi.

– Attends ! Tu veux dire que tu réponds au téléphone alors que tu... quand tu... (J'en bafouille.) Quand tu as une trique dans ton... *vagin* ?!!!!

– En l'occurrence ce serait plutôt une langue, halète l'insolente avec une voix de pêche savoureuse et sucrée.

Cette nana est tarée. Aucun respect pour son partenaire. Rien du tout. Elle répond au téléphone. Logiquement, je sais que je devrais raccrocher et rayer son numéro de ma mémoire, mais j'en ai l'eau à la bouche et l'envie de la lécher partout. Je dois forcer mon attention à revenir au sujet qui nous préoccupe.

– Je m'étonne que tu sois aussi relax quand ta meilleure pote est hospitalisée, lui décoché-je surnoisement, attendant la suite.

Allez bébé, vire-moi cette langue de là !

– Quoi ?! Ironman, fiche le camp ! Allez ouste, le triathlon est terminé, tu pourras te vanter le reste de ta vie d'avoir fini premier si tu veux.

Merde, ce connard a déjà joui ? Mais quel plouc ! Et elle alors ?

Grogement typiquement masculin du mec qui s'accroche, bruit sourd d'un corps qui tombe sur le parquet... Bordel, elle a carrément dû éjecter l'envahisseur de son plumard. Envie de rire. Son frère Gary avait raison en proclamant qu'elle ne faisait pas semblant. Malgré les circonstances, je dois mordre

ma joue pour ne pas la vanner sur sa lenteur au décollage, mais je viens de faire sauter la banque.

Et j'en suis content.

– Si c'est une ruse, TG, je t'avertis, tu vas pas aimer ce que je te réserve, s'exclame Tomb Raider une seconde plus tard.

– Je te trouve bien prétentieuse, Marguerite !

– Arrête de m'appeler comme ça !!!!! s'écrie-t-elle au bord de l'hystérie.

Je ris. *J'adore l'énerver, putain !*

– D'accord, mais uniquement si tu m'expliques pourquoi je ruserais puisque j'en ai rien à foutre de toi.

Tomb Raider soupire lourdement.

– J'ai reçu un SMS de Max disant qu'Alex avait pris un appart dans son immeuble. Alors pourquoi serait-elle à l'hôpital si elle a quitté ton frère qui est le principal danger sur terre pour elle ?

– Tu n'as pas entendu la presse ? réponds-je machinalement en m'interrogeant sur ce qu'elle serait capable de me faire de plus que sa gifle patriotique du 4 juillet devant toute sa famille alors que mes mains bougeaient sur elle en public de leur propre initiative.

En même temps, sa robe bustier rouge allumeur révélait des seins plantureux et haut placés et des hanches doucement arrondies sur ses longues jambes. Comment aurais-je pu résister à ce qu'elle me mettait sous le nez en m'engueulant à la place de mon frère ? J'étais tranquillement en train d'imaginer le duvet et la courbe de son sexe quand sa main m'a atteint en plein visage. Exactement comme si elle avait deviné le porno dans lequel je la faisais jouer. Putain.

La seule chose qui m'a empêché de réagir était que je bandais tellement fort que j'en avais déjà suffisamment mal comme ça.

– Non, mais c'est pas vrai ! rouspète-t-elle. Je suis dans une cabane au fin fond du Canada avec douze lacs autour et une espèce d'athlète bûcheron qui n'a ni télé ni réseau pour mieux entendre les bruits de la nature. Comment pourrais-je écouter la presse, tocard ?

Je décide de ne pas relever l'insulte que je n'aurais jamais laissée passer avec une autre et, en quelques mots bien choisis, je lui narre les derniers événements sans rien omettre. Y compris la bombe lâchée par Tricia sur le présumé héritier de mon frère. Ce qui serait idiot étant donné qu'elle va s'empresse de le découvrir dès qu'elle aura du réseau.

– Mais quelle andouille, ton frère ! réagit-elle à peine mon récit terminé. Pourquoi a-t-il payé cette poufiasse s'il ne l'a pas baisée ? Personne lui a dit qu'on paie pas à la légère ? C'est bien la peine d'être indifférent, tiens ! La seule fois où il aurait dû garder ses émotions dans son slip, il a fallu qu'il joue les héros.

Le truc avec cette fille, c'est que je n'arrive pas à comprendre comment elle fait pour me mettre les nerfs en pelote dès qu'elle ouvre la bouche.

Je suis calme d'habitude.

– Mon frère n'a rien d'un héros, espèce de pisseuse ! Matt a payé, et alors ? Qu'est-ce que ça prouve ? À aucun moment il a su qu'il y avait un enfant. Même moi qui ai baisé Tricia en veux-tu en voilà, je ne le savais pas.

En mentionnant cela, je me sens rougir.

– Et son père n'a rien dit ? vitupère de plus belle mon adversaire.

Là, je suis paumé.

– Quoi ? Le père de qui ?

– Non mais y a rien qui vous échappe, bande de bouseux ? Vincent est avocat ! S'il est le père du gosse, il savait qu'en laissant payer Matt, il entraînait de facto son fils aîné à reconnaître le mioche à sa place. Putain. Merde. C'est la « possession d'état ». Celui qui a contribué à l'éducation de l'enfant, que ce soit en qualité de père ou non, l'a reconnu de fait, débite-t-elle d'un ton professionnel.

Pas que je sois con mais j'ai du mal à comprendre ce que j'entends.

– La contestation n'est plus possible, continue-t-elle sur sa lancée, Matt a un héritier riche à millions. Je suis sûre que Vincent est de mèche avec Tricia. Sinon il le lui aurait dit et Paul aussi.

Je dois m'asseoir quelque part. *Merde alors. Et si c'était vrai ?*

– Ça t'arrive souvent de te faire des films d'horreur ou c'est juste mon frère qui te fait cet effet-là ? fais-je sans trop savoir à quoi attribuer mon malaise.

– Tu parles d'une famille de tarés ! C'est pire que *Dallas Southfork* et cette poufiasse de Sue Ellen. Comment Alex a-t-elle pris ça ? Bordel, Alex a manqué d'amour toute sa vie et elle y renonce, tu crois qu'elle est prête en plus à devenir belle-mère ?... Il faut la sortir de là.

– Quoi ? Comment ça, la sortir de là ?

– Je prends le premier vol.

Elle n'a pas tort, tout s'imbrique un peu trop bien pour qu'elle ait tort. Vincent et Paul auraient dû avertir Matt de ne pas payer. Seulement ces dernières paroles me font vaciller. Peu, mais suffisamment pour reconnaître le désir fort et violent que cette mégère luciférienne à l'autre bout de la ligne me fait ressentir.

Pourquoi elle me fait ça, putain ? J'étais tranquille avec plein de meufs.

– Texte-moi le numéro du vol et je t'envoie une voiture, lancé-je incapable de cacher mon absurde excitation à l'idée de la revoir.

Néanmoins, je n'ai pas le temps d'attendre la réponse qu'elle a déjà raccroché. Décontenancé, je fixe le mobile muet de Verdi dans ma main, faisant un effort surhumain pour calmer l'ardeur gênante qui gonfle ma verge, devenue si grosse qu'un souvenir amer d'ado refoulé s'invite dans ma tête. À cet instant précis, je ferais n'importe quoi pour revenir en arrière et l'avoir baisée.

Putain, parfois je suis con !

– Merci Verdi, dis-je à l’officier de sécurité en lui rendant son portable et en me forçant à mater la jolie blondinette pour me changer les idées.

Je lui tends la main pour tester sa peau.

– Je me présente : Rob Crawford. Vous êtes ?

Debout devant moi, la fille fait tout son possible pour me cacher ses joues rougissantes. Je lui plais mais ça ne me flatte pas plus que ça. Dommage, elle a de beaux yeux gris dont le contraste avec le gilet pare-balles semble presque brutal. Chevelure platine nordique ramenée en chignon bas, mâchoire délicate et pommettes saillantes de poupée. Plus petite qu’Alex et sa copine grande gueule, elle semble plutôt fragile pour le rôle que Verdi s’apprête à lui confier.

– Ludmila Laresko, monsieur, débite-t-elle sur un ton de réserve quasi militaire. Tout le monde m’appelle Mila à Quantico.

– Vous êtes russe, mademoiselle Laresko ?

– Ukrainienne, grimace-t-elle. Je suis née à Kiev.

Nationaliste ukrainienne, je lis la morgue des âmes déchiquetées dans ses yeux. À quoi songe mon frère en embauchant ce genre d’élément ? Déjà Sully fait flipper grave nos assistantes et même les mecs costauds préfèrent changer d’ascenseur. Personne n’ignore en le voyant qu’il a déjà tué un homme et quand je dis « un », c’est une façon de parler.

– Et vous étiez à Quantico ! poursuis-je intrigué. Les conditions d’admission sont strictement réservées aux *US Citizens* et Mariannes du Nord, fais-je avec circonspection. Comment avez-vous fait ?

– J’ai réussi les tests, soutient-elle sans en dire plus.

J’insiste :

– Vos parents sont *US Citizens* ?

– Non, monsieur. Mes parents sont morts quand j’avais dix ans, m’apprend-elle avec son débit militaire. J’ai été adoptée par des Américains de Virginie du Sud.

Je jette un œil à Verdi.

– Tu l’as recrutée pour remplacer Louis ?

Le choix m’étonne. Louis était baraqué comme un athlète de combat, tandis que cette gamine ne doit pas peser plus de cinquante kilos toute mouillée. J’imagine à peine les séances d’entraînement hebdomadaires que leur impose mon frère avec lui pour évaluer leur comportement in situ. Le grand Black en T-shirt noir acquiesce du menton mais cela sonne comme un ordre :

– Le choix est bon, se contente-t-il de répondre pour couper court.

Je hoche la tête, pas convaincu que son patron sera de cet avis.

Matt est immensément protecteur envers sa femme, à un degré parfois presque malsain. Mais c'est eux. La personnalité indomptable de mon frère contre la détermination faussement soumise d'Alex, mais de force suffisante pour le supporter. Personne ne comprend comment ils fonctionnent. Excepté qu'il y a une intelligence aiguë entre eux qui le permet.

En ouvrant la porte de leur chambre sans frapper, je dois marquer un temps d'arrêt tant l'image éblouissante qui s'offre à moi me paraît irréelle. Surtout d'un homme tel que lui incarnant la férocité de ceux qui n'ont aucune émotion.

Sous la lampe d'appoint du chevet, Matt Garrett fredonne du Coldplay à sa femme, son visage dans la main ouverte de cette dernière, joue contre paume, comme s'il voulait s'y lover ou s'il y cherchait son propre point de fusion.

Et ces paroles incroyables dans sa bouche :

« *When you try your best, but you don't succeed*

When you get what you want, but not what you need

When you lose something you can't replace

When you love someone, but it goes to waste

Could it be worse ?

I will try to fix you... fix you... fix you... »⁵

Tout ça pour *Elle*. Ce petit bout de femme endormie sous les draps bleus, à la chevelure salement emmêlée débordant de son pansement sur l'oreiller. À présent leur complicité me fait douter. Peut-être ont-ils une chance en définitive. Je ne pensais pas que mon frère pouvait changer. Convaincu jusqu'ici que partager sa vie avec une femme imposait trop de compromis pour lui.

Encore plus étonnant, j'observe le voile brillant remplir ses yeux avant qu'il s'aperçoive qu'il n'est plus seul et se redresse pour me regarder, hébété et gêné, mais l'espace d'un instant fugace j'y ai vu tout ce qu'il veut cacher.

La peur.

Le remords.

Le soulagement.

Et ce qui pourrait passer pour de la reconnaissance si on ne le connaissait pas et qu'on ne l'en savait pas incapable.

C'est de l'amour, putain !

Tellement d'amour que je dois me racler la gorge, mal à l'aise.

– Hum... Tu tentes de remporter le concours du meilleur mari ?

Son visage est déjà redevenu impassible, parfaitement lisse, alors qu'avec tout ce qu'il lui arrive, il doit avoir les idées en vrac. C'est la force de mon frère de tout masquer aussi facilement. Je contemple de nouveau Alex endormie. Je ne sais pas trop ce qu'il lui a trouvé, mais cette jolie brunette aux yeux océan est la seule personne capable d'animer ce visage quand tout va mal.

Comme il ne dit rien, je fais la conversation :

– En général, les mecs comme nous ne sont pas ce que l'on considère comme des maris parfaits, mais tu t'es vu, là ? Bordel, tu lui chantes une ballade en lui tenant la main. Je me sens mal, mon pote.

Sans le vouloir, un ricanement s'échappe de sa gorge. Parce qu'il sait que c'est vrai. Ni lui ni moi ne sommes préparés à ça : le coup de bambou fatal, l'insolation de la libido, l'accès de folie qui remet tout en perspective, et sérieusement je n'ai pas envie que ça m'arrive.

Je suis bien comme je suis.

– Eh bien, je ne sais pas si Alex me considérera comme « un mari parfait » à son réveil, déclare-t-il en indiquant d'un signe de tête la pile de journaux déposés sur la table basse du coin salon. Un mari qui tue au sabre des adolescents ?

Il reprend les titres chocs de la presse.

– Ils étaient armés et t'avaient torturé, fais-je valoir. Tu n'allais pas t'en faire des potes !

Matt hausse les épaules d'indifférence avant de continuer :

– Un mari qui baisait la femme d'un colonel en sa présence pendant que d'autres femmes se faisaient violer dans une église ?

– J'ai toujours su que tu baisais théâtral avec tes cordes, mais là, j'admets que côté mise en scène, tu as fait fort. T'as violé personne, mec.

Son regard s'échappe dans la nuit derrière les baies vitrées qui encadrent leur chambre, comme si la solution était inscrite dans la constellation d'étoiles au-dessus de Central Park, tellement lointaines qu'elles paraissent produire leur propre lumière et se moquer de nous.

– Un mari qui cautionne l'exploitation d'une banque de sang vivante au fin fond d'un pays sans législation ? murmure-t-il.

Nous y voilà. Il sait qu'Alex va avoir du mal avec ça.

– Ton père m'a l'air d'un fieffé connard, frère. Pas toi.

Ses paupières clignent d'étonnement. Et pour cause.

C'est la première fois que je m'autorise à parler de Vincent devant lui, mais d'emblée j'ai su que je n'aimerais pas ce type lorsque j'ai compris qu'il avait été violent autrefois avec ma mère. Mon père le

sait. Je le sais. Ma mère a toujours pensé que Matt lui ressemblerait adulte et n'a pas voulu élever un monstre. Du moins est-ce ainsi qu'elle a justifié son attitude misérable lorsque l'adolescent de quinze ans s'est présenté chez nous en réclamant sa mère, et pendant longtemps je l'ai cru moi aussi à cause de son histoire avec Tricia.

Cette garce doit triompher aujourd'hui.

– Un mari abandonné à la naissance qui abandonne la soi-disant mère de son enfant après l'avoir battue ?

– Ça, c'est la mort de ta fondation, suis-je bien forcé d'admettre. Plus personne ne te croira sincère quand tu diras vouloir aider les femmes victimes de violence. Mais l'abandon, non ! Tu n'as jamais abandonné personne, mec !

Son regard se porte sur Alex.

– Et *elle*, alors ? Mon rôle était de la protéger de Tricia et je les ai mises en relation sachant pertinemment ce qu'elle risquait. Et tu sais quoi ?

– Dis-moi.

– Je m'en foutais, Rob ! Mieux, ça m'arrangeait que l'autre conne lui explose sa carrière. Parce que, putain, je ne voulais pas voir son joli petit cul rebondi dans les prisons. C'est *mon* petit cul à moi. Un mari parfait, tu dis ? Ça m'étonnerait.

J'en reste coi.

– Tu veux dire que tu *espérais* que Tricia se serve de la vidéo d'Alex ?

Un hochement d'épaules, désinvolte.

– Non, mais si elle ne l'avait pas fait, j'allais démolir sa carrière de toute façon, reconnaît-il sans ciller. Je suis un salaud, Rob. Ne me dis pas que tu ne le sais pas. Quand quelque chose me gêne je le démolis sans m'occuper des dégâts. Parfois je me demande si notre mère n'a pas raison. Je gâche tout.

L'idée que les révélations de Tricia aient pu l'obliger à évoluer aussi brutalement alors que je n'ai aucun effort à faire dans ma vie tranquille de mec toujours protégé par sa famille me fait honte.

En regardant mon frère aujourd'hui, je comprends pourquoi aucune femme ne lui résiste. Même si la nature nous a donné à tous les deux beaucoup d'atouts physiques, Matt est là devant moi, vulnérable, mais sans aucune faiblesse. Or, tous les mecs bien montés le savent : si les femmes veulent un homme qui les baise avec violence et leur tire les cheveux en arrière, elles ne se donnent corps et âme qu'à un mâle, un vrai. Le genre de type dominant vingt-quatre heures sur vingt-quatre qui n'a pas peur de se battre pour les défendre.

Même si elles refusent de l'admettre.

Elles ne veulent pas d'un frustré qui se croit fort au lit mais qui fuit devant un danger. Elles veulent un courageux, un protecteur qui vaut la peine. Comme lui, quoi qu'il en dise. Si irrésistiblement constant malgré ce qui lui arrive que son courage me fait douter du mien. Aurais-je exigé autant de moi ?

Pas sûr que je me serais tenu droit.

– Ouais, ben elle aurait tort, putain ! m'exclamé-je avec admiration. Tu es fidèle, tu es là auprès d'elle, et ça pour nous, mec, c'est... géant.

– Mon passé est rendu public, Rob, m'oppose-t-il à juste titre. Alex pourrait devenir le porte-drapeau de la cause des femmes rien qu'en me tournant le dos.

Debra a eu les mêmes mots quand je l'ai vue ce matin au bureau.

– Alex te soutiendra.

– Je sais. Elle ne m'abandonnera pas. Elle le devrait pourtant.

Son attention se fixe sur un point imaginaire comme s'il réalisait à peine en prononçant ces mots à quel point les choses ont changé dans son existence. Il lui fait confiance, ce qui, pour un homme comme lui, est un exploit. Puis, lorsqu'il focalise à nouveau vers moi, quelque chose passe entre nous. D'intime. De personnel. Quelque chose qui me met mal à l'aise et m'oblige à embrayer :

– Je n'aurais jamais cru que tu songerais au mariage un jour...

Un rictus masculin remonte le coin de sa bouche.

– Ouais, moi non plus. Je n'avais surtout pas besoin d'une femme dans tout mon bordel, mais je... je n'étais pas préparé à... ça, soupire-t-il. Je me suis dit que ce n'était que du désir et que je pouvais la baiser et attendre d'en avoir assez.

Il attend une seconde avant de reprendre :

– Seulement, mec, je la désire chaque jour davantage.

Je hoche la tête sans savoir quoi faire d'autre.

– Alex m'accepte tel que je suis, poursuit-il. Et tu sais quoi ? Ça m'aide moi aussi à m'accepter tel que je suis. Je suis un salaud, mais si elle est là et qu'elle le supporte, alors... c'est comme si je voyais le soleil pour la première fois.

Durant cette incroyable confession, son visage s'est détendu de façon si intime qu'il m'apparaît étranger. Un fourmillement idiot me parcourt. Qu'il lui fasse confiance pour le rejoindre dans ce combat contre lui-même est une vraie déclaration d'amour. Mais pas sûr qu'il veuille l'admettre.

– Le soleil, hein ? Dis-moi encore que tu n'es pas amoureux et je te mets mon poing dans la gueule, frère !

– Si étrange que cela puisse paraître, c'est *plus* que de l'amour.

Sa remarque m'arrache un sourire. Ce connard se débrouillera toujours pour ne pas dire « je t'aime ». Même à Lizzie qu'il adore, il ne l'a jamais dit.

– Vraiment ? soufflé-je en prenant une chaise pour m'asseoir de l'autre côté du lit. Explique, connard !

– Il n’y a rien à expliquer, s’entête-t-il comme je m’y attendais. L’amour est un chacal qui se cherche des raisons, et quand un terroriste se cherche des raisons, il en trouve toujours. Surtout des mauvaises. Avec Alex, toutes mes raisons sont bonnes. Je prends tout ce qu’elle m’offre et je ne donne rien d’impossible. Ce sont les siennes que je ne comprends pas. Elle est belle, intelligente, de bonne famille, elle peut tout espérer de la vie. Si sa famille savait, ils me haïraient.

– Arrête ton cirque, Matt ! C’est important qu’ils t’apprécient ?

– Non. Je m’en contrefous. C’est son bonheur à elle qui m’importe. En l’épousant, j’en ai accepté la responsabilité et il va falloir que je me débrouille avec mes démons parce que ce n’est pas mon fric qui la rendra heureuse, proclame-t-il en lui caressant les cheveux. Ça, je l’ai compris.

Un sourire tremble sur ses lèvres.

– Tu parles d’enfant, d’amour romantique, ce genre de choses ?

Sa réponse est honnête et implacable :

– Je ne pourrai jamais l’aimer.

Même moi je frissonne de l’entendre l’admettre et je me demande comment fait Alex pour supporter ça. Sans le vouloir, je les observe avec envie et une pointe de jalousie hurlant en silence. Même si leur relation est perverse et imparfaite, elle est évidente. Malheureusement, après l’appel stupide à l’autre badass, mon esprit n’a pas besoin de se sentir stimulé, putain !

En principe, c’est moi l’adepte du « baiser, point barre ».

– Bon, ça devient déprimant ton truc ! Debra m’a annoncé que tu reportais le lancement de MHG Synthesis, dis-je pour nous sortir de là. Tu sais que la presse va gloser et faire la part belle à Tricia. Tout le monde croira que tu fuis une explication publique sur le sujet du go...

– Je ne fuis rien, me coupe-t-il contrarié. Je suis marié. J’ai une femme et elle est dans ce lit à cause de cette garce et de son complice. Tu veux que j’agisse en célibataire aux yeux de tous ? Je suis un salaud mais quand même... Alex va venir avec moi. Si elle veut jouer son rôle d’épouse et m’aider à sélectionner mes vices, c’est le moment !

Le mordant de sa réplique me fait sourire.

Matt n’a jamais été homme à se laisser imposer ce qu’il refuse ou ce qu’il désire. S’il déteste Tricia, les révélations de celle-ci à la presse lui auront au moins permis d’avancer vis-à-vis d’Alex. Il n’a plus peur d’admettre qu’il en a besoin à un degré qu’il aurait réprouvé auparavant.

– On sait où est Jun à présent ? je lui demande.

– Il a quitté le Kivu, répond-il d’un ton énigmatique. Sully organise la traque, mais à cette heure, on ne sait rien. Il pourrait être n’importe où. Dans cet hôpital ou rentré au Japon. Son cadavre parlerait plus que lui. Donc je pense qu’il est vivant et qu’il se terre quelque part.

– Comment a-t-il pu y arriver ? Verdi m’a dit que Luba avait placé des hommes à lui dans tous les aéroports.

– Hélicoptère privé de Kamembe ! Un AW109 nigérien l’attendait. Preuve qu’il a des appuis et n’a pas agi seul. Ce genre d’hélicoptère militaire d’attaque n’est pas facilement accessible au premier venu. Sans

compter l'aspect financier qu'il a fallu déboursier pour le faire venir. Or, Jun n'a pas le sou.

– Quand tu dis que Jun n'a pas agi seul, tu penses à ton père ? lui dis-je avec précaution sachant le sujet sensible.

Son expression lisse s'évanouit un court instant mais c'est assez pour que je perçoive ce qu'il redoute le plus. *La trahison*. Mon frère ne marche qu'à « l'allégeance » – loyauté, fidélité, sincérité –, je l'ai compris en travaillant avec lui. S'il ne fait confiance à personne, il exige la loyauté de tous.

– Mon père a trop à perdre, répond-il d'une voix sourde. C'est pour cela qu'il a envoyé Paul au Kivu après ma conférence de Toronto. Il se doutait que Victor se servait d'Alex contre lui. Paul m'a bien confirmé que TRAP International finançait sa campagne électorale et personne n'a intérêt au scandale. Comment les Britanniques prendraient-ils le fait qu'une de leur société publique d'extraction pétrolière arme des enfants avec des AK 47 pour y parvenir ?

Matt soutient mon regard.

– Toi, tu as une autre hypothèse.

Ce n'est pas une question, je le lis dans le pli vertical qui barre son front.

– Mitsui Bank. Le père de Tam contrôle une entreprise qui a la main sur un traitement contre le virus Ebola. Par contre, leur produit est instable et donc non commercialisable. MHG Industrie a la protéine qui lui permettrait de le stabiliser, mais j'ai refusé de collaborer pour qu'il le vende au plus offrant et en fasse un produit de luxe. Je veux racheter la boîte et contrôler le prix.

Je hoche la tête car je sais tout ça.

– Que vient faire Jun là-dedans ?

À son tour de hocher la tête.

– Le plus vieux mobile du monde, Rob. L'argent ! Le vieux filou est malade et Jun est son unique héritier depuis le décès de sa fille. Alors Jun fait en sorte de me discréditer pour m'empêcher de lancer une OPA hostile. Imagine ! La presse me cloue au pilori, Mitsui en profite et clame à tout va que je refuse de lui céder ma protéine pour éradiquer Ebola, une maladie qui fait des millions de morts. Le tour est joué. Je suis obligé de collaborer sauf à passer pour un connard. Ensuite, Mitsui sort son médicament et vend avant de mourir. Au Japon, ça s'appelle partir en beauté. Mais pour Jun...

– Plus d'héritage ! conclus-je à sa place.

C'est logique.

– Si tu rentres chez toi, tu peux raccompagner Sexe auprès de Luca ? me demande Matt en faisant descendre le boxer du lit. Je doute que les médecins soient d'accord avec sa présence dans la chambre et il faut qu'il sorte.

Toutefois quelque chose dans son expression insatisfaite me dit qu'il y a autre chose. Quelque chose qu'on ne voit pas encore.

– Quel intérêt de vous réunir toi et Alex en ce cas ?

– C'est là que ça se corse ! confirme-t-il comme s'il s'y attendait. Si on ne parle que d'intérêts financiers, que vient faire Alex là-dedans ?

Entièrement d'accord. Ça n'a pas de sens.

4. « La poigne » en anglais se dit « the grip », mais peut aussi avoir une autre connotation ;-)

5. « Lorsque tu fais de ton mieux, mais n'y arrives pas. Lorsque tu obtiens ce que tu veux, mais pas ce dont tu as besoin. Lorsque tu perds quelque chose que tu ne peux remplacer. Lorsque tu aimes quelqu'un, sans rien en retour. Cela pourrait-il être pire ? J'essaierai de te réparer... » « Fix You », Coldplay, 2005.

ALEX

Une voix grave fredonnée me chatouille les oreilles avec du Coldplay. C'est agréable parce que l'arrière de mon crâne me fait mal et que ça distrait la douleur. Pas trop disposée à me réveiller, je grogne un peu quand une main lourde me secoue doucement l'épaule. Je veux continuer d'écouter la musique, bien au chaud, et ignorer la douleur, mais la main me secoue encore.

– On ouvre les yeux maintenant, bébé.

Je serre les paupières en évitant de remuer la tête. Je ne sais pas pourquoi mais je sais que je ne dois pas la remuer.

– Nnnn...

– Allez bébé, fais un effort, ça fait quatre jours que tu dors dans ce lit. Je sais que tu étais fatiguée mais il faut que tu boives et que tu manges un peu...

J'entends un pschitt puis le glouglou délicieux de l'eau pétillante coulant dans un verre, mes lèvres sont sèches, ma langue aussi, et c'est vrai que j'ai soif. Alors, sans comprendre pourquoi, j'obéis à cette voix envoûtante qui chantait mon groupe préféré, mais une kyrielle de souvenirs revient avec force dans mes pensées pour transformer l'instant en enfer. Pétard, ce rêve m'a foutu la trouille ! J'avais une arme, un calibre noir menaçant comme on en voit dans les films pointé sur mon visage. Si près que je pouvais en sentir l'odeur d'huile employée pour lubrifier ses mécanismes. Je n'avais jamais compris comment faisaient les chiens de police dans les aéroports, maintenant je sais.

L'arme à feu a une odeur.

Machinalement je porte une main à ma tête, elle rencontre un épais bandage tout cotonneux, l'autre main ne peut pas bouger. Il y a un tube qui entre dans mon bras gauche et m'empêche de le plier. *Un pied à perfusion*. Soudain tous mes instincts protecteurs se mettent en branle, en proie à une panique incontrôlable, et mon corps est pris d'une sensation vertigineuse.

Je crie :

– Il a tiré ! J'ai entendu le coup de feu. Kar a chargé et Jun a tiré !

Autour de moi, le voile commence à se lever, je veux m'enfuir, me mettre à l'abri, mais une main lourde sur mon plexus m'empêche de me dresser.

Quelque chose sonne au-dessus du lit.

– Alex, NON !...

Un bruit électronique strident retentit.

– Il n’y a aucun danger, réagit Matt. Arrête de t’agiter, tu es en sécurité. Personne ne nous attaque. Ta chambre est aussi sûre que possible.

J’arrête et l’alarme sonore s’arrête aussi.

L’esprit en déroute, j’ouvre les yeux en grand pour m’en assurer. Il fait jour dehors et il y a un visage familier de Guerrier-Champion-Plus-Fort-Qu’un-Lion au-dessus de moi avec un pouce qui effleure méthodiquement mon visage, suscitant de doux picotements, comme à chaque fois que ce pouce me touche.

Je le dévisage, le cœur battant, et une bouffée de joie m’envahit.

– Tu es vivant…

Peut-être parce que je me souviens de l’avoir cru mort.

– Toi aussi, rit-il en passant la main sur sa nuque.

Puis son expression se fait à la fois tendue et compatissante sans que j’en comprenne la raison. Quelque chose cloche.

– J’ai la bouche sèche.

– Attends, je vais t’aider à boire.

– Où est Paul ? sors-je, alors qu’il se déplace, sans trop savoir pourquoi je pense à mon beau-frère alors que je devrais dire à mon époux à quel point je suis soulagée que Chuck ne se soit pas crashé pour de vrai.

Peut-être que revoir son épaisse crinière brune et sa nuque virile bien taillée suffit à apaiser toutes mes craintes passées. Comme à chaque fois que je la vois, je cherche les effluves du croissant chaud du matin et rien que cette idée me donne l’eau à la bouche. Le toucher me manque. Matt m’aide à boire en passant son bras derrière mon dos pour que je puisse me soulever sans plier mon coude, et je laisse l’eau pétillante citronnée détendre ma langue aussi inerte que du carton.

– Paul t’a sauvé la vie, déclare mon mari d’un ton fervent comme s’il s’agissait d’un serment.

Non c’est faux ! Je repousse sa main qui tient le verre sans trop savoir ce qui me prend. Paul m’a plaquée contre le mur de la salle de bains et a glissé sa langue dans ma bouche. Il était ivre, parlait trop et trop fort et, honte à moi, je n’ai pas eu la force de le repousser. Mon corps se remet à trembler en songeant aux conséquences pour Matt et moi alors que le lit semble venir à ma rencontre pour m’avalier. *Comment vais-je lui expliquer ça ?*

Deux paumes immenses plaquent mes épaules au lit.

– Calme-toi enfin ! ordonne mon époux d’une voix aussi ferme que douce alors que l’alarme s’arrête sans que j’aie eu conscience de l’avoir à nouveau déclenchée et qu’il rassure une infirmière venue aux

nouvelles en lui disant que je suis réveillée.

– Je vais prévenir le médecin, acquiesce alors celle-ci.

La porte se referme et le visage de mon mari revient sur moi.

– Je suis désolé, tellement désolé que tu aies dû encaisser cela, me souffle-t-il avec sincérité. Maintenant tiens-toi tranquille si tu ne veux pas alerter tout l'étage. Ils vont venir t'enlever ça puisque tu es réveillée.

Confuse, je le regarde ratisser la barbe sombre qui recouvre ses mâchoires comme s'il se démenait avec quelque chose de plus grave.

– Mais alors qui ai-je entendu ? couiné-je en sentant mon anxiété grandir.

Comme le tonnerre, ma question fait trembler le sol et surgir d'autres souvenirs. Je ne suis pas débile. J'ai entendu un corps s'affaïsser. Je n'oublierai jamais ce cri étouffé, le râle de l'agonie, suivi d'un silence effrayant où, sans le voir, *on sait*. On sait que le mourant mène un combat perdu d'avance. *Seul*.

– Mon cœur, je vais te le dire comme j'aimerais qu'on me le dise, avance mon époux mal à l'aise. Cameron est mort. C'est lui qui a pris la balle...

Je ne comprends pas immédiatement. Le vertige bride toutes mes pensées, mon corps ne bouge pas du tout, mais mon pouls, lui, s'est emballé. Pourquoi n'ai-je pas pensé à lui ? Je vois tout. Je le vois à présent.

Cameron était debout dans mon dos avec cet air supérieur habituel, sa peau dorée et sa blondeur nordique, alors qu'à genoux je faisais face à l'arme de Jun. C'est mon frère. Est-ce normal si je ne ressens rien ? J'ai du chagrin bien sûr, parce que c'est inacceptable de mourir jeune, mais aucune larme, aucun sanglot.

Depuis quand suis-je devenue insensible ?

– Il faut que je m'asseye, le préviens-je pour qu'il me laisse faire.

Matt glisse délicatement sa main sous ma nuque pour accompagner le mouvement et je m'assieds en faisant pendre mes jambes au bord du lit, mais ce mouvement provoque une douleur brusque dans ma tête. Imaginer que la balle qui aurait dû me tuer moi a tué Cameron, le choc est si vif que la pièce se met à tourner. Après ma jumelle, c'est la deuxième personne qui meurt à cause de moi.

Et je ne ressens rien.

– La commémoration a eu lieu hier dans la propriété des Brauer, entérine mon époux en prenant un siège et en glissant ses mains sous mes genoux pour m'attirer à lui. J'ai envoyé des fleurs pour toi.

Cette dernière remarque m'achève un peu plus.

– Ç'aurait dû être moi, soufflé-je le cœur serré en pensant à Leila et son bébé.

– NON ! s’écrit Matt en se mettant debout.

Deux iris violets se vrillent alors aux miens, avec ce bouillonnement de fureur chez lui qui ne manque jamais de me couper le souffle et de susciter en moi l’envie brûlante de coucher avec lui, autant pour l’apaiser que pour me calmer.

– Ne. Me. Redis. Jamais. Ça. Jamais ! crache-t-il en détachant toutes les syllabes histoire que le message passe, avant de s’emparer de mon visage à deux mains et de plaquer sa bouche sur la mienne dans une urgence démentielle.

Je devrais être surprise ?

Je ne le suis pas, j’ai la même, et c’est à la fois nocif, destructeur et réparateur. Matt me serre fort dans ses bras et le savoir *là*, savoir que je ne suis plus seule, que je peux le toucher, l’embrasser, ouvre grand les digues de la passion. Je ne sais pas ce que cet emportement cannibalesque veut dire pour lui puisqu’il ne s’agit pas d’amour, mais lui aussi a eu peur de se retrouver seul.

Je le laisse prendre ma bouche avec sa langue pour éteindre nos craintes de la manière la plus érotique qui soit.

– Pleure ton frère s’il le faut mais ne nous abandonne pas. Je ne le permettrai pas, grogne-t-il essoufflé.

L’espace d’un instant, je suis incapable de croire ce que j’entends.

– On doit être solides, Civilité, conjure-t-il comme un possédé.

– Que veux-tu dire par « solide », Guerrier ?

Est-ce qu’on parle de confiance ? D’avenir ? D’autre chose ? Je sais que je ne dois pas espérer ce qui ne viendra pas. Parce que je m’effondrerai. Ni pleurer sur ce qui aurait pu être et encore moins lui reprocher la cruauté de son destin.

Mais son étrange mansuétude m’intrigue.

– Entre toi et moi il y a une solidité qui n’existait pas avant. Quelles que soient les horreurs sur mon compte, tu encaisses. Sans dégoût. Et c’est ta force.

– Matthew...

Il m’arrête d’un geste de la main.

– Non. Écoute, parce que je ne le répéterai pas. Je n’ai souvent eu que ma parole et tu ne l’as jamais remise en doute. Même devant l’acte officiel de naissance qu’exhibait Tricia, tu n’as pas exigé de test. C’est *moi* que tu as cru. Alors autant arrêter de le nier comme des imbéciles, on se fait confiance.

Dès que je vois le plaisir prendre possession de son visage, je me rends compte que c’est ce que je voulais, moi aussi. Établir ce socle de confiance sans lequel rien n’est profond entre un homme et une femme. Les larmes jaillissent à nouveau – résultat de l’ardeur de la passion que je ressens pour lui –

jusqu'à ce que la souffrance d'être la seule à ressentir ce sentiment s'épuise d'elle-même.

– Tu es tout pour moi, sangloté-je, la voix étranglée.

– Et toi, tu es ce que j'ai de plus précieux au monde.

Je m'en étais doutée. Je l'avais espéré, mais l'entendre dans sa bouche, c'est... mille fois plus fort. Je n'en étais pas sûre avant.

Matt me jette un coup d'œil nerveux et dit brutalement :

– Alex... J'ai beaucoup réfléchi en attendant que tu te réveilles. On est sincères l'un envers l'autre. On ne peut pas perdre ça. Si je pouvais revenir en arrière et effacer tout ce qui t'oblige à m'accepter tel que je suis, je le ferais en un clin d'œil.

– Mais c'est impossible, conclus-je à sa place.

– Ouais. Alors si le mal nécessaire est de te parler de tout ce que je voulais garder pour moi, pour te faire comprendre que *moi aussi* je fais de mon mieux... eh bien... parlons-nous !

C'est trop soudain pour l'avaler d'un coup.

Je devrais répondre que j'en suis heureuse. Je devrais exulter de joie devant un tel progrès. Je ne peux pas. Abruptement, je repense à Ancalagon qu'il voulait absolument me cacher et je n'arrive pas à tenir ma langue.

Il faut que ça sorte !

– Moi j'étais sincère. Mais TOI ? Tu savais pour la banque du sang quand je t'ai interrogé et tu n'as RIEN dit, lui reproché-je dans mon bon droit. Comment saurai-je que tu ne me caches rien d'autre à présent ?

Ma question le remet debout et je dois le suivre des yeux. Comment veut-il que nous nous fassions confiance ? La confiance, c'est total. Pas à moitié.

– Cette fois, c'est différent, finit-il par admettre en se mettant à marcher de long en large devant la baie vitrée tout en fourrageant dans ses cheveux.

Sérieusement, il peut. Moi j'aurais honte.

Pourtant... ou je me trompe ou quelque chose chez lui a radicalement changé, un peu comme s'il avait mis un coup de balai devant sa porte. Je sens une terreur me ronger le ventre. Visage pâle comme la mort, yeux fous de peur, je ne le reconnais plus, et la dernière fois que Matthew m'a donné cette impression, c'était à Paris quand j'avais dû m'aventurer dans les recoins ténébreux de son âme pour le forcer à me parler des crimes qu'il avait commis.

Et juste après, j'avais dû le fuir.

– La fuite est impossible aujourd'hui, Civilité, on est mariés, me rappelle-t-il fort à propos en s'immobilisant debout devant moi les bras croisés sur sa poitrine. Si ce que tu as découvert au Kivu doit

une fois de plus nous séparer, je dois te prévenir que je ne me laisserai pas faire. Vegas était ta dernière chance de me quitter. Je ne t'en laisserai pas d'autre. Pour le restant de nos jours.

Et voilà ! Retour du Guerrier insupportable. Aussi imperturbable qu'un bonze tibétain. Chaque fois qu'il fait ça, j'ai envie de le frapper.

Allez comprendre ce qui me passe par la tête !

– La seule chose qui peut m'éloigner de toi, Guerrier, c'est toi !

– J'en suis conscient, admet-il à ma grande surprise. Ce n'est ni gentil ni mignon de te soumettre ainsi, mais c'est *notre réalité*, Civilité. Je vais prendre soin de toi pour le restant de tes jours. Ce ne sera peut-être pas ce à quoi tu t'attends mais tu es ma femelle et tu seras heureuse.

Comment fait-il pour me donner envie de rire dans un instant aussi tragique ? J'ai beau redouter sa possessivité, la petite fille en manque d'affection qui est encore en moi s'en trouve étonnamment confortée.

Mais je ne le lui dirai pas.

– Et si je ne suis pas d'accord avec ce plan ? lui opposé-je.

– Je te ferai changer d'avis.

Sérieusement, je suis encore en train de me demander si je ne rêve pas.

– Alors pourquoi j'entends « Mâche même si c'est une pierre. Digère même si c'est du beurre ! », lui rétorqué-je.

Un petit rictus pincé relève la commissure de ses lèvres.

– Je n'ai rien à redire à la sagesse de ces paroles, proclame-t-il avec le plus grand sérieux.

Sa réponse m'arrache un soupir frustré. Avec toutes ces années d'indifférence émotionnelle, il est méga-archi-entraîné à se foutre de ce qu'on pense de lui, et je déteste ne pas avoir d'ascendant sur lui. Le bon et le mauvais, tout glisse. J'ai envie de le frapper et de l'embrasser parce que malgré tout il m'émeut.

Merde, il ne peut pas t'avoir ainsi, Alex !

– En ce qui te concerne, Matt, je n'ai plus aucune limite à encaisser ce que tu m'imposes, mais j'avoue que j'aimerais quand même avoir quelques éclaircissements sur ta relation avec Tricia.

– Rien à redire là-dessus. J'ai prévu de t'en parler. Allonge-toi, m'ordonne-t-il d'un ton bourru sans que je sache s'il va s'y résigner et quand.

Une fois étendu à mon côté, j'attends fébrilement qu'il commence, mais il s'empare de ma main en fixant le liquide transparent qui court dans la tubulure pour nourrir mes veines, et je n'ose imaginer ce que ça rappelle à l'enfant qui se privait de manger pour alerter les services sociaux.

Quand, soudain, me remémorant ce détail, je comprends mieux l'importance qu'il accorde au fait que

je le croie sur parole. L'enfant maltraité, lui, n'a pas été cru. Je suis donc la première à l'entendre avec un esprit ouvert. Comme je suis la première pour qui il consent à s'ouvrir après autant de déceptions. Et merde, ça m'émeut encore plus parce que, d'un coup, ça se mérite.

– Ça fait combien de temps que je suis là ? éludé-je innocemment pour lui laisser le temps, tout en détaillant l'immense chambre meublée avec trop de raffinement, d'objets décoratifs, de tableaux et de fleurs fraîches pour qu'on se croie à l'hôpital.

Ce luxe inutile ramène mes pensées vers Manus et les autres enfants « Bombay » qui grandissent dans le camp sans connaître autre chose du monde, et je me dis que ce n'est pas juste. Certes, Ancalagon n'avait rien d'une prison, c'était même un endroit chouette avec ses cages de buts, mais c'est comme si on les avait incarcérés là, sans leur laisser aucune chance.

– On est vendredi, m'apprend le beau mâle allongé sur mon lit, une main soutenant sa tête, de manière à être face à moi.

L'agression de Jun a eu lieu dimanche, j'ai donc une absence de cinq jours.

– Tu as dormi là ? quémanté-je avec un signe du menton vers le canapé en chintz grège du coin salon recouvert de T-shirts en vrac, d'un bas de survêt' noir, de gobelets de café vides et de dossiers épars.

Ce qui en dit long sur ces quatre jours.

Si j'en juge par son appartement clinique, ses bureaux et sa garçonnière de Paris, Matt n'a pas le vice du désordre. Un tel fatras de vêtements sales sur un canapé du B-One ferait tache et pousserait Luca à la démission.

– Écoute, je n'ai pas remis les pieds à la maison et je n'ai pas Luca pour s'occuper de moi ici, pige-t-il d'un ton bougon trop mignon. Verdi fait la navette pour mes dossiers et Rob est passé avec Sexe, mais la deuxième fois, le chien s'est vu refuser l'entrée.

Au lieu de le plaindre, mes pensées volent vers mon amie enceinte de Cameron, et je me demande un instant comment elle a pris la nouvelle.

– Leila est tombée enceinte de Cameron, lui confié-je. Quand Cam' l'a découvert, ils se sont séparés... Je ne sais pas si elle va garder le bébé à présent.

Une étincelle violette dans son regard m'apprend que je ne dois pas aller plus loin et je comprends ce que ça lui évoque. Sa propre mère l'a abandonné. Si Leila devait choisir cette option ou si je la cautionnais, Matt ne le pardonnerait pas.

Ce qui ne l'empêche pas d'ajouter :

– Ce sermon sur Cameron est-il nécessaire ? Il ne l'aurait pas épousée de toute manière. Du côté de sa mère on épouse les partis qui ont été « approuvés » par le vignoble familial, dit-il en mimant avec ses mains le signe des guillemets.

D'un seul coup, je me rends compte que je ne sais rien de la famille de mon père et une curiosité malsaine s'empare de moi.

– Victor faisait du vin ?

– Lui non. Par contre la famille de Marina Brauer possède la moitié de la surface viticole vaudoise et dans ce genre d'entreprise on cherche toujours à s'étendre. Gamay, Pinot Noir, Merlot, Cabernet, tout ça se mérite.

Nerveuse, j'avale ma salive en restant sur mes gardes. Moi, il me semble que Leila est une jeune femme très comme il faut.

– Victor venait de la rue. Il a eu leur bénédiction, tu crois ?

Un bras possessif s'enroule autour de ma taille et me ramène contre lui.

– En homme d'affaires avisé, Victor a certainement pris des renseignements sur sa future femme avant de l'épouser, affirme mon époux dans un sarcasme. Mais je doute qu'il se soit préoccupé que son beau-père en fasse autant le concernant.

Je l'étudie un instant avant d'oser demander :

– Comment sais-tu s'il l'a fait ?

– Je le sais. La règle d'or quand un homme d'affaires choisit son épouse est d'effacer à l'avance ce qui pourrait sortir *après*.

Je brûle de lui demander s'il a agi ainsi avec moi en effaçant ma condamnation pour avoir montré mes seins ou s'il l'a fait par réflexe de gentleman, puis je décide de ne pas me prendre la tête avec ça.

Après tout, si ça l'amuse.

– Tu as des nouvelles de Karim ?

Un muscle tressaute au niveau de sa mâchoire, trahissant son agacement.

– Il a appelé pour savoir comment tu allais, répond-il d'un ton sec.

Comme il n'en dit pas plus, je me blottis contre son torse et enfouis mon visage dans son T-shirt pour humer son odeur et ne pas ressentir le vide béant que je sens poindre en moi quand je repense à ce calibre devant mon visage. C'est fou mais je le vois encore. Je le vois tout le temps. Au point que mes os craquent sous la pression de ce nœud intérieur et que je dois faire tout mon possible pour forcer mon corps à ne pas trembler et me trahir.

J'ignore comment réagirait Matt si je le lui disais.

Protecteur comme il est, il m'imposerait sûrement de consulter un professionnel, alors je me tais. Pourquoi suis-je aussi émotive ? Je n'aurais pas cru être autant impressionnée par une arme après mes stages en univers carcéral. C'est sans doute une chose de les voir dans leur fourreau et une autre d'être

dans leur viseur. Je lève les yeux vers lui.

Une autre question sur les lèvres :

– Au fait, qu’est devenu le dossier que Victor avait laissé à Adelphe ?

– Je l’ai détruit, affirme mon mari en me repoussant gentiment de côté pour lui permettre de se lever afin de prétendument vérifier que la perfusion s’écoule dans mes veines.

Ce qui est inutile.

Je lève vers lui un regard incrédule et le suis des yeux.

– Quoi ? Mais pourquoi ?

– J’ai mes raisons, déclare-t-il sans toutefois les donner.

Ce n’est pas sérieux !

Il veut réellement faire comme si rien ne s’était passé ? Que son père s’en tire encore une fois indemne ?

– Matthew... même si au Kivu le trafic du sang n’a rien d’illégal, on ne peut pas s’asseoir si facilement sur les conventions sociales. Comment as-tu pu cautionner que des enfants soient *enfermés*, des naissances *planifiées* en fonction d’un groupe sanguin ? *Toi*, le P.-D.G. d’un groupe qui pousse l’industrie pharmaceutique dans ses derniers retranchements ?

Il lâche la perfusion et se tourne vers moi, tendu comme s’il allait combattre.

– Tu m’accuses d’eugénisme ? me fusille-t-il, piqué à vif dans son orgueil d’entrepreneur, en respirant fort.

Merde, suis-je allée trop loin ? J’ai de plus en plus mal à la tête et ça empire à chaque seconde avec cette conversation. Tellement que je vais entrer en hyperventilation si je continue à revoir cette arme devant mes yeux. J’essaie de repousser mes doutes sur Vincent mais ils continuent à m’empoisonner.

– Autant que tu le saches, moi, je vais tout faire pour faire fermer Ancalagon, lui dis-je en me pinçant le nez afin d’essayer d’ignorer ma migraine.

Un petit rire sarcastique lui échappe.

– Ah oui et comment ? Fermer Ancalagon suppose selon ses statuts que les trois fondateurs soient d’accord. Victor et ton frère sont morts. Tu en représentes un. Et après ? Comment vas-tu t’y prendre avec les deux autres ?

– Dans ce cas j’irai voir ton père, décrété-je tout en songeant que je dois m’assurer du concours de Karim pour convaincre le sien.

Mais alors que je pensais engager une conversation de fond houleuse, son regard pétillant me défie avec un calme déconcertant.

– Donc tu ne verras aucun inconvénient à t’attaquer publiquement à mon père... l’honorable Vincent Alexander Garrett, membre de la Cour suprême du Royaume-Uni, fils et petit-fils de. Eh bien, bonne chance à toi, chérie !

Mon Dieu, le culot de cet homme !

– Tu as quel âge ? Il te fait encore peur ?

Surpris par le tour frontal de ma question, le Guerrier accuse le coup. Il recule d’un pas, frotte l’arrière de sa nuque bien taillée et prend quelques secondes.

Et là aussi il me surprend :

– Je ne sais pas, admet-il avec sincérité. J’imagine que je n’ai pas renoncé à l’image du héros qu’il était parfois. Quand on sortait en public, il souriait, il était heureux et se comportait avec nous comme un père parfait.

Cette fois son regard ne pétille plus, il peut à peine parler. Un sourire enfantin se dessine sur ses lèvres, mais sous la lourde pression qui le ronge ses prunelles sombres comme la nuit restent vrillées aux miennes.

Et je comprends alors la gravité de l’instant.

Décider d’affronter le parent bourreau, c’est un peu comme si l’enfant maltraité reconnaissait enfin qu’il ne méritait pas les mauvais traitements et qu’il avait eu tout ce temps le droit de dire « stop ». C’est presque impossible à admettre, car cela le mènerait alors à penser qu’il *aimait* ce qu’on lui infligeait.

Et là, on se trouverait face à un autre problème.

J’ai de la peine devant son état confusionnel évident. Matt reste coincé entre l’enfant et l’adulte en lui, ne sachant trop comment rebondir.

Lui si peu enclin à l’hésitation d’ordinaire.

– Je t’aime, tu sais, lui dis-je doucement en lui prenant la main et en y mettant tout mon cœur. Je ne te demande pas de me le dire. Juste de me raconter ce que tu veux pour qu’on soit « solides ».

Lentement, Matt hoche la tête.

– Je ne me suis jamais livré à personne parce que je me suis trop fait avoir comme un putain d’imbécile chaque fois que j’ai tenté de le faire par le passé, reconnaît-il. Pourtant, tout le long du vol retour, je me suis promis, *promis*, de tout te dire sur ma relation avec mon père et Tricia si tu t’en sortais vivante...

Il rougit, regarde autour de lui, et dit :

– Tu veux maintenant ?

Je n'ai jamais vécu un tel moment et je réalise que mes plus belles émotions, je les ai vécues avec lui. Les plus terribles aussi.

Lentement, je considère le calme feutré de cette chambre d'hôpital incroyable où j'ai ouvert les yeux. Et je me dis qu'il ne peut y avoir meilleur endroit.

– D'accord, réponds-je en me hissant dans le lit afin de m'installer plus confortablement.

Ce qui le décide à retaper les oreillers et à venir s'asseoir derrière moi, son dos contre l'immense tête de lit capitonnée et le mien contre ses pecs.

Mon oreiller préféré.

– Pose ta tête sur ma poitrine, commande-t-il. Je veux qu'on soit soudés.

Je fais ce qu'il dit et ses bras m'encerclent pour nous verrouiller.

– Pourquoi ai-je un pansement aussi énorme autour de la tête ? me plains-je, cédant à ma vanité de femme. Je dois être affreuse.

Je ne voudrais pas qu'il croie que je porte une inattention à ma tenue maintenant qu'on est mariés, mais aussi, après autant de drames, retrouver un peu d'insouciance même niaise fait du bien.

– Alex... La seule personne qui te voit affreuse ici, c'est toi, me rétorque celui qui n'a jamais dû se poser la question. Le pansement est gros mais tu as juste un trou d'un centimètre fermé par un clip.

– Comment sais-tu la taille du trou ? je demande par curiosité.

– Parce que je l'ai vu. J'ai tenu ta main tout le temps de l'intervention.

Un bruit horrible et sauvage déchire ma poitrine.

– Tu as fait ça ? couiné-je d'une voix ridicule.

C'est mon cœur qui se déchire pour mieux s'ouvrir. Toutes mes certitudes volent en éclats. Il aurait pu me laisser tranquille entre les mains des médecins et rejoindre une salle d'attente. Au lieu de ça, il s'est battu pour moi, au plus près. Maintenant, comment ne pas espérer qu'il m'aime ? J'essaie de m'arrêter, de me contrôler, mais je continue à sangloter intérieurement.

Il ne le dira pas, Alex ! Point.

– Yep ! s'engorge mon mari très fier de lui. Le D^r Cushing dit que tu risques des céphalées rebelles aux antalgiques quelque temps mais certainement pas de perdre ton pouvoir de séduction, *hélas*.

Au cas où j'en douterais, il resserre son étreinte et des frissons électriques courent sur ma peau en réalisant qu'il ne m'a pas quittée. « Amour », « Aimer » n'ont peut-être aucune signification pour lui, mais c'est bien imité. Il apprend. Les actes, les sentiments, il ne prononcera jamais les mots mais il apprend à aimer.

Mon Guerrier. Même là, il se bat.

Pour dissimuler mon trouble, je laisse ses grandes jambes musclées chevaucher les miennes en admirant ses pieds de mec. J'adore ses pieds.

Ils sont troooop sexy.

– J'ai la meilleure place, tergiverse-t-il. Ta tunique s'ouvre derrière et il n'y a que trois liens plutôt lâches. Tu sais ce que m'inspire ton côté petit joueur pour les liens, Civilité ? Décide-toi et je ferai tout avec le plus grand sérieux. Prête ?

Ça sonne comme un ordre érotique, mais c'est sa façon de masquer la tension qui est en lui. Maintenant, je le sais, il va me parler.

Et c'est ce qu'il fait :

– Notre maison de famille est située dans une région rurale du comté de Durham, commence-t-il. C'est très joli, en bordure de rivière, avec des paysages propices à la randonnée. Tout autour, il n'y avait que des familles nombreuses aux revenus plus modestes que les nôtres, dont les mères se démenaient de toutes les manières possibles pour élever parfois jusqu'à dix enfants.

– Oh ! fais-je sincèrement surprise.

– Ouais, c'était de bonnes mères. Il n'était pas rare de voir les garçons traîner dans les cours d'eau avec des vêtements sales, mais ils avaient l'air de s'amuser. Leurs pères étaient dehors toute la journée et finissaient toujours au pub après le boulot. Aussi, mon frère et moi avions le sentiment d'être différents parce que nous avions un père suffisamment grand et fort pour nous élever seul.

Il inspire profondément avant de poursuivre :

– À l'école, je me sentais meilleur parce qu'il travaillait dur pour prendre soin de nous, parce qu'on avait la plus belle maison du comté, et des vêtements toujours propres, et que tout le monde disait que c'était un père parfait.

Matt me berce contre lui comme si j'étais ce qu'il a de plus précieux au monde jusqu'à ce que la souffrance s'épuise et qu'il puisse continuer :

– « *Tu es mon putain de fils* », me disait parfois mon père, un peu comme s'il était en colère contre moi. Alors j'étais fier et dans mon esprit d'enfant mon père était meilleur que tous les pères de mes copains.

J'avoue que je ne m'attendais pas à ça.

– Je le regardais souvent et je m'efforçais de l'imiter, poursuit mon époux d'une voix pleine de chaleur à présent. Lorsque je dis cela, on pourrait penser que tout le monde s'entendait bien, mais il y avait toujours un sentiment de jalousie et de ressentiment de la part de nos copains de classe parce qu'on était riches et qu'on se croyait supérieurs. Alors la moindre peccadille se terminait en bagarre.

– Donc Paul et toi, vous vous battiez ? dis-je en me demandant où tout cela va nous mener.

– Surtout moi. J'étais l'aîné et j'avais une identité à défendre. Plus que Paul, restitue-t-il en me jetant

un coup d'œil de côté.

– Parce que tu n'avais pas de mère...

Un bref hochement de tête avant de fixer ensemble nos pieds emmêlés et de continuer comme s'il redoutait de s'arrêter :

– À quelques kilomètres de là, Père disposait d'un cabanon de chasse qu'il partageait avec son père. Paul ne voulait jamais y aller parce qu'il avait peur des cerfs et de leurs bois et qu'il fallait traverser la forêt. Je n'avais que trois ans la première fois. Quand Père m'emmenait avec lui, il se contentait de filer devant comme s'il ne voulait rien avoir à faire avec moi.

Un petit rire enfantin lui échappe.

– Je devais courir derrière lui avec mes petites jambes et faire bien attention à ne pas trébucher pour le suivre, allonge-t-il d'une voix émue.

Je souris aussi en contemplant les longues jambes musclées qui entourent les miennes aujourd'hui. Matt fait près d'un mètre quatre-vingt-dix et c'est une force de la nature faite de muscles et de volonté, mais il a été petit, fragile et minuscule, et quelque part je trouve ça rassurant.

– Si je tombais, Père m'engueulait mais ne m'attendait pas. Il m'est arrivé plusieurs fois d'être perdu, reprend-il un ton plus dur.

Je tourne ma tête sur mon épaule pour le regarder.

– Et ton grand-père ne disait rien ?

– Le vieux Garrett était juge et passait le plus clair de son temps à chasser le daim et les dindes sauvages, et même à mon âge j'avais compris que mon grand-père était un coureur de jupons. Quand j'arrivais au cabanon, il y avait toujours des filles avec lui et toute une meute de chiens. Ça sentait la clope et le sexe. Pour un petit garçon curieux comme moi, le cabanon était un endroit de rêve. À cette époque-là le père de Tricia était son chauffeur. Il conduisait le juge partout.

– Oh !

Comme je me raidis, il me serre un peu plus.

– Pour tout le monde dans le village, c'était un Italien venu en Angleterre chercher un emploi et qui avait épousé une Irlandaise du Sud. Leur fille, Tricia, était née à Mullingar avec un spina bifida.

– Qu'est-ce que c'est ?

– Sa colonne vertébrale n'était pas fermée. Ce qui lui causait des problèmes de vessie, m'explique-t-il. Quand il a eu suffisamment d'argent, son père a pu la faire opérer et la faire venir chez nous. Elle avait quatre ans et nous cinq. Paul et moi jouions avec elle. C'était un peu comme une petite sœur. Par la suite...

Il s'interrompt et me jette un coup d'œil nerveux qui ne me dit rien qui vaille.

– Comme elle avait toujours ses problèmes de vessie et que son père trouvait la présence d'un enfant handicapé un peu trop dure certains soirs, Tricia avait pris l'habitude de venir dans mon lit. Les nuits où

il préférerait rester avec sa femme, tu vois... Enfin, tu me comprends.

Ma respiration se coupe sous l'effet du choc.

– Parfois elle faisait pipi au lit et on était mouillés tous les deux, rigole-t-il, mais ça ne me dérangeait pas parce que ça me donnait l'impression d'être aimé d'avoir quelqu'un dans mon lit.

J'essaie de respirer mais mes poumons sont vides.

Mon cœur vient de voler en éclats et je sens une terreur glacée me ronger à nouveau. *La jalousie.* Tricia a dormi avec mon mari. Nous sommes les deux seules à l'avoir fait puisque Matt a toujours reçu ses maîtresses dans sa salle d'armes. Dans ces conditions, comment ne pas la voir comme une rivale ?

– Jusqu'à quand ? je lui demande sans pouvoir m'en empêcher.

– Ça ne plaisait pas à mon père ni à Nicole mais comme on était petits, ce n'était pas méchant, se justifie à demi mon époux. En plus, nous ne bougions pas car si je heurtais son dos par mégarde, elle hurlait de douleur.

Ça ne répond pas à la question, si ?

Un sentiment étrange d'insécurité se répand en moi, aussi menaçant que l'arme de Jun. Leur relation est bien plus profonde que je ne l'avais de prime abord imaginée et ça me terrifie. Parce que même si pour Matt, c'est clair, pour elle, il est impossible que ce le soit. Comment une enfant handicapée rejetée par ses parents pourrait-elle renoncer à la seule personne qui l'a réconfortée ? Même s'ils n'avaient que cinq ans, c'est une forme d'amour. D'amour enfantin, certes.

Mais en quoi est-ce moins important ?

– Combien de temps cela a-t-il duré ? insisté-je, abasourdie par ce que je viens d'apprendre.

– Père y a mis le holà quand le médecin du village a découvert à sa mère un cancer du sein. Deux malades à la maison, ce n'était plus possible. Le couple s'est séparé. La mère de Tricia est repartie dans sa famille en Irlande car son mari ne s'occupait pas d'elle. Il s'était mis à boire et à voir d'autres femmes, ce que sa mère avait découvert. On les entendait crier tous les soirs.

– Et Tricia ?

– Père a payé une seconde intervention pour son dos auprès d'un spécialiste de Dublin. Quand ç'a été fait, il nous a informés, Paul et moi, qu'elle n'était plus handicapée et qu'elle ne reviendrait plus.

– Quand l'as-tu revue alors ?

– À Paris, des années après. Elle avait quatorze ans et sa mère était morte. Son père avait fait un mariage en Suisse et pouvait lui payer des études dans le même lycée privé que moi. La suite, tu la connais, je l'ai trouvée avec mon père.

Mon estomac se tord en le disant :

– Donc Tricia est la seule personne qui t'ait aimé ? demandé-je, révélant mes craintes.

Son corps se tend derrière moi.

- Dans mon esprit d’enfant, oui, reconnaît-il quand même.
- Ce qui t’a amené à en redemander quand tu l’as revue, comprends-je.
- Oui. Et maintenant, il y a toi.

Je prends le temps de formuler ma question avec tact :

- Comment savais-tu que ton père ne t’aimait pas ?

Matt inspire un grand coup.

– Contrairement à ce que pouvait espérer un enfant d’origine modeste, mon père venait d’une famille riche et avait reçu une éducation anglaise très... *stricte* qu’il tenait à nous enseigner. Le genre d’éducation où les parents, père *et* mère, n’hésitent pas à avoir recours aux sévices corporels pour punir leurs enfants.

Preuve qu’il a du mal, il a balancé ça tel un tir de mitraillette, avec l’énergie d’un tigre dansant avec le feu, et je suis saisie à parts égales entre la peur et la joie. Joie parce que mon époux a visiblement décidé de ne plus rien me cacher et peur à présent qu’il puisse arriver quelque chose à notre bonheur.

- Tu veux dire que ton père était un enfant maltraité ?

Je ne m’attendais pas à ça.

- Tu peux appeler ça comme ça, se crispe-t-il contre mon dos.

Tout mon sang déserte mon visage en comprenant ce que cela implique. Voilà pourquoi il ne peut le juger ! Tout comme Vincent ne le peut pas de lui-même. Merde. C’est ça que mon mari trimbale comme fardeau ? Le statut d’un futur bourreau ? Incapable du moindre sentiment envers ses enfants ?

Soudain tout revient. Kar devait le savoir. C’est pour cette raison qu’il était inquiet pour moi à Chicago. Je me demandais ce qu’il lui prenait de me parler de Matt alors qu’il avait tout intérêt à ce que je l’oublie.

Kar avait dû entendre son père évoquer l’enfance de Vincent et a fortiori en déduire celle de Matt. Surtout après l’avoir surpris dans cette chambre d’hôpital. Kar doit avoir peur qu’un jour Matt puisse le faire avec moi et le voir comme un conteneur XXL de violence. C’est bien connu, un enfant battu reproduit ce qu’il a vécu sans en avoir conscience parce que, pour lui, c’est normal.

Sauf s’il en prend conscience, non ?

– Mon père se croit obligé de « soigner », vois-tu, entérine mon mari sans se douter une seconde de l’affolement de mes pensées ou alors justement en ne les comprenant que trop. Ce n’est pas méchant. Il fait cela de la même façon que lui l’a connue quand il était « malade ».

Malade ? Soigner ?

Soigner par les coups ?

En quoi est-on malade quand on est victime et sans défense ?

J'aime Matt de toutes mes forces. J'accepte qu'il ait souffert et même qu'il souffre encore. Je sais que je ne pourrai jamais effacer ces souvenirs et je veux l'aider de la meilleure façon, mais là... je ne le suis plus !

Il me faut du recul. Y voir clair.

– Merci de m'avoir éclairée pour Tricia, lui dis-je d'une voix étranglée. Je comprends mieux pourquoi tu as payé pour elle à présent. Tu veux bien me parler de Vincent et toi, maintenant ? Comment... Comment tout ça a commencé ?

J'ai besoin de comprendre contre quoi je vais devoir lutter, mais je n'ai aucune idée de la difficulté que cela représente pour lui.

– D'abord, il faut que tu saches que je n'en avais pas conscience. C'est difficile quand on est un petit garçon sans autre repère familial annexe de juger ce qui est normal de ce qui ne l'est pas, commence-t-il à voix basse.

– Pierre n'a pas d'enfant donc tu n'as jamais eu de cousins, détaillé-je pour qu'il sache que je le comprends.

– C'est ça. Paul et moi étions seuls. Il arrivait que Père se fâche contre moi pour me montrer que je l'avais déçu et Pierre me disait que je devais être plus gentil et me montrer sage. Seulement, j'ignorais toujours si ce que j'avais fait était bien ou mal. Quand Nicole était avec nous, il me faisait grimper sur ses épaules mais quand nous n'étions que tous les deux, il se mettait en colère et ponctuait tous ses ordres par un coup qui me coupait le souffle. Je ne comprenais pas ce que j'avais fait. Vraiment.

Je suis de plus en plus persuadée qu'il m'aime pour me confier des choses pareilles. Enfin, autant qu'un homme comme lui puisse en être capable. Ce qui se passe entre nous n'est pas normal, mais lui non plus n'est pas normal. Pour moi, la normalité a cessé d'exister depuis que je suis avec lui.

Il faut juste que je m'habitue.

– Tu avais l'impression que c'était plus toi qui étais visé ? me permets-je.

– Souvent, oui. Par exemple, il insistait pour que ce soit moi qui l'aide à dépecer les cerfs au cabanon. Ça me dégoûtait, j'avais des haut-le-cœur, mais je le faisais, paralysé par la panique. Quand on était en public, il était plus doux et souriant et proclamait à tous que j'étais un bon garçon. Mais tout pouvait changer en quelques secondes et je devenais « une vraie lopette » à qui il arrachait des touffes de cheveux dès que je lui tombais sous la main.

– Que faisais-tu pour l'éviter ?

– Je *voulais* l'éviter mais il avait l'habitude de nous hurler de venir le rejoindre pour exécuter ses ordres. On lui apportait ses pantoufles, un thé, ou autre chose dont il avait besoin. On ne devait jamais le dévisager et ça me plongeait dans une anxiété sans nom parce que je ne savais pas à quoi m'attendre si je ne voyais pas ses yeux. Aussi, je me tenais toujours sur mes gardes en sa présence.

– Nicole n'a jamais rien vu ?

Ma question génère un petit rire sarcastique chez lui.

– Pourquoi ris-tu ?

– Nicole pensait qu’il était un homme généreux qui avait pris en pitié un enfant abandonné par une mère instable. Comment voulais-tu qu’elle le voie tel qu’il était ? Il montrait un visage différent en sa présence.

– Mais tu devais avoir des bleus ?

À nouveau le même petit rire cruel qui me glace le sang.

– Il n’était pas fou ! Avant qu’elle meure, c’était juste des humiliations, des brimades. On devait toujours demander la permission, y compris pour aller aux toilettes. Il surveillait le moindre de mes faits et gestes, n’attendant que le moment où je ferais un pas de travers, inventant constamment de nouvelles règles que je ne devais pas enfreindre sous peine d’être puni. Les véritables raclées sont venues *après*. Quand il a été seul avec nous tout le temps. Là, il est devenu tout-puissant.

J’ai du mal à parler mais je dois poser la question :

– Tu avais quel âge quand il a commencé à te frapper ?

– La première fois qu’il m’a vraiment fait mal, on était sur la plage, confesse-t-il apparemment plus facilement. J’avais quatre ans. La marée était basse alors j’avais décidé de m’aventurer tout seul vers l’océan pendant que Nicole ramassait des coquillages avec Paul sur la plage. Mon père a dû venir me chercher. Je ne l’avais pas entendu m’appeler. Il a dit qu’il l’avait fait, mais je n’avais pas entendu.

– C’était dangereux si la marée montait.

Matt hausse les épaules.

– Ouai ! Mais je m’amusais avec l’eau qui bondissait sur mes pieds nus. C’était rigolo, ça faisait des chatouilles, j’avais totalement oublié le reste du monde et ma famille. C’était mal, égoïste, je n’aurais pas dû.

– Mais tu n’avais que quatre ans...

De nouveau, Matt hausse les épaules comme s’il s’en moquait.

– Je ne l’ai pas entendu arriver. Quand j’ai pris conscience de sa présence, c’était trop tard. Il m’avait empoigné et poussé à terre, le visage enfoui dans le sable en me maintenant avec une telle force pendant qu’il me criait dessus que j’en ai eu mal sur-le-champ. « *Espèce de petit salaud ! Tu n’es qu’un putain de sale méchant. Tu veux que j’aie dire à Nicole que tu fais tout pour gâcher nos vacances ?* » Je ne voulais pas gâcher les vacances de Paul. L’eau montait et ma bouche était pleine de sable, j’ai cru que j’allais me noyer. S’il affirmait que j’étais méchant, il devait avoir raison, non ?

Sa question me fait bondir :

– Non. Il avait tort ! Tu étais un enfant. Son rôle à lui était de te protéger.

De nouveau le petit rire cruel refait surface.

– Ce que tu ne comprends pas, c’est que j’avais l’impression que ça se passait comme ça dans *toutes* les autres familles. C’était *ma* faute si mon père ne m’aimait pas et j’étais prêt à tout pour changer ça. Y

compris à mourir si cela lui faisait plaisir.

J'ai du mal à croire ce que j'entends.

– C'est à cette époque que tu as arrêté de manger ?

Un signe furtif du menton pour acquiescer :

– Au départ, je n'ai pas fait exprès, confesse-t-il comme un tout petit enfant. J'étais juste trop terrorisé pour avaler quoi que ce soit. Et puis, j'ai découvert l'hôpital. C'était un monde entièrement nouveau pour moi. Les adultes étaient gentils et attentionnés. Ils n'avaient pas l'air de vouloir me frapper tout le temps ou de préparer une autre méchanceté. Au contraire, les infirmières étaient très maternelles, elles riaient et m'ébouriffaient les cheveux quand je désobéissais.

Comment je fais pour rire dans un moment pareil ?

– Hé, Harvard ! Tu ne savais donc pas que c'est permis de désobéir ? le vanné-je sans pouvoir me retenir.

– Non, dit-il d'un air interdit. Ça me paraissait merveilleux de bénéficier d'un peu de gentillesse. En fait, lorsque j'ai compris que le monde des adultes pouvait être amical, ce fut comme si on avait ôté un poids *immense* de mes épaules.

Subitement, je repense au mot qu'il avait laissé dans son passeport britannique en le rendant à Pierre et l'émotion gagne ma gorge en songeant au nombre de fois où j'ai essayé d'en comprendre le sens.

*Lorsque le monde lui déplait sous tous ses angles,
l'enfant se réfugie dans les angles morts.*

Pour lui, l'hôpital était un angle mort. Son père ne pouvait pas le voir ni l'atteindre, il était enfin libre. Une telle répression malsaine jusqu'à avoir peur de désobéir pour des choses insignifiantes, j'en ai la chair de poule. Brutalement, je réalise d'où vient l'obsession de mon mari pour l'obéissance. Je m'étais moquée de lui lors de notre premier rendez-vous mais je m'étais trompée.

Cette obéissance n'a rien de macho ou d'une volonté perverse de mâle dominant. Cette obéissance, on lui a *appris* à la réclamer ! Putain, je suis incapable de plaindre Vincent. Ni de comprendre pourquoi Pierre n'a rien tenté pour sauver Matt du danger, a fortiori si lui aussi a été battu dans les règles de l'art. On dirait que tout le monde autour de lui se comporte comme si c'était la norme ! J'avais déjà entendu parler de la dépendance affective des victimes, mais là... Si tout le monde se soutient, rien n'est mal.

Je ne peux pas laisser mon mari s'autodétruire en le pensant aussi. En tant que pédopsychiatre, Pierre avait le *devoir* d'intervenir. Comment le professionnel pouvait-il ignorer les dommages chez son neveu et faire le choix non innocent de cette carrière après en avoir fait les frais ? Est-ce pour cette raison que Pierre n'a pas d'enfant ? Les homosexuels adoptent aujourd'hui ou ont recours à des mères porteuses. Rien ne les empêche de fonder une famille. Ou alors le fardeau du « bourreau en devenir » est-il trop lourd à porter ? Est-ce aussi le cas pour mon mari ? J'avoue, je ne sais plus quoi penser.

– Paul aussi était traité ainsi après le décès de sa mère ?

Je sens bien qu'en parler dans le dos de son frère le gêne.

– Moins, répond-il néanmoins. Paul et moi avions chacun une méthode pour lui résister. Paul négociait, il a toujours été doué pour ça, sourit-il malgré lui. Il le flattait sans cesse en lui disant qu'il l'aimait. Ce qui n'a fait que compliqué les choses parce que du coup Père exigeait que je le lui dise aussi. Une fois, il m'a fait descendre à la cave qui était un endroit froid et humide où il y avait toujours des flaques d'eau. Je devais traverser pieds nus dans l'obscurité la plus totale et trouver un endroit sec. « *Tu vas rester là jusqu'à ce que tu le dises* », hurlait-il, et moi je sombrais dans des crises incontrôlables. J'y passais la nuit accroupi contre le mur de briques pour y puiser du réconfort mais je ne pouvais pas le dire.

MHG ne négocie jamais.

– Et depuis tu refuses de négocier, conclus-je à sa place en songeant à sa réputation de businessman impitoyable qui l'avait précédé dans notre université.

Je lève les yeux vers lui le cœur serré.

Si au moins je pouvais trouver un peu d'espoir de révolte sur son visage. Rien qu'un tout petit peu. Quelque chose qui me dise qu'il est capable de trouver la distance affective nécessaire pour pouvoir se construire un *autre* avenir.

Je refuse de le voir en « bourreau en devenir ».

– À quoi ça aurait servi ? La vie avec mon père avait beau être dure, l'inconnu me paraissait encore plus terrifiant. Paul avait la famille de sa mère, mais moi ? Si on m'avait emmené ailleurs, je n'aurais plus rien eu de connu à quoi m'accrocher. Le chantage affectif, ça marche très bien sur les enfants qui ont été abandonnés, tu sais. Mon père me rappelait sans cesse que sans lui, je serais à l'orphelinat sans arme pour survivre, et que si j'étais avec lui, c'était uniquement parce qu'on avait le même sang.

En faisant davantage attention à mes mouvements, je pivote sur moi-même pour m'agenouiller entre ses cuisses écartées et le regarder bien en face.

– Donc le sang pour toi, c'était ton... *laissez-passer* ?

J'hésite à dire « signe d'appartenance » tant ce que m'évoque l'idéologie du « sang pur » m'indispose, mais Matt ne réagit pas.

– Je savais que c'était des mensonges, acquiesce-t-il. À l'école, d'autres enfants étaient élevés par un homme différent de leur père. Parfois même plusieurs à la suite. Seulement, j'avais pris l'habitude d'écouter chacun de ses mots, tant j'étais terrorisé à l'idée de commettre une erreur et qu'on me ramène à l'orphelinat, admet-il piteusement.

Quelque chose cloche.

– Mais pourquoi l'orphelinat ? Tes parents sont divorcés. Donc la filiation automatique... fais-je avec prudence en posant mes deux paumes sur ses cuisses.

J'ai besoin de le sentir, lui, ses muscles, sa chaleur à travers le denim.

– En fait, non, soupire-t-il. Très peu de gens le savent mais mes parents ne se sont jamais mariés légalement. Ma mère venait d'une famille très bourgeoise de galeristes qui lui destinait quelqu'un d'autre depuis l'enfance. Elle était déjà fiancée avec un peintre en vogue quand elle est arrivée à Cambridge.

– Oh ! Qu'est devenu le fiancé ?

Matt soutient bizarrement mon regard.

– Il a rompu quand il a découvert qu'Eléonor était enceinte. De son côté, mon père était marié avec Nicole quand je suis né, murmure-t-il d'un ton évasif... Le soir de ma naissance, les infirmières m'ont trouvé hurlant dans la chambre de la maternité à New York où Eléonor était entrée sous un nom d'emprunt. Ma mère était partie sans même me laisser son nom.

Abasourdie par ce que je viens d'entendre, il me faut un moment pour arrêter de le fixer comme une bête curieuse.

– Ta mère ne t'a pas reconnu ?

Voilà pourquoi il voulait savoir comment, moi, je l'avais vécu lors de notre premier dîner. Nous sommes pareils. Et dire que je me suis énervée contre lui.

– Non. Mon père m'a reconnu *a patre*. Tu sais ce que ça veut dire ?

Toujours aussi abasourdie, je fais bêtement oui de la tête.

– Que tu es reconnu mais que tu restes illégitime. Le mari d'une autre femme endossant une paternité hors mariage fait à peu près la même chose qu'un couple procédant à l'adoption d'un enfant étranger. Avec une différence majeure, il n'y a mention d'adoption à aucun moment.

Tout s'éclaire alors dans ma tête.

– En gros, ton père *britannique* pouvait te rendre aux agences d'adoption *américaines* et dire « Je n'aime pas cet enfant. Il ne m'aime pas. Je ne désire plus être le père de cet enfant, je ne pense pas y parvenir »⁶. Désolée, me rattrapé-je rapidement en le voyant blêmir, ce sont les mots employés dans les formulaires.

J'ai de plus en plus mal à la tête mais l'instant est trop précieux pour que je le gâche en n'allant pas jusqu'au bout.

– C'est pour cela qu'il me poussait à lui dire « ce que je n'arrivais pas à dire », et moi j'avais peur qu'il me rende à des gens qui me feraient bien pire. Même à mon âge, j'avais entendu des trucs horribles sur les pédophiles. Mais je n'y arrivais pas. C'était au-dessus de mes forces.

Pour une raison inconnue, je comprends autant Vincent que Matthew. Chacun d'eux s'est vu imposer la désertion de la mère, mais que penseraient les relations mondaines d'Eléonor si elles avaient connaissance de son acte ?

– Tu n’as jamais été entendu par un juge ?

– Si. Un jour, une assistante sociale est venue à la maison et m’a demandé si j’aimais mon papa.

J’avais six ans. J’ai répondu que je n’aimais pas qu’il me frappe et me crie dessus.

– Et elle ne t’a pas cru ?

– Non. Mon père et elle se sont mis à rire. Comme je souriais, elle a cru que c’était une blague, mais je souriais toujours quand j’étais terrorisé.

Un silence pesant envahit la pièce.

Son incapacité à dire le fameux « je t’aime » est légitime, mais en même temps toutes ces révélations me font comprendre qu’il ne sera peut-être jamais capable de le prononcer et que je devrai en faire mon deuil. Rien que cela me donne envie de gifler Eléonor et je pourrais bien le faire si elle croisait ma route.

Jamais je n’aurais imaginé tel scénario.

– Un soir, quand j’avais dix ans, les flics se sont amenés à la maison, reprend mon époux après une grande respiration.

Visiblement il a décidé de s’ouvrir jusqu’au bout.

– Au début, j’ai cru que c’était pour moi parce que je m’étais bagarré plus tôt dans la journée et que le garçon que j’avais amoché était un con dont le père était policier. Il vendait de la colle et faisait les pires conneries à ceux qui n’avaient pas d’argent pour le payer. Je n’en menais pas large. Si mon père l’apprenait j’allais passer un mauvais moment. Heureusement, il était sorti avec ses copains dans leur fameux club de strip-tease. Comme ce n’était pas la première fois, je savais qu’ils allaient y passer la nuit. Quand j’ai entendu les policiers annoncer à la gouvernante que la mère de Paul avait eu un grave accident de voiture, j’ai voulu aller le prévenir. J’ai fait du stop jusqu’au club.

– Mais tu n’avais que dix ans !

– Oui mais j’étais débrouillard et les gens du quartier me connaissaient. Une fois sur place, j’ai dû expliquer à une hôtesse pourquoi j’étais là. J’imagine qu’elle a eu pitié d’un gosse tout maigre en parka et pyjama Captain America parce qu’elle m’a indiqué l’entrée des artistes avec un petit salut militaire. Et je les ai trouvés.

La suite doit lui poser problème car Matt s’agrippe à moi comme si j’étais le dernier arbre debout après une tornade.

– Tu as besoin que je le redise ? Je ne t’abandonnerai pas.

– La fille s’appelait Magali, abat-il alors d’une voix à peine audible. C’était une strip-teaseuse qui devait avoir huit ans de plus que moi, pas plus.

– C’était elle ta première ?

Ma question me vaut un baiser sur les lèvres. C’est un « oui ». Quelques voix nous parviennent du couloir et je reconnais celle de Verdi et un timbre féminin inconnu avant que Matt reprenne :

– Quand ils l’ont laissée, il y avait de l’argent sur la table. Des tas de billets. Je ne sais pas ce qui m’a attiré le plus. L’argent pour partir ou la voir nue. Je n’ai pas touché à l’argent. Je l’ai regardée. *Partout.*

Sans trop savoir pourquoi j'éprouve le besoin de triturer mon alliance, comme pour me rappeler le chemin parcouru. Après tous ces mois difficiles où nous nous sommes affrontés sans jamais parvenir à nous faire confiance, ma détermination à prouver que je méritais un tel effort de sa part finit enfin par payer.

Et maintenant que c'est le cas, cela me semble presque incroyable.

– Seulement mon père m'avait vu, s'engage mon époux en pressant ma main. Il m'attendait sur le parking. Seul. Je crois que je lui ai dit pour Nicole, mais je ne suis pas sûr. Le lendemain, je me suis réveillé à l'hôpital, pâle et en sueur, avec une rupture de la rate, confesse-t-il enfin pour la première fois en rougissant.

– Et là, il n'y a pas eu de déclaration aux services sociaux ?

– Mon cul, ouais ! Il a déclaré que je m'étais fait agresser après être sorti de la maison la nuit en son absence, ce qui était vrai quelque part. Il venait de perdre sa femme, tout le monde a compat. La douleur était si intense que je devais rester en chien de fusil en attendant qu'on m'opère.

Le souvenir encore très présent l'oblige à avaler sa salive.

– Il fallait du sang Bombay, certifie-t-il ainsi que je m'en doutais. Beaucoup de sang. Je n'ai eu la vie sauve que grâce à Ancalagon. Comment voulais-tu que je condamne Ancalagon après ça ? Voilà, tu sais tout.

Sa confession est énorme venant d'un homme aussi fier et prudent que lui. Car c'est la preuve qu'il peut plier pour moi et, surtout, qu'il m'autorise à l'aimer. Matt Garrett ne sera jamais un homme ordinaire. En me livrant son enfance, je l'entrevois mieux à présent. Il n'a aucune pitié pour lui-même, aucun misérabilisme, et je dois tout faire pour garder mon regard sur lui à hauteur du sien, sinon il est clair qu'il me fermera sa porte.

Sauf qu'à présent son univers est *mon* univers.

– Mais après ? Quand MHG Industrie a fabriqué du sang artificiel, pourquoi ton père n'a-t-il pas tout simplement fermé Ancalagon ?

Tranquillement, il se lève, contourne le lit et va vers la baie vitrée regarder les passants aller et venir sur le large trottoir qui borde Central Park avant de répondre d'un ton d'homme d'affaires :

– Le sang artificiel est utilisé dans l'urgence, pas dans la durée. En gros, on ne peut pas vivre *qu'avec* du sang artificiel. *Pas encore*. Et en dépit de toutes les horreurs que mon père m'a fait subir, il m'a quand même élevé quand j'avais besoin d'un modèle, c'est cette facette de mon père que je veux...

Un toc bref à la porte interrompt notre échange.

– On attend quelqu'un ?

– Ne bouge pas, je vais voir ce que c'est, déclare-t-il en traversant la pièce. J'ai mis des gardes à la porte, ce doit être Verdi.

Je fixe l'allure décontractée de mon mari pieds nus, la puissance de son torse et cette force

parfaitement maîtrisée chez lui qui le rend si sexy quand il bouge. Vêtu d'un jean brut et d'un T-shirt rock, il respire l'homme. Et chose encore plus appréciable : rien qu'à sa façon de marcher, on devine ses talents au lit.

Paul lui a manifestement menti.

Comment va-t-il réagir si je lui dis ce qui s'est passé dans cette salle de bains ? Matt est encore trop imprévisible pour moi. Il pourrait faire une crise émotionnelle, boxer son frère, devenir violent comme il l'a fait avec Tricia.

Et ce serait *ma* faute.

Ne sachant quelle option prendre, je décide de remettre à plus tard. Je ne peux pas être celle qui va l'éloigner de Paul. Ni être celle qui va priver Paul de son aîné.

Matt en souffrirait.

Que Vincent le sache, je ne le permettrai plus.

6. Aux États-Unis, il est possible de « redonner » un enfant adopté, en le proposant à d'autres parents quand on est sûr de ne pas l'aimer. Cette pratique effarante s'appelle la « ré-adoption ».

MATT

J'avais juré que je le ferais si elle s'en sortait, je l'ai fait !

Je veux bien l'admettre, il y a une certaine volupté à se faire des reproches à soi-même quand on se sent merdeux, mais, bordel, la confession amoureuse n'a jamais été mon fort ! Comment font les amoureux pour passer autant de temps à se raconter des choses aussi chiantes et y trouver du plaisir ?

En me dirigeant vers la porte, j'assimile le fait qu'elle – ma femme – sait à présent de quel type de colis elle a hérité, comme si c'était une journée comme les autres, et je repousse l'envie bien connue de revenir en arrière. Juste avant la minute où je commettais mon crime et mettais mon père en colère. À la place, j'aurais promis de faire tout mon possible pour être toujours sage et tout aurait été différent. Mais les petits garçons ne se préoccupent pas de ça et maintenant ce n'est plus le cas.

On passe à autre chose.

Plus besoin d'explications, j'espère qu'elle a apprécié le colis !

– Tu penses que Jun viendrait jusqu'ici s'en prendre à nous ? m'interroge Alex assise au bord du lit, en fronçant le nez.

Sa voix tendue comme une crampe m'a obligé à tourner la tête et un sentiment de manque cinglant et soudain me déchire l'âme. Elle a peur. Pas n'importe quelle peur. La peur de l'autre. La peur qui change certains d'entre nous en bêtes. *Moi.*

Je baisse les yeux.

– Toute la presse est en bas à attendre que je sorte et que je m'accuse d'être le père de Jensen. Ce n'est pas si difficile de deviner qu'on est là et de profiter de la confusion pour monter jusqu'ici. Cet hôpital est un vrai courant d'air, me justifié-je sans aucun embarras.

Logiquement, Alex s'est figée lorsque j'ai mentionné Jensen, mais il y a quelque chose de sauvage dans cette chambre d'hôpital qui contraste entre sa pâleur et cette horde de paparazzi bardés d'appareils au-dehors.

J'ai lu attentivement les titres des journaux. Tous me demandent de régulariser la situation avec la mère abandonnée au nom de la sacro-sainte famille américaine, alors que je ne me sens nulle part aussi étranger que dans ma famille. Pour moi, la famille est une plaie qu'il convient de maintenir à l'écart. J'ai cessé d'espérer.

Et de toute façon, la famille, je m'en fous !

Quand on n'est pas aimé, la famille parfaite, on la fait à sa façon. Un clébard, un majordome gay aux petits soins, le privilège d'une nana tendre à enlacer chaque soir. Aucune règle. Aucune gêne. Aucun embarras. Aucun diktat !

Quant à l'autre tarée... entre la peste et le choléra, est-on obligé de choisir ? En quoi être riche m'imposerait de faire ma vie avec une garce qui n'en veut qu'à mon pognon ? Payer fait partie du monde des affaires. Ça exclut les sentiments, ça implique la non-divulgation et la non-dépréciation. Je ne paye pas pour le sexe, je ne fais pas dans le social, qu'on se le dise, je paie pour contrôler. Du moins est-ce ce que je pensais concernant Tricia mais elle a dû rater quelques clauses.

J'imagine à peine comment Alex va réagir quand elle va sortir d'ici et qu'on va lui poser la fatidique question : « Ça vous fait quoi de briser une famille ? » Je dois faire un effort incommensurable pour traverser la pièce et ne pas l'emporter chez moi afin de l'enfermer à double tour le temps que tout ça cesse.

Si elle me dit d'épouser Tricia, je l'enferme !

Et moi avec elle pour la baiser jusqu'à ce qu'elle change d'avis.

– Il y a combien d'hommes à toi dehors ? demande la belle innocente en s'agitant, cuisses serrées au bord du lit comme si elle allait pleurer.

– Quatre en bas, un à chaque sortie de secours, deux dans le parking et deux dans le couloir, réponds-je machinalement. Verdi coordonne le tout de cet étage depuis une seconde chambre.

Lorsque je tourne la tête pour capter sa réaction, Alex regarde fixement ses mains posées sur ses cuisses. Les hématomes qui les maculent laissés par sa bagarre avec Tricia remontent pourtant à une semaine, mais sa peau laiteuse est si fragile qu'elle est aussi marquée qu'au premier jour. Ses mains se mettent à trembler et cette image claque comme un coup de tonnerre en moi.

Je ne supporte pas qu'elle ait peur.

– Civilité ? fais-je, un peu trop abrupt.

Elle sursaute en m'entendant l'appeler sciemment par son surnom de Guerrière et s'oblige à étreindre sa taille. Ce geste défensif, c'est comme si l'air saignait partout autour d'elle et qu'elle ne voyait pas d'issue. Bordel ! J'ignore comment elle a vécu l'agression de l'autre démente mais peu de femmes sortent indemnes d'avoir affronté un Sig-Sauer 9 mm.

– Ah... et combien sont armés ? chevrote-t-elle.

Je devrais peut-être demander à Cushing de faire venir un psychologue, seulement toute mon attention se concentre sur le peu de peau qui apparaît en haut de sa tunique. C'est juste l'arrondi d'une épaule découvert par le bâillement polisson de l'étoffe mal ajustée, mais je n'ai plus qu'une idée : voir ce qui se cache sous cette tunique d'hôpital si peu sexy et lui faire tout oublier. Parce que je suis un homme et que quand une femme effrayée a besoin de baiser pour oublier, son homme ne discute pas. Il la baise.

– Tous sans exception, lui révéla-je alors que je ne devrais pas.

Elle ne se rend pas compte de ce que ça représente pour moi de la laisser pénétrer au cœur des méthodes parfois peu conventionnelles que je choisis d'employer quand on m'attaque. Voilà tout le paradoxe. J'aurais voulu qu'elle ne sache jamais de quoi je suis capable tout en étant convaincue que je suis le seul Dieu capable de la protéger. Je veux qu'elle m'aime, qu'elle m'admire. Pas qu'elle me juge quand je suis noir. Je serre les poings, sentant la distance qui s'était réduite entre nous se creuser à nouveau. En tenant ma promesse de tout lui balancer à la figure dès son réveil si elle s'en sortait, je me suis montré particulièrement immature, mais j'ai géré la situation comme un champion.

Bon sang !

J'ai entendu les larmes dans sa voix lorsque je lui parlais de la façon dont mon père m'avait élevé et le fait que je ne ressente pas le besoin de la consoler aurait dû me rendre malade. Ce n'est pas le cas. Je voulais qu'elle comprenne qu'il n'y a rien à espérer, aucun truc de nana qui veut vous réparer.

Parce qu'il n'y a rien à réparer, ni à espérer.

Quand Père est venu me voir à New York après le Kivu, j'ai cru qu'il serait capable de me donner une relation père-fils digne de ce nom. Après tout, je m'en étais sorti vivant. J'avais envie d'avoir un vrai père à présent que j'étais un homme, mais il devenait de plus en plus sexuellement explicite avec moi, me racontant comment il avait pris du bon temps, ici ou là, m'invitant à l'accompagner de nouveau dans ses sorties nocturnes. Un peu comme si j'étais son copain plutôt que son fils. J'étais adulte, plus sous sa coupe. Cependant, je n'avais aucune idée de la manière de m'y prendre pour sortir avec une fille sans passer par ses fameux clubs de nuit adeptes du triolisme. Jusqu'à l'âge de quinze ans je n'avais eu que des strip-teaseuses et la seule femme avec qui j'avais couché au Kivu, on me l'avait également proposée.

– *Es-tu gay, Matty ?* m'a-t-il demandé quand j'ai refusé.

Pourquoi aurais-je dû être gay ? Parce que j'avais baisé à ses côtés pour apprendre ?

– *Le sexe, ça s'apprend, mon garçon,* répétait-il à chaque fois.

J'avais quoi ? Douze ou treize ans ? Je croyais que c'était quelque chose de normal à cet âge-là d'apprendre avec son père. Même si ça m'indignait de le laisser me toucher pour me montrer comment me masturber, mais aussi parce que j'étais furieux de lui déplaire. Je n'ai jamais eu une pensée sexuelle pour un homme de toute mon existence, pas plus qu'une pensée homophobe. Les filles m'intéressaient, c'est juste que je ne savais pas comment m'y prendre. Paul parlait de ce qu'il faisait à celles de notre quartier, mais cela n'avait rien à voir avec le sexe tel que mon père me l'avait appris dans les clubs.

C'était plus romantique et chiant.

Regarder Vincent nu s'accoupler, vivre ses impulsions violentes puis son épanouissement, je trouvais ça répugnant. Face à cette nouvelle image de mon père, je n'arrivais pas à me positionner, ni à le positionner. Tout se passait comme si je cessais d'évoluer sur le plan émotionnel, alors que mon corps continuait à grandir, prenant des allures « d'inquiétant étranger ».

Dans ces conditions, comment aurais-je pu l'accompagner adulte ?

Cette fois, mon corps, la taille de mon sexe, mon tatouage, *mes* impulsions et mes fantaisies sexuelles, tout ça était à *moi*. Je ne voulais plus qu'il me voie, comme nous ne pouvions plus nous rapprocher, nous manifester un quelconque signe d'amour. Tout cela nous avait été ôté par le Kivu et les coups.

Loin de lui, j'étais devenu un homme.

Aujourd'hui, quand je pense à mon père, je le déteste tout simplement. À cause de lui, je suis un salaud. À cause de lui, je ne pourrais que faire souffrir ma femme parce que je suis dur, sans cœur, et n'ai aucune limite. Pour elle, à présent qu'elle sait tout, je deviens sans doute un monstre sec intérieurement. Je m'en moque. La seule chose qui compte est qu'elle ne m'abandonne pas, et elle a dit qu'elle ne le ferait pas. Donc... Elle a intérêt à tenir sa putain de parole !

En ouvrant la porte de la chambre en grand, je peux sentir la bête grandir en moi. Rien n'est réglé. Jun peut être n'importe où. Ici ou à des milliers de kilomètres. Tricia joue sur du velours en se faisant passer pour la victime d'un pervers aussi milliardaire que sanguinaire. Quant à mon père, il passe encore une fois pour un parent héroïque tentant désespérément de sauver sa campagne électorale de la réputation de son horrible rejeton.

C'est le comble !

– Quoi ?!

Je reste un moment à contempler le visage de la fille recrutée par Verdi qui me fixe comme si elle n'avait jamais vu un mec de sa vie, alors que, si j'en crois mes renseignements, elle arrive directement de la plus importante pépinière à beaux bébés des États-Unis. Merde. Comment la vie a-t-elle pu me donner une gueule pareille et une famille aussi pourrie ?

– V... Vous êtes monsieur Garrett ? bafouille celle-ci après avoir dégluti trois fois. Je vous voyais plus... pardon, je suis...

– Je sais qui vous êtes, la coupé-je d'un ton sec.

Du moins, je connais son dossier par cœur. Scout Sniper de Quantico aussi à l'aise avec un Barrett M82 longue portée qu'avec un Glock17. Spécialiste des attaques terroristes et des prises d'otage. Pressentie pour travailler à la Maison-Blanche. Verdi ne tarissait pas d'éloges. Sauf qu'en découvrant cette silhouette féminine debout devant moi, je suis bien obligé de me demander s'il n'y a pas erreur. J'aurais dû regarder sa photo.

– Monsieur. Pardonnez-moi. La famille de M^{me} Garrett est là, indique-t-elle sur un ton militaire avec un signe discret vers la gauche.

Un homme grand aux cheveux légèrement cendrés séparés par une raie sur le côté gauche et deux femmes barrent le couloir.

Clive Sand, sa femme et leur fille.

– Vous avez fait bon voyage, Lillian ? débité-je en prenant la main douce et fine de la seule personne que je connais.

Ou ma mémoire fait défaut ou elle a maigri. Son visage ovale à la physionomie olympienne d'habitude est encore plus ridé et ses yeux enfoncés portent en eux la culpabilité, si je ne me trompe pas. Lillian s'en veut sans doute d'avoir délivré à sa fille le message de son père, et putain, elle peut ! Rien ne serait arrivé si Victor n'avait pas manipulé et utilisé sa fille toute sa vie afin d'en faire une arme contre mon père. Je pourrais tuer Victor pour ce qu'il lui a fait, s'il n'était déjà mort.

Sa bouche mince et fardée de rouge s'entrouvre à peine :

– Merci de m'avoir prévenue, me gratifie-t-elle du bout des lèvres.

Rien sur le voyage en première classe offert par mes soins, mais ça m'est égal, elle souffre et s'en veut, alors je décide de passer outre son impolitesse.

Je tire la porte derrière moi au cas où Alex entendrait.

– Ce n'est pas votre faute, Lillian. Je comprends votre loyauté envers Victor, cependant vous auriez dû m'en parler *d'abord*. Je suis son mari à présent. Je sais que vous ne m'appréciez pas mais nous pouvons être unis. Au moins pour le bonheur d'Alex.

– Vous l'aimez au moins ? me retourne-t-elle d'un ton cassant.

Mon visage se raidit soudain, ressentant une clarté angoissante inappropriée, et ma main s'écarte de la sienne.

– Je ne répondrai jamais à cette question, dis-je d'une voix ferme et maîtrisée.

Ce qui rend la réponse d'autant plus terrifiante.

Voilà, c'est dit. Eux aussi le savent à présent. Notre mariage n'a rien à voir avec un mariage romantique. Lillian tressaille et secoue la tête, soudain affolée que la personne qu'elle doit aimer le plus au monde ne le soit pas de son mari, voire ne le soit plus pour le restant de ses jours, parce qu'elle a compris qu'il est hors de question que je la lâche. Alex est mienne. Jamais je ne la libérerai. Le regard de Clive reste rivé sur moi, ses yeux reflétant une rage froide. Il est bel et bien furieux contre moi mais je n'en ai rien à foutre !

Chacun d'eux me fixe avec sérieux, sans rien dire.

– Vous voulez voir ma femme, oui ou non ? brisé-je leur silence avec agacement.

– Votre mère n'est pas ici ? bloque ma nouvelle belle-mère, trop vivement pour ne pas se trahir. Je...
Je ne tiens pas à la revoir.

Maintenant je sais pourquoi. Je la regarde dans les yeux et mon regard ne lui cache rien. *Je sais*. Je sais que vous avez toutes les deux aimé le même homme. Je sais qu'il a couché avec elle alors qu'il était avec toi. Je me doute de ce que tu ressens. Parce que si je devais imaginer un autre homme ne serait-ce qu'effleurer la peau d'Alex, je ne pardonnerai pas moi non plus. Je serais fou !

Mais comme ce n'est pas le cas, je réussis à sourire :

– Comme vous, Mère n’apprécie pas beaucoup mon choix, réponds-je simplement avec un bref salut à l’autre femme que je devine être la grand-mère d’Alex. Eléonor a fait livrer des fleurs parce qu’elle est polie, ce qui signifie qu’elle ne viendra pas.

De petite taille à côté de son mari, elle aurait dû disparaître, mais son allure est trop exceptionnelle pour passer inaperçue. Joanna Sand est le genre de femme attirant tous les regards. Yeux bleus flamboyants qui reflètent la sincérité, front étroit et menton délicat, le tout encadré d’une chevelure fauve doucement ondulée sur une robe marine dont la simplicité indique à elle seule l’objet précieux.

Sûre d’elle. Intelligente. Lucide. Je lui tends la main.

– Vous êtes Joanna.

– Et vous le Guerrier, me sourit gentiment l’intéressée.

Son sourire sensuel inspire le respect. Cette femme me plaît. D’emblée, je sais que, comme Alex, elle ne me décevra pas. Sur ce, je les emmène dans la chambre où je m’efforce de comprendre la raison de la présence de cette dernière assise dans le canapé en train de ranger mes affaires sales.

Ce qui me contrarie au plus haut point puisqu’elle a dû débrancher le système d’alarme sonore de sa perfusion que j’avais simplement mis hors service. Tout ça afin de jeter un œil rapide à la presse pendant que j’étais dans le couloir. Aucun doute possible si j’en crois son air dégoûté, elle a lu.

Je la rejoins en deux pas, abandonnant les autres derrière moi, afin de ramasser les trois gobelets oubliés avec la pile de tabloïds et je jette le tout à sa vraie place, dans la corbeille à papier.

Avant de me tourner vers elle.

– Pourquoi es-tu sortie du lit toute seule ? Tu aurais pu tomber et sans ton alarme je ne l’aurais pas su, lui reproché-je d’un ton d’avertissement tout en lui effleurant la joue avec une infinie douceur dont je me serais cru incapable.

– J’avais besoin de faire pipi, chuchote-t-elle en rougissant.

– Tu aurais dû me demander. Je suis là, OK ?

Elle me regarde, se tait, et son silence est lourd de sens.

– Tu n’as pas à avoir honte, tranché-je avec autorité, sachant qu’elle en comprend parfaitement le double sens.

Le comble serait qu’elle ait honte pour moi.

– Ils disent que je suis une hypocrite à vouloir aider les femmes battues, hoquète-t-elle. Mais je les aide et toi aussi, tu les aides.

La colère et le ressentiment bouillonnent en moi comme dans une cocotte-minute prête à exploser en voyant les dégâts infligés par Tricia, mais je n’ai aucune solution à lui offrir pour rendre les choses supportables. Un raclement de gorge nous rappelle que nous ne sommes pas seuls.

– Oh vous êtes là, s'exclame alors Alex, jetant un coup d'œil étonné à nos visiteurs restés dans l'entrée à nous observer.

Avant que je puisse l'aider à se déplacer, sa famille la rejoint.

– Ma petite fille, l'embrasse Joanna en glissant son bras sous celui d'Alex. Tu as mauvaise mine, mais je m'attendais à pire.

– Maman, crois-tu que c'est le moment ? lui reproche Lillian tout en s'occupant de faire rouler le pied à perfusion vers le bout du canapé pour que sa fille puisse s'asseoir sans avoir à tirer sur la tubulure.

Joanna lui jette un regard réprobateur typiquement féminin.

– Lillian, je vous l'ai toujours dit à ta sœur et à toi ! Une taille fine chez une femme traduit la souplesse, mais c'est au visage qu'on juge le prix qu'elle est prête à payer pour son homme. Alex va avoir besoin de se remettre très vite, sinon les paparazzi dehors ne lui feront pas de cadeau. Sa première photo en tant qu'épouse doit...

– C'est *lui* le responsable, tranche sèchement Lillian, pointant son doigt accusateur sur ma poitrine. Il a une liaison mais il en épouse une autre...

Je m'écarte car je ne supporte pas qu'on me touche sans mon accord.

– C'est nouveau ça ? m'étonné-je poliment.

Mais le fond de ma pensée est autre. *J'ai passé l'âge d'impressionner tout le monde en montrant à quel point je suis parfait, pétasse !* Voilà ce que j'aurais dû dire. Le vrai problème dans notre relation avec Alex, ce sont nos familles et leur propension à vouloir coûte que coûte nous séparer sous prétexte que nos pères avec leur belle moralité ont fait souffrir tout leur entourage.

Comme si on allait faire de même !

– Mon mari n'a pas de liaison, maman, réagit spontanément Alex, les yeux embués de larmes mais calme. Matt ne m'aurait pas infligé ça. Et pour que tu le saches, il vient de tout m'expliquer. Tricia était une amie d'enfance. Elle et Matt se sont aidés mutuellement petits, mais en grandissant elle n'a pas toujours été aussi honnête, hélas...

Mon Dieu, cette femme ! Aussi forte que sensible. Un pli ironique se dessine sur les lèvres de Joanna alors que je prends Alex sur mes genoux dans le canapé, ne sachant quoi faire d'autre puisque je n'ai que ma parole.

– Je t'ai quand même appris à être plus habile, Lillian, lui oppose sa mère. Un enfant de cinq ans comprendrait ce que manigance cette Victoria Milan. Si son fils était celui de Matthew, elle n'aurait pas attendu que le délai de contestation de paternité soit dépassé ! La presse le sait mais elle se fout de la vérité car le scandale fait vendre, et si en plus Alex n'est pas sublime en sortant d'ici, on traitera son mari *d'idiot*.

Le grand éclat de rire de son mari ramène enfin un peu de gaieté dans cette pièce et sur le visage d'Alex. Sauf moi. Mal à l'aise en réalisant que j'ai été impoli, je me lève et tends la main au second mâle

de cette pièce pour corriger mon erreur.

– Matt Garrett, monsieur Sand. Je peux vous appeler Clive ?

Refusant l'aspect formel de la poignée de main, sa paume puissante s'abat sur mon épaule en guise d'assentiment, mais j'oublie presque ma question car, une fois devant Clive Sand, il se produit un phénomène *étrange*. L'homme est aussi grand que moi, mais c'est surtout la sensation de chaleur qu'il répand dans *ma* poitrine qui me surprend. Ce regard patient, droit et direct, qu'il me porte en est responsable, comme si je méritais plus que la plupart des gens.

Lars regarde souvent Rob ainsi. Mon père, jamais.

– Quand avez-vous été heureux pour la dernière fois, Garrett ?

Loin de moi l'idée d'être avare de compliments envers ma femme, mais je ne réponds pas, me sentant trop exposé au milieu d'eux. Je suis peut-être adulte à présent, mais je n'en vis pas moins en permanence au bord du précipice émotionnel. De plus, que pourrais-je dire devant ma belle-famille ? Les seuls moments de bonheur sont ceux que j'obtiens par le sexe avec Alex. Cela me manque qu'on me tienne, qu'on me touche et qu'on me cajole. Je ne peux pas mentir. En dehors du sexe, le bonheur, connais pas !

– C'est bien ce que je pensais, en déduit à tort Clive. Voyez-vous, jeune homme, il se produit une chose excentrique chez les personnes saines d'esprit lorsqu'on s'attaque à leurs enfants. Elles se transforment en loups enragés. Moi, par exemple, je ferais tout et n'importe quoi pour protéger mes femmes. Vous m'avez compris ?

Jamais regard ne m'a paru si vif.

Sa déclaration m'interpelle d'une drôle de manière, moi aussi je ferais n'importe quoi pour protéger Alex. Est-ce qu'il en doute ? C'est normal, elle est à moi et je protège ce qui est à moi exactement comme je me protège moi. Mais est-ce la même chose ? Pendant que j'y réfléchis, Clive attire son épouse à lui et lui dérobe un baiser, me laissant un instant rêveur comme si leur amour s'insinuait en moi pour m'échauffer la gorge. Est-ce pour cette raison que Joanna compare une union heureuse à un bon whisky ? Je ne connais que le whisky, la souffrance et la terreur qu'il réchauffe. Rien d'autre.

Avec un temps de retard, je crois bon de m'adresser à lui :

– Vous pouvez être tranquille, Clive. En épousant votre petite fille, j'ai accepté l'entière responsabilité de sa sécurité. C'est donc à moi d'y veiller ! Pas à vous.

À contretemps, Garrett !

Ses yeux d'un bleu intense me jaugent une seconde avant de valider ma promesse d'un clignement de paupières, pourtant, une fois de plus cet homme surprenant prend le parti de la franchise :

– J'ai conscience que ce n'est pas du tout fréquent pour vous de vous occuper d'une femme, mais vous allez devoir revoir vos priorités, fiston. J'ai vu vos gardes armés dans l'hôpital, me jette-t-il. Je sais que vous ferez ce qu'il faut. Cependant, je ne pourrai vous accorder ma confiance pleine et entière que si

vous la rendez heureuse. Le reste... ce que vous avez fait à ces violeurs et comment vous vous êtes trouvé mêlé à tout ça... je m'en moque. J'aurais agi pareil si mes femmes avaient été dans cette église.

Le meilleur, c'est qu'il ne ment pas.

Le pire, c'est que jamais mon père ne m'a dit ça.

Et lui ? Aurait-il été prêt à tuer pour nous sauver, Paul et moi ? Je ne connais pas la réponse à cette question, ni celle que la morale voudrait retenir, mais étonnamment cette conversation me fait du bien. D'autant que je n'ai aucune idée de comment affronter le spectacle de leur réunion de famille. Je vais m'asseoir dans l'angle du canapé en reprenant Alex sur mes genoux, j'ai besoin de la sentir pour maîtriser mes émotions. Elle m'apaise.

J'inhale aussi son odeur pendant qu'elle lisse sa tunique d'hôpital sur ses jambes pour se couvrir. Pour une raison qui me dépasse, je les écoute échanger sur leur maison de Chicago que je ne connais pas, sur les jumeaux d'Ellen dont je me fous royalement, en lui caressant les bras, mais j'ai du mal à accepter la vitesse avec laquelle ma vie est en train de changer.

Leur relation familiale est tellement différente de celle que j'entretiens avec ma famille. Les voir ainsi, pleins de chaleur humaine les uns pour les autres avec chacun leur place bien définie alors qu'ils ont eux aussi connu des problèmes, libère tous les démons que j'ai soigneusement enfermés dans ma tête, et j'éprouve le même bourdonnement alors qu'enfant la frustration d'amour et la terreur des coups s'abattaient sur moi en même temps.

- Dites-moi que votre dispute est terminée ! les apostrophe Alex, n'y tenant plus, en pointant un index vers chacune des deux femmes assises en face de nous.
- C'est en train de s'arranger, admet sa mère en rougissant.
- Un simple accident de parcours, confirme Joanna du menton.

Ma femme est heureuse car c'est son rêve le plus cher qui se réalise. Pour la première fois, elle a réussi à réunir sa famille et c'est tout ce qui compte, car si elle est heureuse, tôt ou tard, j'en profiterai. D'ailleurs, distraite par ces retrouvailles, elle fait courir ses doigts sur mon jean, et sans s'en apercevoir explore chaque muscle de mes cuisses avec un respect presque sacré, éveillant bien malgré moi un autre désir. Je ne vais pas me mettre à bander en face d'eux, si ?

Bordel, si !

- Parle de ta mère, lui soufflé-je discrètement à l'oreille en attrapant son poignet pour qu'elle arrête.
- Hein ?

Alex me jette un œil par-dessus son épaule comme pour s'assurer que c'est bien ce que je veux et son air ahuri de personnage de B.D. me donne envie de rire.

- Tu ne me voudrais pas trop *joyeux*, lui murmuré-je, voyant qu'elle ne comprend pas mon soudain engouement familial.

Un petit sourire narquois naît sur ses lèvres : « joie », elle a capté.

– Quand j’étais petite, je voulais ressembler à ma mère, rebondit-elle tout de suite, créant la surprise de l’auditoire et la mienne.

Pas sûr que j’apprécie qu’elle soit comme sa mère, putain !

– Euh... Parce que je croyais qu’elle était la plus belle des femmes. Je passais des heures à essayer ses vêtements et à me maquiller comme elle, mais notre ressemblance ne m’apparaissait toujours pas.

Tant mieux ! Trois paires d’yeux ébahis clignent en même temps et je dois retenir un ricanement tant la beauté d’Alex est sauvage quand celle de sa mère est de mon avis trop frigide. Mais puisque Victor y a trouvé son compte, je dois forcément me tromper, et elle, bien cacher son jeu. On ne retient pas un homme comme lui dans un lit sans un minimum d’atouts.

Bref, ça ne me regarde pas.

– Puis, quand j’ai découvert Joanna sur le seuil de sa maison, ajoute Alex avec doigté, j’ai tout de suite su que je souhaitais sa force et sa façon de se comporter avec les hommes... Pardon, Clive, s’interrompt-elle d’un coup plus gênée.

Je sais ce qu’elle tente. Elle leur dit qu’elle a besoin des deux. *Ensemble.*

– De rien, ma puce, déclare celui-ci conscient comme moi de la manœuvre. Crois-tu que je ne vois pas la rapidité avec laquelle les hommes répondent aux besoins de ta grand-mère ? Je ne suis pas jaloux parce que je sais que je suis le seul qu’elle regarde, me décoche-t-il avec un clin d’œil complice.

Mes épaules se détendent à peine.

– Oui, je voulais être aussi ensorcelante que Nonna, confesse Alex en rougissant sous son bandage, mais là non plus ce n’est pas moi. Nous sommes toutes les trois différentes.

Ses yeux brillants se tournent alors vers moi pour conclure :

– Et depuis que je suis mariée, j’ai cessé de vouloir ressembler à quelqu’un, déclare-t-elle émue comme si elle allait pleurer.

Surpris, j’accroche son regard. C’est comme si elle me disait, haut et clair devant ceux que cela inquiétait, que je suis son Dieu, le seul homme de sa vie, et qu’elle sait ce qu’elle représente pour moi sans m’obliger à le lui dire.

Et la secousse me semble tellurique.

– Je ne te voudrais pas autrement, lui murmuré-je, la bouche soudain sèche.

Après tout ce que nous venons de traverser, mais aussi pour la suite, j’aime l’idée que nous soyons serrés l’un contre l’autre dans les moments légers comme dans les moments sombres, avec nos forces et surtout nos faiblesses.

Nous venons de franchir un cap, là.

Non seulement on se fait confiance mais on s'est trouvés. Si on vivait dans une autre époque, on serait mâle et femelle et, si je ne pouvais pas par accident nous nourrir, c'est elle qui irait chasser. C'est évident aujourd'hui, quel que soit l'écueil, nous reformerons « la Vague », au singulier, et pour la première fois je me sens bien dans ma peau, je me sens puissant.

Comment la vie a-t-elle pu m'accorder une seconde chance ?

J'étais mort avant de la rencontrer, incapable de fonctionner normalement. J'avais testé toutes sortes de tactiques avec mes cordes pour faire naître un peu d'émotion en moi, mais je m'étais toujours abstenu de les chercher ailleurs que dans le sexe. J'étais mort, désorienté et tremblant, quand Adelphe m'a annoncé qu'Alex n'était plus là. Je lui tenais la main et elle ne me sentait plus. Ne bougeait plus. Ne m'entendait plus. Il n'y avait aucun contact possible avec elle.

Plus jamais putain !

MATT

Elle en fait trop !

Une heure plus tard, la chambre retrouve à nouveau son calme et c'est tant mieux parce qu'Alex a donné tout ce qu'elle avait. Elle croit que je ne le vois pas mais elle tremblait, ayant de plus en plus de mal à contrôler sa respiration, une autre suivie d'une autre, et encore une autre, comme si elle allait entrer en état de transe et partir dans un recoin de ses propres ténèbres pour échapper à plus fort qu'elle. Alex a émotionnellement morflé au Kivu.

Je le sais parce que je suis moi aussi passé par là quand j'étais sans défense face à mon père. Les transes, l'obscurité comme refuge pour échapper à la peur quand il n'y a rien d'autre à faire, je connais tout cela. Aussi l'ai-je obligée à se recoucher et à dormir un peu quand Verdi, devinant que j'avais atteint mes limites sentimentales, a suggéré à ma nouvelle belle-famille de loger chez leur autre fille Ellen à Staten Island pour éviter la presse. Tout à coup, j'étais soulagé d'avoir ce prétexte pour ne pas les accueillir au B-One. Parce que, sérieusement, je ne suis pas prêt encore à adopter une famille.

Depuis, ma chérie dort mais son sommeil est agité, comme si elle luttait aussi dans son inconscient, ce qui m'a valu à plusieurs reprises de me lever pour la calmer. Mais alors que je tente d'expédier les affaires en cours sur mon MacBook Pro, confortablement installé dans le coin salon, le cliquetis de la serrure me fait lever la tête vers la porte qui s'entrouvre sur un cri :

– Je vous ai dit non ! vitupère une voix féminine.

– Je suis chef de service dans cet hôpital, mademoiselle. Je dois pouvoir entrer dans cette chambre pour voir ma patiente, lui répond celle d'un homme excédé.

– Alors laissez-moi vous fouiller *d'abord*, riposte l'Ukrainienne.

– Mais bordel ! Je viens refaire son pansement, j'ai *besoin* de ce matériel ! Rendez-le-moi !

– Votre *matériel*, comme vous dites, fait partie des dispositifs prohibés de sixième catégorie. C'est non !

En deux pas, je suis à la porte.

– Mila, c'est bon, je connais cet homme. Entrez, docteur Cushing. Nous avons eu de la visite et Alex vient à peine de s'endormir.

Le médecin me jette un œil agacé.

– Eh bien nous allons devoir la réveiller ! déclare-t-il d'un ton aigre en arrachant sa boîte d'instruments des mains de la Slave. Je ne vais pas attendre que votre cerbère en gilet pare-balles tente de me déshabiller dans le couloir. J'ai d'autres patients à voir, figurez-vous !

Une fois la porte refermée et Cushing en sécurité, j'évite de m'apitoyer sur son sort et, sans préambule, lui pose la question qui me préoccupe :

– Vous avez les résultats ?

Un gros soupir d'exaspération précède la réponse :

– Le scanner de votre épouse est normal, monsieur Garrett. Elle n'aura aucune séquelle. Je ne vous ai pas posé la question, mais savez-vous si votre épouse aurait une chance d'être enceinte ?

Je recule d'un pas, pris d'une panique incoercible.

– Quoi ?! Non, bordel ! Elle est sous pilule.

Ne t'aventure pas sur ce chemin, mec ! Mais la blouse blanche m'ignore et gribouille l'info sur son carnet.

– Un retard de règles ? insiste l'insensé sans relever le nez.

Tout à coup, ma colère remonte à la surface comme si j'étais arrivé au bout de mes limites et n'étais plus capable de faire l'effort nécessaire pour la réprimer. S'il continue, je vais lui assener une véritable raclée pour qu'il se taise.

– Bon Dieu, comment voulez-vous que je le sache, Cushing ? m'affolé-je en fouillant dans ma tête pour me remémorer chaque ligne du dossier médical d'Alex hacké par Sully à Chicago.

La panique me noue l'estomac, une fois de plus, mais alors que j'essaie de me contrôler il me regarde avec sévérité.

– Donc vous ne savez pas quand votre femme a ses règles !

Dans sa bouche ça sonne comme le pire des reproches ou la plus grosse des cochonneries. Je jette un oeil vers le lit où est allongée la personne concernée et j'ai envie de la secouer. Plus que ça même. Putain, si...

Non. Non. Ne pense pas à ça, Garrett !

Parce que fichtrement, à part lui flinguer sa vie, la mienne et celle de sa mère, je ne sais pas ce que je ferais d'un gosse.

– Et comment je le saurais, hein ? C'est *elle*, la fautive ! Elle a choisi un modèle de nana investie où on n'a pas ses règles pour ne pas changer le sexe des poissons dans les rivières par rejet d'hormones quand elle fait pipi, sifflé-je tout d'un trait avant que je le blesse gravement et la réveille sur-le-champ. Vous pensez que c'est un gros contrat, vous, les poissons ?

Son air débile en me dévisageant fixement au lieu de me dire ce qu'il a en tête ne me plaît pas non plus des masses, et soudain l'illumination se fait :

– Cerazette ! C’est ça. La plaquette est jaune avec des pilules blanches. Les jours sont marqués au dos et elle n’en a jamais oublié un. Je le sais parce que je vérifie quand elle va dans la salle de bains.

Mes paroles demeurent un instant suspendues entre nous. Je suis certain qu’il me prend pour un salaud. Pas de problème, j’en suis un, mais pas là ! Merde. Je suis dans mon bon droit. On nique à *deux*. On prend la pilule à *deux*. Puis un bruit horrible me déchire la cervelle, j’ai beau tout faire pour repousser mes doutes, ils sont trop bruyants. Tant pis, il faut que je le dise :

– Pourquoi dites-vous qu’elle est enceinte, d’abord ? Vous avez fait un test ?

S’il dit « oui », je le boxe.

– Calmez-vous, monsieur Garrett. Ce n’est pas ce que j’ai dit. On a juste besoin de savoir pour continuer son traitement. On va lui trouver un comprimé pour ce soir mais comme elle est restée inconsciente cinq jours, il faudra que vous prévoyiez un moyen mécanique supplémentaire de contraception jusqu’à la prochaine plaquette. En fait, ce serait mieux si on avait l’ancienne.

Calme-toi, Matt. Reste concentré.

Voilà. Elle n’est pas enceinte. C’est réglé. Mon rythme cardiaque fait encore des pics tandis que mes jambes coupées par la frayeur précédente me dirigent vers le dressing où Verdi a rangé les affaires d’Alex et les quelques vêtements de rechange qu’il m’a procurés. Juste pour m’isoler un peu le temps de me reprendre car je sens bien le regard furtif de l’autre abruti dans mon dos.

– OK. J’ai son sac, déclaré-je en le récupérant sur une étagère haute et en plongeant ma main à l’intérieur, elle doit avoir sa pilule dedans.

Je ne l’admettrai jamais devant elle, mais j’adore fouiller son sac et tous les endroits secrets qu’elle ne m’a pas encore autorisés. Parce qu’elle m’appartient en entier, putain. Elle m’a voulu ? Elle m’a. Et je ne fais pas dans le détail. Je termine en extirpant la plaquette et en revenant la lui montrer.

– Vous voyez ! Il en manque cinq. Je veillerai à ce qu’elle prenne celle de ce soir, soufflé-je en glissant ladite plaquette direct dans ma poche.

Risque pas que j’oublie, punaise !

– Bien, passons à ce pansement.

Mais au lieu de commencer, il s’attarde au chevet d’Alex, sans rien dire, comme s’il regardait un objet rare et précieux, et ma poitrine gonfle de fierté, flatté par son silence. Je devrais être jaloux, furibond et protecteur, mais non. Bizarrement, je me sens invincible.

Encore un truc inattendu, putain.

– Vous avez de la chance, lâche Cushing en tournant la tête vers moi. Pensez à la contraception supplémentaire et... vous avez mon feu vert.

Je sourcille et ne manque pas de relever l'ironie de la situation, parce que c'est pile ce dont j'ai besoin pour la guérir à ma façon.

– Le sexe n'est pas contre-indiqué dans son état ? m'inquiété-je quand même.

– Pourquoi le serait-il ? Sa tension crânienne est normale à présent. Non, si elle en manifeste le désir, vous pouvez y aller.

Je ne montre rien mais j'exulte littéralement tant le sexe est le meilleur moyen que je connaisse pour noyer toutes les tensions, la seule consolation assez puissante pour se vider de tout. Ne le prescrit-on pas aux athlètes après une compétition ? Je n'arrive pas à me résoudre à faire appel à un professionnel.

Si elle est mal, c'est à moi de régler ça !

– J'ai peur qu'elle fasse une dépression après son agression, lui révéla-je, quand même pris d'un sentiment de culpabilité anormal.

Pas surpris, le médecin confirme de la tête.

– Cette période va demander du travail, c'est certain, mais elle peut aussi guérir d'elle-même en trouvant de quoi anticiper sa panique. On appelle cela l'anxiété anticipatoire.

Je fronce les sourcils.

– Vous voulez dire qu'on utilise la peur contre la peur ?

– C'est ça ! On a des patientes qui se sont mises au tir pour apprivoiser l'arme, d'autres qui se sont lancées dans le saut à l'élastique qui les effrayait avant. Ça peut être n'importe quoi. Si elle y arrive et accepte sa terreur, rien ne dit qu'elle fera une dépression, affirme-t-il en commençant à défaire le pansement aux ciseaux crantés.

Le froid de l'ustensile lui fait ouvrir les yeux.

– Bonjour madame Garrett, je suis votre chirurgien, s'interrompt le médecin en l'aidant à s'asseoir dans le lit. Comment vous sentez-vous ?

Instinctivement ses yeux accrochent les miens avant de répondre :

– Heureuse d'être en vie, lui sourit-elle poliment.

– Parfait. Il faut que je m'assure de la cicatrisation, déclare Cushing tout en écartant avec précaution le reste des bandes de sa tête. On va aussi pouvoir supprimer votre perfusion maintenant que vous êtes réveillée.

– D'accord, murmure Alex en inclinant la tête en avant pour lui faciliter l'accès à l'arrière de son crâne.

Je m'assieds près d'elle tandis que Cushing la palpe doucement et qu'une infirmière venue nous rejoindre retire l'aiguille souple dans son bras. Pour une raison inconnue, la jeune femme s'applique à ne pas nous regarder, se concentrant uniquement sur les appareils. La sueur glisse sur les joues d'Alex, preuve qu'elle lutte encore pour se contrôler, mais elle n'a jamais été aussi belle.

– Je suis là, lui susurré-je en lui caressant le dos.

À tâtons, elle agrippe ma main libre.

– Qu’est-ce que je sens de dur sous votre doigt ? demande-t-elle au médecin.

– Le trou de trépan n’a pas besoin d’être rebouché, indique ce dernier. C’est votre cuir chevelu qui s’en charge. Vous avez un petit clip invisible qu’on enlèvera dans dix jours. C’est ça que vous sentez.

À la fin de l’auscultation, Alex relève la tête.

– En attendant, votre garde du corps vous a trouvé un bandeau, dit Cushing en laissant sa place à l’infirmière.

– Ah bon ? s’étonne Alex, voyant ladite infirmière étaler sur son plateau un choix impressionnant de serre-tête griffés des plus grandes marques. Oh mon Dieu, Matt... C’est Verdi qui a payé ça ?

Ce qui n’explique qu’en partie les longs conciliabules de mon officier de sécurité avec les infirmières et plus certainement la difficulté de celle présente dans la pièce à nous regarder. Bordel, mais qu’est-ce qu’il lui prend ? Comment veut-il être attentif à ma femme s’il laisse sa zigounette manifester sa bonne humeur avec une autre ? Ou plusieurs car rien ne dit qu’il n’y en a eu qu’une.

Je vais couper les couilles du grand Black.

– Non, bébé, c’est nous, lui dis-je à la place pendant qu’elle plonge sa main dans les matériaux très doux sélectionnés par l’autre queutard. Verdi a une carte de la société. C’est comme ça que ça fonctionne.

Alex a entendu mais, trop stupéfaite, elle interrompt ses recherches.

– Nous ?

– Tout ce qui est à moi est à toi et Verdi aussi est à ton service, répliqué-je d’une voix anormalement rauque sans toutefois pouvoir cacher mon mécontentement. Enfin, il devrait.

Après un instant de réflexion où elle semble vouloir arrêter de respirer, deux bras fins comme du cristal chargés de reconnaissance passent autour de mon cou.

– On devrait l’augmenter, me suggère-t-elle.

Risque pas que je l’augmente, putain !

Quelques minutes plus tard, Alex a un bandeau Missoni en crochet avec des zigzags noirs, blancs et pêche autour de la tête qui lui donne un air ethnique très seyant, et je raccompagne Cushing à la porte histoire d’atténuer l’accueil qui lui a été réservé par mon staff.

– Quand pourra-t-elle rentrer à la maison, docteur ? m’enquiers-je poliment une fois dans le couloir.

La propension de ma femme à me donner envie de rentrer à la maison, moi qui passais tout mon temps

enfermé dans mon bureau, fait voler mes repères en éclats, mais tant que mon travail n'en pâtit pas, ça reste gérable.

– Demain, répond Cushing en jetant un œil noir à Mila, mais veillez à ce qu'elle ne prenne pas de douche une fois chez elle, le clip doit rester propre.

– Pas même pour un shampoing ? Nous avons le gala de mon entreprise demain soir. Alex va vouloir se laver les cheveux.

Cushing hoche la tête comme s'il était au courant, mais de quoi ? Des manies des femmes ou du gala ?

– Un shampoing à la Bétadine alors, accorde-t-il avant de s'en aller.

Je croise le regard d'acier de l'Ukrainienne et nous nous observons en silence. Aucun reproche. Elle sait que je cautionnerai la moindre initiative visant à protéger mon épouse. Y compris d'abattre sans sommation celui qui tenterait de s'en prendre à elle. L'Ukrainienne a fait son boulot.

La voix grave de Verdi surgit dans mon dos :

– Je m'occupe de vous trouver de quoi dîner chez Zio avant que l'Italien soit en plein coup de feu, décide celui-ci avant de tourner lui aussi les talons.

Lorsque je retourne dans la chambre, j'aime la lumière sombre qui entoure la silhouette gracieuse de ma femme debout et pieds nus qui regarde dehors. Un mètre soixante-dix de pure féminité, serrant comme elle peut les pans de sa tunique d'hôpital fendue derrière pour ne pas dévoiler la courbe sensuelle de ses fesses.

La chambre lui va bien.

C'est une pièce immense, avec des tapis bleu ciel assortis aux stores qui encadrent la baie vitrée donnant sur Central Park. À cette heure avancée, l'obscurité de la nuit recouvre toute la végétation extérieure du parc mais, à l'intérieur, c'est comme si l'éclairage tamisé nous poussait à quitter toute pudeur.

– Viens là, lui dis-je en tapotant le satin du dessus-de-lit.

Je m'assieds sur la chaise face à elle, mes jambes enserrant les siennes, et c'est un soulagement de pouvoir toucher à nouveau la peau nue et fine de l'intérieur de ses cuisses, mais elle fait des manières :

– Je me sens sale, se plaint-elle en bloquant ma main.

– Sale ? m'étonné-je alors que ça fait quatre jours que je dois sortir de la chambre et attendre comme un con dans le couloir à chaque toilette.

– Je... Je n'ai pas pris de douche depuis... c'est de la folie.

L'arc élégant de ses sourcils s'est tordu, comme si elle tentait encore une fois de dissiper un vilain cauchemar. Puis son regard bleu paniqué fouille le mien à la recherche d'un signe de ma part et je vois bien qu'elle a besoin que je l'aide, mais j'ignore ce qu'elle attend de moi.

– Qu’est-ce qui est de la folie ? je lui demande dérouter par cette attitude.

Pas de réponse. J’ignore quel souvenir lui est revenu en parlant de douche, mais je suis déterminé à ce qu’elle passe cette soirée avec moi.

Pas avec des fantômes.

– Tu es si bouleversée... Je ne le supporte pas.

– Matt... Il faut que...

Elle doit revoir Jun et son arme. Je lui touche le visage. En l’espace de ces quelques mois très courts, elle est devenue toute ma vie.

– Tais-toi ! Fais-moi confiance, je vais tout te faire oublier.

Avant qu’on oublie justement, je sors la plaquette de ma poche et m’assure de lui faire prendre sa pilule avec un verre d’eau gazeuse citronnée en lui expliquant qu’il nous faudra faire attention pendant les huit jours qui viennent, et pour la première fois de ma vie, j’arrive à déconner avec une femme :

– Parfait ! Pilule avalée. Feu vert médical. Libido à son niveau maximal sur la piste. Check-list terminée. Tout est sous contrôle, bébé !

Je ris, soulagé de la voir rire aussi. Mais ça ne dure pas. Alex se tait et porte son pouce à mes lèvres, soudain sérieuse. Je lui applique un coup de langue sensuel sans la quitter des yeux, étreignant follement sa chatte à la place dans ma tête, mais elle reste grave, sans réaction.

– Quoi ? je lui demande surpris de la voir me dévisager bizarrement.

– Ton rire. Tu as un rire incroyable, déclare-t-elle les yeux brillants. Je ne connais rien de comparable pour susciter l’amour d’une femme.

Gêné par l’emploi de ce mot étranger dont j’ignore le sens, je secoue la tête pour lui dire qu’elle raconte n’importe quoi. Tout en songeant à l’emmener sans plus tarder dans ma salle d’armes pour la convertir définitivement à ce que j’aime.

Elle me donne faim.

Faim d’elle. Faim de ressentir des choses inhabituelles avec elle. Faim de tout. J’ai tellement envie de « ressentir » que ça fait mal là où bat mon cœur. Je veux la voir ligotée et m’offrir toutes ces émotions que je ne connais pas encore. Elle aime mon rire parce qu’elle y voit un peu de moi mais mon rire ne dure pas. Les cordes sont le seul endroit où je me sens capable d’accepter les émotions. Celles des autres et les miennes. Parce que je suis seul maître à bord et que personne ne peut m’atteindre. Je veux sa vulnérabilité. Je veux sa force. Je veux être son Nawashi, son mari, son mâle à part entière et qu’il n’y ait plus de barrière entre nous.

Quand deux coups secs se font entendre à la porte.

– Entrez, Verdi, lancé-je en reconnaissant sa manière de frapper.

Une tête rasée et noire passe dans l'entrebâillement.

– Je ne dérange pas ? Zio m'a chargé d'un message. Si les paparazzi cherchent un scoop, il en a un : « Victoria Milan est sentimentalement pucelle malgré tous ses efforts pour trouver l'amour » agite-t-il en guise de drapeau blanc.

Je ne peux m'empêcher de rire. Futé, Verdi, il sait que je sais.

– Oh ! s'exclame Alex en rougissant.

Maintenant elle comprend pourquoi il est difficile d'ignorer ce père de famille réputé discret alors que la réalité cache tout autre chose. Un panier de pique-nique à la main, le grand Black traverse la chambre sans regarder dans notre direction par discrétion et va déposer nos repas sur la table basse du salon, où il s'applique à tout déballer, toujours sans nous regarder, en annonçant :

– Salade de poulpe aux olives noires. Viandes froides et pain à l'ail. En dessert, pêches caramélisées à la banane. Comme je n'étais pas sûr que le vin soit autorisé, j'ai prévu une eau de source pétillante.

Disant cela, il sort également deux bouteilles bleues enrobées de leur accu de froid transparent et les dépose à côté de nos assiettes.

– Mmmm, j'en ai l'eau à la bouche, déclare Alex. Je n'ai rien mangé depuis...

Elle s'interrompt, se tourne et me regarde.

– Oh mon Dieu, le gala de lancement de MHG Synthesis, réalise-t-elle en se décomposant, tu l'as raté à cause de moi...

– Nous n'avons rien raté du tout.

– Non ?

Je secoue la tête de droite à gauche, amusé de la voir si compatissante. C'est égoïste mais je la veux avec moi, à mes côtés à chaque combat, et qu'elle me voie me battre. Je veux qu'elle me voie fort parce que je veux être son Dieu et qu'elle comprenne que je la protégerai de TOUT, et toujours, comme je me protège, moi.

Parce qu'elle est mienne.

– J'ai décidé de reporter le gala à demain après-midi 5 heures, lui expliqué-je. Luca va te trouver une robe. Toi et moi allons damer le pion à cette vipère.

Personne n'a besoin de savoir à quel point.

– Tricia va venir ? blêmit ma petite femme chérie.

– J'ai demandé à Debra de l'inviter, admets-je d'une voix plate.

Les paupières d'Alex battent comme si elle n'avait pas bien entendu. Je me prépare car quand elle fait ça en général, c'est qu'elle va m'engueuler.

– Après ce qu’elle a fait ! Tu as perdu la raison ?

Et voilà ! Ça ne rate pas.

Si un regard pouvait la prendre sur-le-champ, ce serait le mien en ce moment. J’ai tellement envie de la sentir au bout de ma queue qu’il m’est impossible de me concentrer sur quoi que ce soit d’autre.

– J’ai l’air, d’après toi ? lui dis-je malgré tout d’une voix douce.

Ses yeux descendent sur ma bouche, brillent dans la lumière tamisée de la chambre. Cru et sans fard, ce regard ne cache rien, elle veut que je la fasse venir avec ma bouche et je suis proche de l’explosion. Je sais exactement l’effet que je lui fais, j’ai le même. Six jours sans baiser. J’ai compté les heures, les minutes, les secondes, les respirations, et plus le temps passe plus l’attente me semble incontrôlable. Je pourrais bien jouir rien qu’en la pénétrant.

Elle frissonne et détourne les yeux.

– Je... Je ne sais pas si je vais supporter de la revoir, suffoque-t-elle.

– Mais si. Nous la recevrons tous les deux. *Ensemble*.

Les yeux bleus de ma femme se risquent à nouveau sur moi, m’observent, surpris d’abord, puis bordés d’autre chose d’indéfinitissable qui allume ma poitrine avec une tendresse qui commence à devenir trop familière à mon goût.

– D’accord, tu m’as protégée d’elle, je te protégerai aussi, décrète-t-elle avec un calme olympien.

Mais quelle bonne femme ! J’ai envie de rire, et toute pression disparaît. Je vais faire en sorte que le seul moment où Tricia affronte ma femme soit en public, devant la presse, nos familles et toutes les huiles de Manhattan. Et là, je me délecterai de regarder Tricia perdre le combat. C’est à moi de détourner les yeux vers le grand Black, toujours occupé à faire semblant.

– Laissez-nous seuls, Verdi, ordonné-je d’un ton sec.

– Merci aussi pour ça, lui sourit Alex en touchant son front, l’obligeant par la même occasion à nous regarder.

Mon officier de sécurité me jette un œil prudent et je sais ce qu’il pense. J’ai changé et ça l’inquiète. Pour lui, l’agneau m’a apprivoisé et c’est vrai. Mais si le lion aime bien jouer avec l’agneau, il n’en reste pas moins un lion.

– Ravi de vous revoir, Alexiane, le bandeau vous va bien, la complimente l’autre enfoncé d’un ton aimable.

Trop. Je fronce les sourcils, mécontent qu’il lui fasse un compliment, mais c’est vrai. Ma femme a un petit côté star avec ce bandeau. Elle fascine par un « je-ne-sais-quoi » unique et un air distingué qui la rendent éblouissante.

Mais ça n’empêche pas que ça m’énerve.

– Oui, merci Zach, ajouté-je à mon tour, luttant contre ma jalousie.

Plus détendu, le grand Black s’approche en sortant un objet blanc de sa poche que je reconnais tout de suite.

– J’ai pensé à vous apporter votre portable si vous voulez écouter un peu de musique, lui dit-il en le lui tendant. Ne soyez pas surprise, Sully a bloqué les notifications de vos journaux habituels pour que vous soyez tranquille, mais vos messages personnels ont été conservés.

Un échange silencieux passe entre mon homme de sécurité et moi, que je comprends tout de suite. Le mouchard espion de la société a été réactivé, mais Alex n’a pas besoin de le savoir car il a été *amélioré*. Et cette fois, Jonathan a été briefé puisqu’il a lui-même collaboré à son amélioration. Il n’est plus question que ma femme soit inutilement exposée à la méchanceté de Tricia.

Idem pour Tricia.

Si leurs deux portables se rapprochent de plus de dix mètres, une alerte arrivera directement sur le mien et celui de Mila grâce à une application. La consigne est claire, abattre l’intrus sans sommation. L’Ukrainienne n’a pas été engagée pour ses talents de sniper pour rien. Nous sommes tous d’accord, plus question d’exposer ma femme. On abat.

– Et comment va Jonathan ? demande Alex.

Je la contemple en silence pendant qu’elle joue à démêler ses écouteurs tout en discutant avec Verdi, et ce spectacle est une torture pour moi. Sa bouche sent la menthe fraîche et ses lèvres pour être aussi rouges ont été frottées. Alex a dû utiliser mon dentifrice et ma brosse à dents. Pas de problème, j’aime qu’elle ait mon goût dans sa bouche. Mais pourquoi avoir frotté ses lèvres ?

– Jo voulait vous rendre visite quand il a appris que vous étiez réveillée, mais Sully lui a expliqué que vous deviez vous reposer, lui confie mon homme de sécurité. Je m’arrangerai pour le faire entrer au B-One après le gala. D’ici là, la presse devrait s’être calmée.

Je le regarde s’écarter vers la porte en priant pour qu’il dise vrai.

– Bonne soirée, Verdi, lui lance alors Alex. N’oubliez pas qu’il y a une autre femme qui vous aime.

Surpris, je tourne la tête vers elle. Verdi pareil.

– *Votre fille*, lui sourit simplement Alex, et tout mon être se détend. Vous devriez l’emmener dîner au restaurant elle aussi.

– Je vais le lui proposer, bafouille le grand Noir, mal à l’aise.

Quelque chose se serre dans mon ventre en le voyant sortir, je reste assis là à réfléchir à ce que je ressentirais si elle me trahissait. Ce n’est pas la première fois que je l’envisage, mais cette fois-ci, ce n’est plus pareil. J’ai peur. Et si dans la panique j’étais violent ? Si je la secouais trop fort ? Fort au point de la blesser et qu’elle me quitte. Si mon équilibre émotionnel plantait encore une fois ? Je ne contrôle pas cette partie de moi. Il ne faut pas que ça arrive. Non. Je préférerais me tuer plutôt que lui faire mal à

elle. Mais comment en être sûr ?

– Tu pourrais en faire autant avec ta mère, me suggère Alex une fois la porte refermée, et je manque de m'étrangler avec ma salive.

Putain, mais elle est folle !

– Quoi ? Sûrement pas ! Ça ne t'a pas suffi la dernière fois ?

– Pas chez elle, s'entête-t-elle. Ni avec moi. En tête à tête. Rien que toi et elle. Quand on a la chance de survivre à un drame, je crois qu'il faut s'accorder un nouveau départ.

Entièrement d'accord ! Je n'attends même pas qu'on ait mangé, pourtant mon estomac crie famine et le sien ne doit pas être mieux. Elle et moi, on a besoin d'un nouveau départ. D'un mouvement souple, je passe mes mains sous ses cuisses pour la porter jusque dans la salle de bains.

Son corps de femme répond d'instinct à la présence du mien, mais c'est de la folie. Je m'en rends compte en mesurant à quel point elle est légère dans mes bras. Même si son petit cul reste rond et rebondi.

– Garde ton portable ! On va avoir besoin de musique.

La pièce est tout en marqueterie de bois blond avec des stores beiges. Je la dépose sur le pouf surmonté de cuir marron devant la coiffeuse centrale en bois clair. Il me semble parfaitement naturel de prendre ainsi soin d'elle, même si une part de moi, plus perverse et primitive, se délecte à la voir dépendante pour tout.

– Bain, dîner et dodo nue contre moi, Civilité ! Voilà le programme. Tu as cinq minutes pour consulter tes messages. Des questions ?

Fébrile, je scrute son visage.

– Une seule. Tu as des préservatifs ? glousse-t-elle.

– Bouge pas ! Je vais remplir la baignoire et appeler Verdi.

Parvenir à éprouver autant de joie après avoir failli la perdre rien qu'en m'occupant de son bien-être me donne l'impression de tout dominer. Tout est plus simple avec elle. Alex sent poindre la moindre tension chez moi, et, une fois qu'elle a su à qui elle avait affaire, elle y a toujours consenti.

Par exemple, lorsqu'elle m'a laissé baiser sa bouche comme si c'était son sexe après la vidéo de son père. J'avais fait ça à des tas de femmes avant elle, juste pour me détendre après une journée de travail difficile. Parce que je suis un mec et que je ne connais pas un mec qui n'aime pas dominer de la sorte. C'est du contrôle brut, aussi pur qu'un shoot d'héroïne pour un toxico.

Alex l'a compris et m'a offert ce qu'il fallait.

Seulement, ça n'avait rien à voir. Avec Alex Sand, il y a tellement d'amour dans chaque acte sexuel débridé que je lui impose par mes humeurs sombres et mes meurtrissures que je dois me frayer un chemin

en moi pour ne pas pleurer.

Sans le savoir, elle me dicte ce que je dois faire.

ALEX

Mais qu'est-ce qui m'arrive, bonté !

Matt a beau être hyper attentionné pour un homme au cœur aussi brut et sauvage d'ordinaire, c'est comme si je partais me réfugier ailleurs. N'importe où que dans cette pièce pourtant inoffensive. Tout devient noir comme si j'allais me trouver par terre, et je dois lutter et lutter encore contre moi-même pour rester connectée au réel. Respirer avec une telle difficulté que j'ai l'impression que je vais entrer en hyperventilation ou mourir. Je ne comprends pas. Je ne m'évanouis pas, mon corps est là, je le sens parfaitement. C'est juste mon esprit qui s'en va, comme s'il avait peur de plus fort que lui.

Combien de temps cela va-t-il durer ?

Impuissante, je regarde mon allure dans le miroir de la coiffeuse, mais c'est comme si mon regard n'arrivait pas jusqu'à moi. Cette sensation m'épuise et je me demande avec sévérité ce qui m'a retenue de lui parler de Paul. J'aurais dû avouer à mon époux ce qui s'est passé dans cette salle de bains au Kivu et, avec des mots justes, lui parler de l'alcoolisme de son frère.

Pourtant je ne l'ai pas fait.

Trop occupée sans doute à comprendre ce qui m'arrive, ou alors, c'est parce que je me sens salie que Paul ait posé ses lèvres sur les miennes et que j'ai conscience que, dès qu'il le saura, Matt va mal réagir. J'ai eu beau froter, cette sensation de sale ne disparaît pas. Je n'aime pas penser que je ne le mérite plus ou que je le trahis en manquant de franchise, mais je ne peux pas faire ça n'importe comment.

J'ai besoin de toute ma tête pour affronter Matt Garrett. Même mariée avec lui, il m'impressionne. Déjà dans son état normal, cet homme privé d'émotion est capable de faire la course au milieu des bombes ou de vous faire l'amour en pleine éruption volcanique, mais en colère, blessé et humilié...

Qui sait ce qu'il serait capable de faire ?

Matt pourrait se causer plus de tort encore. Pour me distraire, je visse avec précaution mes écouteurs sous le bandeau et choisis le mode aléatoire pour consulter mes messages. J'ai bien mille chansons téléchargées dans mes playlists, dont certaines jamais écoutées. Je souris en découvrant celle qui défile. Un choix de Margo, si je me souviens bien. « Waiting Game » de Banks me fait penser à notre jeu. Depuis le départ, entre lui et moi, c'est un « jeu de patience ».

« I wish I was in love but I don't wanna cause any pain

And if I'm feeling like I'm evil, we've got nothing to gain. »⁷

Des paroles écrites pour lui.

Je survole rapidement les SMS de Margo criblés d'emojis menaçants et de photos d'elle en rogne devant l'annonce d'une grève des transports aériens au Canada et ceux plus inquiets de Max, pour m'arrêter sur celui bien plus paisible de ma collègue de travail qui date déjà de lundi.

Soit le jour de mon arrivée ici :

[Mon Dieu, Alex, je viens d'apprendre par Kar que le Fil rouge a été dissous par ton mari.

Tu dois être dégoûtée après tout le mal qu'on s'est donné pour construire le lancement MHG Synthesis là-dessus.

Je suis tellement désolée pour LabelK.

Liam et Marcus se joignent à moi. Madline]

Alors il a pris la décision avant qu'on la lui impose ! Le Fil rouge, c'est fini. Plus de fondation. Plus aucun lien avec le passé. Cette perspective ne m'alarme pas pour autant, au Kivu déjà j'avais compris qu'il n'aurait pas le choix. Comment un homme accusé de violences domestiques pourrait-il être crédible dans la lutte contre les violences sexuelles faites aux femmes ? Au Kivu ou dans leur foyer.

Encore plus quand on apprend en ouvrant son journal du matin que le P.-D.G. riche à millions a des « besoins émotionnels spécifiques » qui le conduisent à prendre du plaisir en regardant des femmes se faire violer.

La fin du Fil rouge est logique et cohérente.

Mais je suis triste. Matt fait partie des *victimes*, pas des bourreaux. Je le sais à présent. Il n'a peut-être pas été violé à proprement parler, mais ce qu'il a vécu à douze ans dans ces clubs de nuit au côté de son père s'apparente à un viol. Sans compter toutes les brimades et les punitions cruelles que Vincent lui a fait subir qui ont conduit l'enfant à grandir dans la peur en permanence. Combien de stimuli garde-t-il pour lui encore aujourd'hui qui doivent réveiller sa terreur passée ?

Donc sa parole devrait être entendue.

Si on le réduit au silence, comment envisager une guérison possible chez lui ? Comment faire passer le message aux autres enfants maltraités qu'elle l'est pour eux également si *un seul* d'entre eux n'est pas entendu ? Matt n'a violé personne. Matt ne m'a exposée aux yeux de personne. Ce n'est pas le pervers sexuel que la presse dépeint. Ce qu'il a fait à Tricia en la frappant montre à quel point placé dans une situation émotionnellement compliquée, il est une bombe à retardement.

Parce que justement personne ne l'a jamais *entendu*.

J'ai croisé suffisamment d'enfants maltraités non pris en charge à temps dans les centres de détention des mineurs pour le savoir. Si on ne les entend pas, ils explosent. Avec violence et désordre. Toujours.

Le corps doit parler, il parle toujours.

La férocité de son appétit d'homme d'affaires, sa réputation de Déferlante sans pitié, voire son appétit sexuel débridé, ne cachent pas sa vulnérabilité. Au contraire. Pour moi, tout cela la révèle.

Tout comme le décor du bain qu'il a préparé.

Jamais je n'ai eu envie de m'occuper et d'aimer quelqu'un comme j'ai envie aujourd'hui de m'occuper de lui. Mon lion aux yeux saphir qui s'enflamment de violet chaque fois qu'il bascule dans ses ténèbres. Je veux l'accompagner aussi dans la partie la plus noire de son âme et me serrer nue contre lui jusqu'à ce qu'il soit complètement rassasié et apaisé.

Waiting Game.

C'est tout à fait ça. Tout entre nous est un jeu de patience.

Le cœur gonflé à bloc, je m'assieds sur le rebord de la baignoire, laissant tomber ma main dans l'eau parfumée où flottent des dizaines de pétales rouges, jouissant par avance du contact de l'eau sur ma peau, tout en m'imprégnant de la douceur de l'éclairage d'appoint des minuscules bougies flottantes colorées. Autant d'éléments indispensables pour créer une ambiance romantique. Qui peut croire cet homme insensible ?

Pas moi.

– *Waiting Game*, ronronné-je comme un petit chat avide de caresses qui me disent que tout ira bien.

La cadence obscure et incendiaire de la musique au goût de sang m'enivre et bizarrement accompagne mes angoisses sans les aviver, mais à l'instant où je ferme les robinets, je le sens remuer derrière moi. Son imposante stature de Guerrier bloquant la lumière des spots provenant des lavabos, ne laissant plus que les quatre grosses bougies parfumées autour de la baignoire et les leds colorés surnageant dans l'eau nous plonger dans une ambiance mystique plus étouffante dont je perçois à peine maintenant l'odeur.

– Fais-moi écouter ! résonne sa voix grave dans la pièce redevenue silencieuse en retirant les écouteurs de mes oreilles.

Je lève les yeux et un frisson tout bête me parcourt en le découvrant entièrement dévêtu. Mais il m'ignore. En fait, il ne bouge pas et écoute la chanson. Son regard fixe un instant mon écran dans sa main, sans ciller, puis il arrache le câble de l'iPhone et le jette par terre.

Les paroles sortent des haut-parleurs :

« *Baby I'm thinking it over*

What if the way we started made it something cursed from the start. »

Avec la beauté sombre de la musique, c'est pire. Comme si je lui demandais à lui : « Que faire si la façon dont nous avons commencé a quelque chose de maudit depuis le début ? », même si quelque part, ce

n'est pas faux.

Nous n'aurions jamais dû nous rencontrer, lui et moi.

On ne sait toujours pas pourquoi quelqu'un nous a réunis, mais quelqu'un l'a fait, et cette personne devait avoir une sacrée motivation. Deux êtres aussi libres et indépendants que nous refuseraient de se faire manipuler de la sorte et se sépareraient immédiatement. Sauf que ça nous est impossible.

– Ça te refroidit. C'est ça, Civilité ? se méprend Matt d'une voix légèrement trop agressive pour parler à son épouse.

Une petite boule se forme au fond de ma gorge et la peur revient me vriller les entrailles. Je sais qu'il parle de lui et qu'il redoute que je le voie différemment après sa confession et, même si ce n'est pas comme il l'entend, je le vois différemment. Je le vois *mieux*. Seulement, il est encore plus effrayant quand il est en colère, nu, avec ses muscles qui palpitent. Il ne doit pas le voir. Je ne le laisserai jamais voir que je m'effondre. Je lui rends son regard noir.

– Arrête, Matthew, je réplique pour qu'il se calme.

Ma remarque produit l'effet inverse.

– Je suis un putain d'abruti ! Je te montre à quel point je suis carrément foutu, et toi, tu vas encore me laisser sans rien. Mais je suis con ! En plus, je ne le fais pas UNE, mais DEUX fois, se reproche-t-il, énervé. Tu n'oses pas me le dire de peur que je devienne fou, c'est ça ? Putain, mais si c'est ça, dis-le ! Tu me rendras service au lieu de me laisser croire comme un con que tu... que tu... Merde, je te pensais plus de caractère, Civilité.

Sa déception me retourne les entrailles. À laquelle se rajoute ma propre culpabilité quand je réalise que je l'ai quitté alors qu'il faisait confiance à quelqu'un pour la toute première fois. Je m'en veux. J'aurais dû lui donner une chance de s'expliquer sur la vidéo, mais j'étais trop occupée à me morfondre pour le comprendre, et maintenant je suis tellement électriée par ma bêtise que j'ai du mal à formuler une réponse cohérente :

– Cette chanson ne veut rien dire, lui dis-je avec tendresse. C'est juste moi qui suis détruite, Matthew. Sache que même si notre relation a quelque chose de « maudit depuis le début », c'est *Toi* que je veux. Pas quelqu'un avec un autre passé. Je veux tes cicatrices de Guerrier parce qu'avec elles, tu es... *parfait*.

Lentement, il hoche la tête, signifiant son accord, et je vois chacun de ses muscles, tous ciselés à la perfection, se détendre, et la prolongation de son tatouage tribal soulignant les deltoïdes de ses épaules larges se soulever de soulagement comme si le dessin s'animait. Ancalagon le Noir.

Le Dragon Noir Guerrier.

Comment ne pas le craindre ? Matt Garrett est hypnotisant. Tout chez lui n'est qu'une impression de force et de sensualité étroitement mêlées. Ses pecs, ses biceps, ses obliques sexy plongeant vers son sexe, ses jambes puissantes prêtes à bondir, sa nuque virile bien taillée, son tatouage. Même ses poils « mâle du jour » traçant la merveilleuse ligne de son nombril à son pelvis sont sexy comme le diable. Un mètre

quatre-vingt-dix de testostérone pure, jamais fatigué. Doublé d'un sacré tempérament, aussi attachant qu'insupportable. *Unique.*

Et si je le perdais ? Si Jun me l'enlevait ?

En essayant de contrôler encore une fois ma peur irrationnelle, je laisse mon regard descendre le long de son corps. Je suis toujours en train de mourir, oui, mais de mourir de désir et de fierté pour avoir réussi le miracle d'accrocher un mâle pareil. Je concentre mon attention sur son gland large et bien ourlé, fièrement dressé à hauteur de mes yeux. La tête de son phallus légèrement bleutée et translucide est comme un tableau de bord sensuel, allumée par plus de terminaisons nerveuses que le cockpit d'un 747.

Je sais ce qu'il veut.

– Quand on est détruite, le sexe est la seule consolation suffisamment puissante, me rappelle-t-il. Quand tu jouiras mon nom au bout de ma queue jusqu'à ce qu'il n'y ait plus que moi en toi, *juste moi*, tu n'auras plus peur.

Sa réalité. Qu'il m'a énoncée dès le premier soir comme étant sa recette pour ne pas se flinguer. Voilà ce qu'il me propose. Qui sait ? Si j'y arrivais, ça calmerait peut-être la tension de mon corps terrorisé par Jun, la trahison de Paul et l'impression de l'avoir moi aussi trahi ? Ça *me* calmerait. À l'instant où je décide de tenter le coup, « Waiting Game » rythme les battements de mon cœur plus fort et j'en comprends la raison en levant la tête.

La chanson jaillit à présent d'une enceinte murale sur laquelle Matt a posé mon portable, et elle est différente. *Plus sombre. Envoûtante.* Rien qu'à la façon dont il me fixe en les fredonnant, je sais qu'il veut baiser sur ces paroles. En boucle.

Histoire que je les comprenne bien.

– Je voudrais être amoureux mais je ne veux pas causer la douleur, me glisse-t-il subtilement en se servant du couplet. Ni pour toi. Ni pour moi. Car si je me sens comme si j'étais le mal, nous n'avons rien à y gagner.

Fichu bonhomme !

Maintenant, l'envie de relever le défi, de lui prouver l'inverse, ici et maintenant, me dépasse. J'expire longuement. Je dois y arriver. Plus que tout ce que je peux imaginer, je veux que ma peur disparaisse, et être forte pour lui au moment où il en a le plus besoin. Alors, je ne me concentre plus que sur lui.

Comme si je le voyais pour la première fois.

Je détaille avec un œil neuf tout ce que je n'ai pas vu dans les toilettes de ce café où il était venu me rejoindre. Sa hampe épaisse et incurvée, parcourue de veines gonflées proéminentes, donne envie d'en saisir la base raide dissimulée dans ses poils pubiens noirs, et de tracer des lignes sinueuses de chaque côté de sa taille étroite pour enflammer chaque nerf relié à son sexe. Alors que, plus bas, le poids parfaitement équilibré de ses bourses invite à les prendre dans sa main pour en sentir toute la délicatesse et la fraîcheur salvatrice de son patrimoine génétique.

Ou de le retourner.

Tellement l'arrondi sans défaut de ses fesses musclées reflète l'épanouissement suprême du mâle dans toute sa splendeur. Il y a tant de possibilités de caresses avec un corps pareil. Un sentiment de fierté gonfle ma poitrine. Mon mari est beau, d'une beauté rugueuse, épaisse et sauvagement virile, qui peut en effrayer plus d'un, mais la beauté de son sexe, elle, est sans sous-entendu, et sa vue excite tout ce qu'il y a de féminin en moi.

Il lève un sourcil en suivant mon regard.

– Tu accepterais une étude complète de mes couilles ? me demande l'intéressé que l'exposition prolongée à ma vue excite.

Je le regarde dans les yeux, effarée par sa question.

– C'est quoi une étude complète pour toi ?

– Ben, les prendre dans ta bouche, pardi ! répond le beau mâle sans hésitation.

Le regard direct et cru qui accompagne la réponse me fait remarquer que je ne l'ai jamais fait, ni songé à lui offrir tout ce qu'il attend de moi sur ce plan depuis qu'on est mariés. Or, je ne peux ignorer les émotions que mon époux recherche à travers le sexe, notamment dans les cordes. Ni son appétit féroce qu'il a tant de mal à épuiser, et pour cause. De son propre aveu, seul le repos l'épuise.

En clair, il en a doublement besoin.

– Ça te plairait ? fais-je en décidant courageusement de le provoquer.

D'ailleurs, le rouge lui vient aux joues.

– Ouais, j'adore qu'on s'occupe de mes couilles. C'est le genre de caresse qui te donne une forte envie de baiser, déclare-t-il avec volupté.

On ? Interdite, je laisse passer la pointe de jalousie qui menace de se réveiller, imaginant les bourses de mon mari dans la bouche d'une autre, pendant que je l'admire en train de se pencher au-dessus de la baignoire. S'y appuyant impudiquement jambes écartées comme se tiennent souvent les mecs, alors qu'aucune femme bien élevée n'oserait cette position. Je note vaguement qu'il coince un emballage entre une grosse bougie décorative et le mur, mais, son sublime postérieur contractant par réflexe ses grands et moyens fessiers pile dans ma ligne de mire, j'abandonne ma curiosité pour ce qui ne doit être qu'une vulgaire boîte de préservatifs. J'en reste encore tout essoufflée lorsqu'il en profite à la remontée pour respirer l'arrière de mon oreille. Tellement fort qu'il allume tous mes récepteurs de désir. Un peu comme un shoot puissant d'ocytocine.

– Humm, tu sens bon la femelle, me chuchote l'animal dans mes cheveux. Tu veux que je te fasse venir, petit brisant⁸ ?

Pourquoi ai-je l'impression d'être marquée par un fauve comme s'il me pissait dessus ? Merde, c'est l'homme le plus jouisseur que je n'ai jamais vu.

Okay. Tactique d'accroche sur homme nu provocant !

– Et toi ? Tu accepterais une étude complète de ta maîtrise ?

En fait, j'ai un plan et deux objectifs. Un, je veux éveiller des récepteurs dont il soupçonne à peine l'existence et lui prouver qu'il n'y a pas que de la douleur à gagner à ouvrir son cœur. Deux, Tricia lui a peut-être donné la sensation d'être aimé en dormant avec lui petit, mais moi, je veux le faire décoller... *adulte.*

Comment ? Je ne sais pas encore mais je veux la lui faire oublier. Toujours aussi provocant, Matt croise les bras sur son torse et me regarde, le sourire aux lèvres.

– Tu veux tester ma maîtrise à te résister une fois en toi, petit brisant ?! demande-t-il en arquant un sourcil de manière vaniteuse. Tant mieux, c'est là que je vais !

Connard.

– Mais non, prétentieux ! Je veux le faire à ma manière.

Si je veux réussir, je dois provoquer des émotions qu'il ne pourra pas masquer. Voilà ce que je cherche ! N'importe qui, devant son miroir, peut s'amuser à mimer la peur, la joie, l'inquiétude, la tristesse, l'amour ou la haine, sans ressentir ces états au moment de les mimer. Mais. *Mais.* Il est plus difficile de les contrôler quand elles vous prennent par surprise, non ? Aussi, sans attendre son aval, je tends le bras et trace des zigzags de la pointe de mon doigt sur son abdomen en partant de sa hanche vers le bas dans une approche lente et surprenante pour le tester. Sa peau tressaille et se couvre de chair de poule.

– Qu'est-ce que tu fais ? souffle-t-il nerveusement en s'adressant à mon index comme si c'était un insecte rampant courant sur lui.

Aucun doute, même s'il tente de ne rien montrer, il est tendu, car incapable de discerner le cheminement sur sa peau. Ni si je vais ou non passer au vif du sujet car je n'en montre rien, et ça l'inquiète. En matière sexuelle, et contrairement à ses OPA hostiles où l'entrepreneur improvise avec maestria, mon homme est doté d'un cheminement de pensée *asseeeeez* linéaire. Je le sais pour l'avoir utilisé à maintes reprises contre lui dans nos affrontements au début de notre relation. Il n'a qu'une envie : savoir ce qui va se passer *juste après.* C'est son besoin de contrôle. Or, là, il doit se concentrer sur autre chose. Ce qu'il *ressent.*

– C'est bon ou c'est mal ? je lui demande doucement.

Matt prend un instant pour réfléchir à la question, cherchant le sous-entendu, le piège ou l'allusion grivoise, car bien entendu, en homme buté qu'il est, il refuse de verbaliser ce qu'il ressent, puis :

– Je m'en fiche, soutient-il fièrement.

Le rouge me monte aux joues car son pénis, lui, dit l'inverse.

– Tu es sûr de ne pas faire erreur ?

Le mot « erreur » lui fait lever un sourcil en l'air. Il se rappelle combien il m'avait blessée avec ça au Japon. Bêtement, j'attends qu'il s'excuse ou du moins je l'espère parce que ça prouverait qu'il peut changer, mais non :

– Bébé, je suis *l'erreur* que tu aimes faire, blague-t-il à moitié en retenant sa respiration.

Entièrement d'accord. Depuis le départ nous sommes l'erreur de l'autre, nous le savons, mais cela ne nous empêche pas de nous entêter. Je le regarde mais ne dis rien, continuant avec mon doigt baladeur, montant, descendant, tournant autour de ses tétons parfaits, ronds, sans aucun poil autour et très érectiles. En lui prodiguant des caresses inattendues d'emblée, je sais surtout que je le surprends. Il ne peut pas anticiper ses sensations, ni bloquer ses émotions, donc il est en état d'alerte maximum. Et ça n'a rien à voir avec son sexe qui, lui, apprécie. Cela a à voir avec l'enfant qui ne savait pas à quoi s'attendre. Émotion et sexe, ça l'intrigue. D'ailleurs, le Guerrier craque quand je m'attaque à l'autre téton et capture mes doigts avant que j'atteigne ma cible en disant :

– Il va falloir qu'on parle de ton travail, me décoche-t-il, inflexible.

Déçue, j'abaisse mon bras sur mes genoux. Comment ai-je fait pour espérer que ce soit si simple ? Même si son corps a apprécié, il refusera toujours d'admettre ses émotions. Peut-être que la seule solution reste de le laisser m'attacher dans sa salle d'armes finalement. Selon ses dires, c'est le seul moment où il s'ouvre émotionnellement. L'ennui, c'est que je suis sûre qu'il se referme aussitôt qu'il a fini, et je ne voudrais pas obtenir le même résultat que les autres.

Ça me tuerait.

– Tu ne peux plus travailler dans Greenwich, m'annonce-t-il ensuite. C'est trop risqué. Je ne peux pas te protéger, ni contrôler chaque client de Kabbani que tu verras. Je ne pourrai pas me concentrer sur mon travail de mon côté.

Cette affirmation sonne comme une menace à ma liberté, mais je ne veux pas parler de mon travail quand je suis nue et vulnérable devant lui. Il obtiendrait n'importe quoi. Aussi, j'enjambe la baignoire sans lui répondre, avec l'espoir secret que l'eau parfumée me redonne des forces.

– L'eau va me faire du bien, lui dis-je lorsqu'il me rejoint.

Mes humeurs sont trop changeantes depuis ma bagarre avec Tricia, comme si elle avait dérégulé toute mon horloge interne en me mettant à terre. Une contrariété et mes peurs reviennent. À moins que ce ne soit Jun ?

– Viens là, ordonne Matt en m'aidant à m'asseoir dans la baignoire exactement comme si j'étais en pièces détachées et qu'il lui fallait maintenir les morceaux ensemble.

Mes mains se mettent à trembler autour de mes jambes lorsqu'il prend place dans mon dos et mon cœur bat vite. Je transpire en sentant l'eau monter sous la pression de sa masse imposante et ma vision s'obscurcit. Je revois le calibre à quelques centimètres de mon visage et mon pouls se met à battre fort.

Tout mon corps veut lutter contre cet envahissement mais mon cerveau est en vrac et ne demande qu'à se réfugier dans le noir. Je commence à claquer des dents.

– Calme-toi, bébé.

– J... Je... p... peux pas...

– Je ne le permettrai pas, décide-t-il comme s'il avait tout deviné.

Je déteste qu'il me voie ainsi. Mais je ne proteste pas. Je ferraille contre moi-même. Je dois me concentrer sur ce qui est beau et que je pourrais imprimer dans mon cerveau pour oublier l'attaque de Paul et arrêter de culpabiliser. Je n'ai rien fait de mal. Lui non plus. C'était l'acte d'un homme soûl et désespéré, un peu comme s'il voulait briser tout ce qui reste de bon entre eux pour se prouver que son frère ne le laissera pas tomber, quoi qu'il se passe.

Je peux le comprendre.

Quand on n'a jamais reçu d'amour inconditionnel d'un être cher, on se croit obligé de le tester, j'aurais fait pareil avec mon père si je l'avais rencontré.

Mais Matt, lui, ne le comprendra pas.

– D'où sortent ces fleurs et ces bougies ? fais-je pour changer de sujet et répondre à la question que je me pose depuis que je les ai découvertes flottant dans la baignoire. Je ne te savais pas si romantique...

– En l'occurrence, c'est Verdi le romantique. Ça fait partie du coffret de bain spécial phéromones qu'il a acheté.

Je renifle.

– C'est ça qu'on sent comme odeur ?

Depuis tout à l'heure je cherche d'où provient cet effluve.

– Ouais, le bain sent le sexe consommé, avoue mon mari pince-sans-rire. En revanche, ne compte pas sur moi pour faire comme si c'était le cas.

Mon regard se pose alors sur la douchette suspendue au mur opposé dont la forme n'a rien de classique. Rien à voir avec les pommeaux de douche traditionnels, c'est plus une... cartouche noire en silicone avec une drôle de forme incurvée insérée dans un socle de réglage mural avec trois boutons. Genre kit d'hygiène japonais mais bizarre. Un kärcher intime traitant ? Puis je me souviens que mon mari a vécu au Japon et que les Japonais proposent les sanitaires les plus sophistiqués du monde.

– Et ça ? C'est pour la toilette intime ? je lui demande, intriguée.

– Bébé, je ne connais rien de mieux pour la sensibilité du clito ! atteste ce dernier en ricanant de ma naïveté. Non, sérieusement, il y a un département « urologie » réputé dans cet hôpital.

Je regarde à nouveau l'engin.

– Tu te fous de moi ? Moi, je vois un sextoy.

– Je t’assure que non ! persiste-t-il. Ça sert à arroser la vulve pour en retirer les urines ou le sang. Ça sert aussi à décaper les excréments qui sont collés entre...

Morte de honte, je l’arrête :

– Ça va, ça va, j’ai compris ! J’ai compris.

Vexée, je fais un mouvement en prenant appui sur ses cuisses écartées pour m’en emparer et le décrocher du mur, montrant par la même occasion que je n’ai rien d’une gourde. Merde, on dirait un sextoy de gros, très gros calibre. Le plus nonchalamment possible, j’examine le boîtier. Matt a raison. « Position anale ou vulvaire. » « Réglage pression. » « Réglage température. »

Au temps pour moi.

– Il y a aussi trois positions sur la hampe, fais-je songeuse à voix haute sans m’en rendre compte. « Normal procure un jet fin. »

– Très désagréable pour l’urètre masculin, je dois dire, confirme le plus sérieusement du monde mon homme dans mon dos.

Je décide de ne pas relever.

– « Médium procure plusieurs jets diffus. » C’est censé masser les vessies timides, si j’en crois les explications.

– Je te garantis que ça ne masse pas que ça ! rigole mon mari subitement de meilleure humeur.

Je lui mettrais bien une tape sur la cuisse, mais il relève mes cheveux pour les nouer en chignon au sommet avec une pique en bois japonais, qu’il fait coulisser avec tant de délicatesse et de précaution pour ne pas me blesser que ma main reste suspendue en l’air.

– « Large procure trois jets en triangle », euh... à l’extrémité, baragouiné-je d’une voix rauque presque inaudible en me demandant quel effet cela pourrait justement avoir sur mon clito, et j’attends.

S’il me dit que c’est un jet anal, je sors du bain. Mais au lieu du commentaire attendu, ses coups de langue extraordinairement doux sur la base de ma nuque, puis d’une épaule à l’autre, m’obligent à retenir ma respiration. Jamais Matt ne m’a léchée. Mordue, oui. Léchée, non.

– Là, ça devient intéressant, s’emballe l’incorrigible à mi-trajet. Une joueuse japonaise m’a révélé avoir eu jusqu’à cinq orgasmes *très* rapprochés comme ça. De quoi te dégoûter de n’avoir qu’un sexe dans le pantalon.

Est-ce que je viens réellement d’entendre ce que je viens d’entendre ?

Il ose me rappeler ses « joueuses » alors qu’on est mariés et qu’il n’a jamais *joué* avec moi ? Je n’en peux plus de ma jalousie ! Pourquoi ça m’énerve, au fait ? Ah oui, parce que j’ai trop peur de n’être pas plus que les autres justement.

Je m’insurge :

– Ils font aussi des greffes ???? Nan parce que si ça a l'air aussi bon...

En moins de temps qu'il faut pour dire « ouf », il m'a retiré l'instrument des mains et étendu le bras vers la télécommande pour monter le son.

Waiting Game.

– Je vais te montrer, déclare-t-il en agitant la cartouche noire de silicone devant mes yeux.

Mais alors que je m'apprête à me détendre avec un petit massage coquin sur mon clito, mon époux abat le bandeau qui ceint mon front sur mes yeux, me plongeant dans le noir absolu, suscitant la panique au lieu de l'excitation escomptée. Non !

– Matthew, je t'en prie... Qu'est-ce que tu vas faire ?

Alors que mon cœur tambourine dans mes oreilles, je sens sa chaude haleine sur le côté de mon visage me murmurer :

– C'est moi. Tu me vagues toujours, Civilité ?

Je ris de l'entendre employer ce terme pour nous définir. Aucun de nous ne brisera l'autre. Pas plus que les vagues entre elles. Or, le mot qu'il cache pourrait justement le briser si je le lui réclamais.

Il me rappelle que je ne dois pas le faire.

– Oui, Guerrier, tu le sais.

Ses lèvres effleurent l'ourlet de ma conque.

– Bien. Tu me veux toujours ?

– Toujours, tu le sais, Guerrier. Rien n'a changé.

Je vais lui demander encore une fois ce qu'il a l'intention de faire, mais il m'a déjà fait descendre et écarté les jambes dans la baignoire en appuyant fermement avec les siennes sur mes genoux afin de les maintenir plaqués contre les parois de la baignoire. Je ne peux plus bouger.

– Tu me fais confiance ? insiste-t-il.

Je hoche la tête mais mon pouls ne peut s'empêcher d'accélérer. J'ai toute confiance en Matthew, c'est juste que, pour une raison inconnue, mon appréhension d'être ainsi bloquée à sa merci sans pouvoir voir ce qu'il va faire s'est transformée en véritable peur. Je n'y peux rien, plongée dans le noir, les images du calibre de Jun sont encore plus réelles.

– Matt, je vois l'arme !!!! Tout le temps.

Je m'en veux tout de suite de lui avoir révélé ma peur.

– Chut ! murmure-t-il à mon oreille. Tout va bien se passer.

Qu'est-ce qui va *bien* se passer ? Pourquoi tient-il à me le dire ? Mon cœur bat à se rompre à l'idée qu'il utilise le sexe afin de chasser mes peurs sans me donner la moindre indication de ce qu'il va me faire. Je suis consentante ou pas ? Un drôle de mélange d'adrénaline et d'excitation s'empare alors de moi. Oui. J'ai envie qu'il me maltraite et qu'il me fasse exploser. Pire, j'ai besoin d'être violente, mais jamais je ne le lui dirai. Pas besoin. Quelque chose me dit qu'en amant avisé et rompu à toutes sortes de partenaires et de situations, Matt l'a compris. Il se dégage et je l'entends ouvrir le coffret de bain sur le rebord de marbre. J'écoute en prêtant l'oreille mais je n'entends rien d'autre. Et tout de suite après, j'ai la réponse en sentant un métal froid ceindre mes poignets et un clic reconnaissable. *Putain, des menottes.*

– Matt, je t'en prie... Qu'est-ce que tu vas faire ?

J'essaie d'attraper mon poignet de mon autre main, mais Matt profite de ce mouvement pour les déplacer ensemble et tirer mon bras menotté sur le côté. De nouveau, le bruit du métal, un raclement froid, et je comprends qu'il a passé la chaîne entre les deux robinets chromés, puis j'entends le clic de l'autre menotte qui se referme. Mon cœur tambourine, je ne m'étais pas préparée.

– Tu t'es déjà servie de menottes dans tes prisons chéries, Civilité ?

Je secoue la tête pour dire non mais au moins le fantôme de l'arme de Jun a disparu, avalé par d'autres images de moi menottée au mitigeur d'un hôpital très chic avec vue sur Central Parc, jambes écartées dans un bain recouvert de pétales rouges et de bougies flottantes, avec un bandeau sur les yeux. Ma peau est glacée, et je m'aperçois que je tremble malgré la température de l'eau.

– Arrête... Tu n'as pas besoin de me menotter...

Mon filet de voix est suraigu.

– Tout va bien se passer, bébé, me murmure-t-il sans tenir compte de mes tentatives pour me dégager. Tu es à moi, ma belle. Je t'ai prise comme femme. Je t'ai marquée de mon sperme et, ce soir, je vais te marquer dans tous les endroits que tu ne m'as pas encore donnés. Je vais le faire *doucement* et ça va bien se passer.

Un cri étouffé s'échappe de ma gorge quand je comprends que mon anxiété se justifie. Je crie presque :

– Matt, pas comme ça, je t'en prie... pas attachée...

Je tire sur les menottes qui m'enchaînent au mitigeur et mon cœur bat à se rompre. Matt vient de déchirer un emballage et je comprends qu'il ne s'agit pas de préservatif mais de lubrifiant. Puis, il me prend par la gorge juste assez pour me faire sentir l'étau de ses doigts tout en me chuchotant à l'oreille :

– C'est pour toi que je le fais, bébé. Moi je pouvais attendre, plus toi. Tu as besoin d'exploser sinon tu vas te briser. Et je ne laisserai pas ma femme se briser. Tu peux en être sûre.

Je sais qu'il a raison et ça me rassure même de savoir qu'il veut m'aider et que je ne suis pas folle, alors je me laisse aller en arrière contre sa poitrine large et confortable, mais quand sa main s'aventure entre mes cuisses avec la cartouche, je ne peux m'empêcher de contracter tous mes muscles, redoutant ce qui va venir.

– J’ai peur...

Peur d’avoir mal.

– N’aie pas peur, je suis là, mon bébé... Ça va bien se passer.

Ses paroles sont extrêmement tendres, sa voix douce, mais je sais bien que ça ne va pas bien se passer. Sa queue est trop longue et trop épaisse pour que mon corps puisse l’accepter. Même en douceur. Matt a plusieurs fois joué avec mon derrière mais il a toujours respecté mes craintes à cet égard et j’avais bêtement commencé à croire qu’il savait que ça me faisait peur.

Quand subitement je réalise que c’est justement ce qu’il fait.

– Tu veux me faire peur, c’est ça ?

Le choc par le choc.

Des glapissements stridents s’échappent de ma bouche :

– Non ! Tu vas me faire mal, être brutal...

Je voudrais être forte comme une femme. Pas me comporter comme une gourde adolescente, mais je m’aperçois que je tremble. Mon dos est couvert de sueur froide malgré l’eau chaude du bain. Je sais. Je vais crier, hurler jusqu’à ce qu’on m’entende et qu’on vienne me délivrer, mais je n’en ai pas le temps parce qu’à ce moment-là je sens ses lèvres effleurer ma nuque :

– Je ne vais pas te faire de mal, petite fille. Je te le promets.

Avant de pouvoir contrôler mes réactions parce que je ne vois rien, les premiers jets sur mes plis sensibles sont extraordinairement doux et me caressent au lieu de m’agresser. Ils me désorientent et me désarment.

Waiting Game...

Je m’étais préparée à quelque chose d’effrayant, raison pour laquelle il avait eu besoin de me menotter et de me plonger dans le noir, mais il n’en est rien. Matt lèche doucement mes lèvres d’en bas avec le jet diffus de la hampe de silicone noir en prenant tout son temps, tout en m’embrassant avec une tendresse à laquelle il ne m’avait jamais habituée jusque-là. Aussi étrange que cela puisse paraître, il me semble que ce sont ses lèvres et sa langue qui jouent avec ma chair sensible.

Qu’il est partout autour de moi. Pendant un temps infini, ces petits picotements m’électrisent avant de se rapprocher de mon clitoris qui vibre déjà, et je suis surprise de ressentir autre chose que de la peur dans cette situation. C’est plus un plaisir sombre, empreint de tristesse et de mélancolie dont les figures prennent une déformation fantasmée très érotique dans ma tête, une chose confidentielle qu’il aurait à me dire, et moi aussi.

Effarant comme il a deviné ce dont j’avais besoin.

Quand il change la position de la cartouche pour le jet unique plus brutal, qu'il déplace en demi-arcs de cercle autour de ma petite boule de nerfs, je suis déjà toute mouillée, en train de gémir son nom, abandonnant volontairement ma chatte à ses soins. Le plaisir procuré par le jet est si intense que toute ma peine et mon anxiété se sont évaporées et je ne peux m'empêcher de remuer des hanches pour aller à la rencontre de l'orgasme qui s'annonce, au comble de l'excitation.

Waiting Game...

– Je ne te ferai jamais aucun mal, Civilité, me promet-il. Jamais.

Dans mon nuage pré-orgasmique, je laisse son avant-bras musclé me tirer en avant, et mes entrailles se contractent en sentant le liquide froid et visqueux couler entre mes fesses, suscitant le retour de mes appréhensions.

Un sursaut de peur infantine me freine encore.

– Matt, je t'en prie... Je ne suis pas prête.

Mais au moment où je dis cela, le jet unique donne des petits coups exaspérants d'intensité à mon clito, avant de s'éloigner. Indéniablement, Matt connaît mon corps par cœur et se sert de cette connaissance sans la moindre retenue. S'il ne me tenait pas les cuisses, je les aurais serrées pour contracter mon sexe et m'emparer de l'orgasme qui m'appelle. Tout mon être est tendu, mobilisé pour jouir. Mon anxiété a disparu, j'oublie sa queue qui étale le gel épais et froid entre mes fesses. J'oublie l'arme menaçante de Jun. J'oublie les lèvres de Paul qui me donnent l'impression d'être sale. J'oublie tout. Je ne veux plus que jouir, jouir, jouir.

Tellement que ça fait mal.

Waiting Game...

– Je t'en supplie, Matthew... Je n'en peux plus.

À ma surprise, il me lèche le cou et s'exécute. Le jet brutal se jette sur mon clitoris en le percutant si fort que la décharge descend jusqu'à mes doigts de pied. Et c'est l'explosion. La plus intense, la plus ébouriffante que j'ai jamais connue. Un rugissement honteux s'échappe de ma gorge alors que mes muscles intimes se contractent violemment dans un orgasme surprenant, si dévastateur que j'en vois trente-six chandelles alors que Matt me maintient les hanches en place.

– Tiens-le, ordonne-t-il dans un doux murmure.

Waiting Game...

Les pulsations du jet reviennent à la charge et quelque chose de plus gros appuie sur mon derrière et s'immobilise.

– Alex... Me voilà, me souffle-t-il à l'oreille.

Je devrais protester, bloquer cette intrusion, mais je reste inerte et détendue de mon orgasme. Quand je sens une énorme pression qui m'étire. Ça tire dans mon derrière. Ce n'est pas douloureux. Juste bizarre, l'impression d'être envahie.

– Oui voilà, détends-toi, me susurre Matt à bout de souffle comme si lui aussi manquait d'air, ce qui m'amène à me demander si je lui fais mal.

La pression s'intensifie au fur et à mesure qu'il glisse tout en continuant à masser mon clitoris avec légèreté. Alors qu'il me brûle à l'intérieur, provoquant le désir presque insupportable de me refermer pour l'immobiliser à mi-chemin.

Le temps que je reprenne ma respiration.

– Respire, m'encourage-t-il d'une voix rauque. Je sais que tu es réticente, mais je vais faire en sorte que tu oublies la douleur.

Waiting Game...

Le lubrifiant a certainement atténué les frictions mais il ne change rien à la taille de Matt, et j'ai un haut-le-cœur alors qu'il me pousse à le recevoir tout au fond.

Lui aussi d'ailleurs si j'en crois son grognement.

– Voilà, profond... Ce que tu es serrée, putain, et je suis... encore plus gros parce que... désolé, mais, du coup... il faut bander assez dur pour que ça marche.

Je me rends vaguement compte que je devrais avoir peur, mais non. Je sais qu'il tient les rênes et qu'il essaie de se maîtriser pour ne pas me faire trop de mal, et comme je suis trop épuisée pour résister, il commence à me baiser par-derrière en avançant lentement et en se retirant. Le rythme de ses va-et-vient est aussi doux et hypnotique que la chanson de Banks, et étrangement l'ensemble me donne l'impression de me livrer à un jeu amoureux comme un autre, une sorte de complicité que l'on partage à voir se transformer le « non non non » en « oui oui oui ».

Qu'est-ce que je ne serais pas capable d'abandonner pour un tel homme ?

– Encore un petit peu, bébé, tu es excitée comme il faut pour ne pas sentir la douleur, tu vas y arriver...

Waiting Game...

Je comprends alors que c'est vrai, je me détends. Mon mari est un tellement bon amant qu'il finit par abolir toutes mes résistances. Ses mouvements lents et attentionnés alors qu'il continue à brutaliser mon clito avec le jet m'amènent un second orgasme, sombre et brutal, aussi fort que le premier mais différent. Car atteignant le sentiment inattendu de vivre la globalité d'une relation. Puis un troisième et un quatrième me propulsent dans une dimension encore inconnue.

Le sentiment tout nouveau d'être sa femme.

À chaque fois, Matt me pince les tétons, fort, et jevole en éclats. Toutes mes terminaisons nerveuses sont excitées par sa brutalité sur mes seins et la douceur de la souffrance que son membre inflige à mon cul. Je suis à deux doigts d'arrêter de respirer à chaque fois tant le plaisir se poursuit longtemps.

Je suis à lui cette fois. *Entièrement.*

– Putain, Alex, j'adore ça. Je n'ai jamais rien connu d'aussi fort, s'emballe-t-il, à bout de souffle. Je me sens chéri, merde, je sens... tout ce que tu me donnes.

Je ne sais pas combien de temps il met à jouir mais quand tout est fini et que sa semence chaude en moi brûle mon anus, je reste plantée là, les bras tendus sur le côté, menottée au mitigeur, surprise de ressentir une extrême plénitude aussi physique que mentale au lieu de la souffrance redoutée. Épuisée par tant de sensations fortes et heureuse pour lui.

– Lexie, bébé, souffle-t-il d'une voix émue en léchouillant mon oreille, reprenant pour la première fois le surnom donné par sa sœur. Il faut que ça sorte... tu as besoin de t'en débarrasser...

Mais alors que je crois qu'il en a fini avec moi, une seconde plus tard, il change encore de position et les trois jets du bout de la cartouche se rapprochent de ma chair sensible.

– Non, je t'en prie. Je n'en suis plus capable.

– Si, bébé, il le faut. Tu dois tout évacuer.

Waiting Game... It's a waiting game...

Le cinquième orgasme me prend par surprise. Il est violent, vif et agressif.

Je me retrouve avec la cartouche dans mon vagin et les trois jets qui massent mon point G, tandis que des vagues de plaisir brûlant déferlent sur moi. Très vite la tension devient insupportable et un nouvel et sixième orgasme fond sur moi et me secoue le corps tout entier. Je vais mourir.

Sans dire un mot, Matt retire mes menottes et le bandeau de mes yeux et me prend dans ses bras pour me cajoler. Il me berce et je pleure, le derrière en feu de le sentir encore, en lui livrant toutes mes peurs : Jun, Paul et mes secrets les plus honteux, mon besoin d'amour depuis l'enfance, ma mère plus femme que mère, le manque de mon père, mon refuge auprès des livres, et l'alcoolisme de son frère, contre sa poitrine, me sentant à la fois brisée et libérée.

Chaque part de moi appartient au Guerrier désormais.

Étrangement, le savoir me calme un peu.

7. « Je voudrais être amoureux mais je ne veux pas causer de douleur. Et si je me sens comme si j'étais le mal, nous n'avons rien à y gagner », « Waiting Game », Banks, 2014.

8. Comprendre ici le terme marin que Matt lui donne : écueil contre lequel les vagues se brisent.

MATT

Le monde est un océan de mensonges, putain !

Mes yeux me font mal à force de l'observer dormir entre mes bras alors que chaque fibre de mon être vibre lorsque je pense à mon traître de frère. Je savais qu'Alex me cachait quelque chose. Je le sentais. Mais elle était tellement emprisonnée dans sa terreur qu'elle restait hors de ma portée. Aucun de nous ne bougeait. Une petite lutte s'installait pour son secret qu'elle essayait de préserver.

Comme si ça pouvait changer quelque chose, chérie !

Les paroles d'Adelphe me tournaient dans la tête :

« Pour lire le rouleau ne doit-on pas briser le sceau ? »

Alors j'ai fait sonner les menottes et je l'ai prise par-derrière. Profond. Plus tôt que prévu. Sans tenir compte de ses tentatives pour se débattre ou de son instinct animal qui lui dictait de serrer les fesses et de repousser ma queue conquérante.

Enchaînée comme une esclave sexuelle aux robinets, plongée dans le noir et l'eau chaude parfumée couverte de pétales rouges chatouillant sa peau, chacune de ses anxiétés douloureusement avivée, et mon cœur battant de plus en plus vite tellement je la voulais. Tous les mecs le savent, une femme qui refuse qu'on la sodomise n'est pas prête à se donner complètement, ou pas assez, ou pas comme je voudrais qu'elle m'aime. Jusqu'ici, si une femme me refusait, je pensais tout simplement qu'elle ne m'aimait pas et je n'insistais pas. Mais avec Alex, jamais je n'ai voulu quelque chose aussi fort et ça me perturbe toujours.

Comme si je sortais de table en ayant faim.

Son aveu m'a quand même pris au dépourvu et il m'a fallu me rappeler que je devais absolument lui faire confiance pour ne pas tout péter dans la chambre tant les émotions qui couraient à l'excès dans mes veines étaient destructrices. Si je ne l'avais pas fait, elle n'aurait plus eu confiance en moi non plus.

Et ça, je ne peux pas me le permettre.

J'ai besoin de ce lien solide que j'ai construit avec elle, j'y ai pris goût. Mais putain, je déteste qu'on me mente ! Je déteste quand l'espoir m'est enlevé, comme ça, brutalement. Même le désespoir est moins destructeur. Mais ce que je déteste le plus, c'est la trahison. Aucun amour n'est suffisant pour combler le vide engendré par la trahison. Alex pourra toujours essayer, elle n'y parviendra pas.

Je le sais pour l'avoir vécu avec mon père quand il m'a fait embarquer dans cet avion-cargo rempli

d'armes et de médicaments sans me dire où j'allais, alors que ce salaud m'envoyait en pleine poudrière, se fichant complètement que j'y reste.

Je le sais pour le vivre aujourd'hui avec Paul qui, face à moi, dans cette maudite église de Kembe où le corps d'Alex était étendu, livide, m'a pris pour un con en me racontant comment il lui avait sauvé la vie. Alors non, qu'il aille se faire foutre ! Lui et son alcoolisme de lâche. C'est trop facile. Aucun amour si inconditionnel soit-il ne peut combler le vide de la trahison. Après une trahison, on ne se reconstruit pas, on devient une autre personne.

Paul n'est plus mon frère.

Mon Dieu, il aurait pu la baiser contre le mur ! Comment j'ai fait pour m'endormir contre elle sans aller le tuer sur-le-champ ? À croire que même dans son sommeil Alex veille sur moi. Comme si la toucher était suffisant pour faire de moi une autre personne. Aucune idée de comment elle fait ça, mais j'aurais pu rester dans l'engourdissement dans lequel la prendre par-derrière nous avait plongés si, à 6 heures du mat', je n'avais pas été réveillé par ses cris.

Je ne savais pas quoi faire.

Elle criait le nom de Paul, le suppliait de ne pas replonger et de ne plus boire, alors que j'avais juste envie de tuer mon frère pour avoir osé fourrer sa putain de langue dans sa bouche. Mon Dieu, il aurait pu la baiser.

La famille, c'est une putain de grosse connerie.

Qu'on ne vienne pas m'en parler ! J'ai préféré quitter la chambre et m'éclipser au bureau, dans mon élément. Là où je maîtrise encore les choses et où j'ai plus de chance d'évacuer toutes les images dégueulasses que j'ai dans la tête.

Concentre-toi un peu, merde !

Ma tête tourne. Il est 7 heures du matin, la lumière matinale qui précède l'automne éclaire d'un blanc laiteux l'impressionnante sculpture de Cendres offerte par ma mère, occupant tout le mur du fond, la rendant encore plus envoûtante. Je ne sais pas si j'aime ou si je déteste cette sculpture. Je n'ai pas encore décidé. The Pond, Sheep Meadow, Bethesda Terrace, Strawberry Fields, ou encore Belvedere Castle et sa superbe vue, je ne me lasse pas de cette saison douce dans ma ville, alors que l'hiver s'installe déjà en Europe. En vélo, c'est beaucoup plus simple mais il n'en est plus question aujourd'hui.

Verdi serait vert si je m'exposais ainsi.

L'immeuble MHG Industrie est encore désert à l'exception du brouhaha de voix mal réveillées provenant du couloir. Toutefois, en regardant ma salle de conférences se remplir des collaborateurs que j'ai convoqués moins d'une heure auparavant, je me dis que la loyauté d'un frère ne peut pas être imposée par la force ou par l'intimidation comme celle que j'exige de ceux qui travaillent pour moi. Elle est un choix. Un choix contre lequel, hélas, je ne peux rien.

– Alors ça y est ! Tu t'es quand même décidé à quitter cette chambre d'hôpital, me lance Rob sur le ton

de l'ironie en passant dans mon dos pour prendre place dans le siège à ma droite. Cela veut dire que ma belle-sœur est sortie ?

Je me penche vers lui pour lui glisser en aparté :

– Aucun homme ne touchera plus jamais ma femme sans que le reste de sa vie ne soit compté. Le message vaut aussi pour toi.

Son fauteuil grince sous son poids car Rob doit s'appuyer contre le dossier en me regardant dans les yeux une seconde pendant que le reste de la clique continue mollement de s'installer. J'attends.

Il ne lui faut qu'une seconde :

– Paul ? percute-t-il avec incrédulité.

Je hoche la tête pour confirmer et il me semble que le choc s'abat sur moi une deuxième fois. Si je le dis à un autre, c'est que les traits sont définitivement tirés.

– Paul a voulu se faire ma femme, frémis-je à voix basse.

– Merde...

Je ferme les yeux pour repousser les images qui me hantent de ma femme se faisant chasper dans les règles par mon frère. Je l'ai vu si souvent entreprendre les filles dans nos soirées mecs que je sais dans le moindre détail ce qu'il dégage auprès d'elles. Sans doute qu'elle aussi se laissait bien gentiment faire ?

Putain, il faut que j'arrête !

– Elle sortait de la douche, sifflé-je la mâchoire serrée et les jointures blanchies sur mes cuisses. Encore heureux pour lui qu'il ne l'ait pas doigtée.

Je crois que je l'aurais tué.

– Mais comment c'est possible, putain ! s'exclame Rob en portant sa main dans sa chevelure blonde jusqu'à sa nuque. Et Alex, comment elle explique ça ?

C'est de la torture. Chaque mot d'elle livré hier soir me blesse pire qu'un coup de Chat à neuf queues. Mes narines sont dilatées et je ne vois rien d'autre que sa bouche marshmallow. La magnifique bouche de ma femme sous celle de ce connard d'ivrogne. Je le hais. Je ne sais même pas comment je respire.

– Alex se fait du souci pour Paul, restitué-je avec honnêteté sans savoir comment j'y parviens. Étrangement, elle ne lui en veut pas. Parce qu'elle a quand même appris qu'il avait un problème avec l'alcool.

La main de Rob m'arrête en se posant sur mon avant-bras.

– Paul alcoolique ? s'étonne ce dernier. Mais, il boit avec nous, mec !

Son incrédulité masculine m'irrite.

– Suffit, Rob ! Alex ne mentirait pas pour se trouver des excuses, lui signifié-je, furieux qu'il puisse insinuer autre chose. C'est pas le genre. Pour ça, Alex est comme moi. Elle assume. C'est *lui* qui était soûl après six années d'abstinence et sans Kabbani je pense qu'elle y passait.

Brusquement la confiance absolue que j'accorde à Alex me traverse comme un courant polaire, et je suis obligé d'approfondir. Qui aurait cru que j'en sois un jour capable ? Rob me fixe, stupéfait, pensant sans doute la même chose.

– Tu as appelé le Saoudien ? tient-il à vérifier.

Comme si j'allais m'humilier !

– Non, putain ! Alex s'est endormie dans mes bras et je n'ai jamais reçu de plus beau don que cette façon qu'elle avait de dormir sur ma poitrine dans une attitude de sécurité totale après m'avoir tout balancé sur Paul. Je ne peux pas la décevoir en me conduisant comme un connard, Rob. Je *dois* la croire.

Yeux dans les yeux, nous laissons le silence nous envelopper, conscients l'un et l'autre que quelque chose vient de bouger dans notre planète mecs. Et je me sentirais presque coupable d'en changer les règles.

Rob avale sa salive et acquiesce :

– Maintenant que tu le dis... je l'ai trouvé dépressif quand il a quitté MHG Industrie. Déjà que l'abstinence est souvent vécue comme un facteur d'isolement de la part des alcooliques vis-à-vis des buveurs dits normaux, s'il a rechuté, c'est que Paul a dû se sentir vachement seul à Londres, en conclut Rob tout en grattant sa nuque blonde. On n'aurait jamais dû le laisser partir.

Je soupire, comprenant ce qu'il essaie de me dire.

– Paul est famille, Rob. C'est sa loyauté envers notre père, je n'y peux rien.

De quel droit l'aurais-je retenu ?

– Je sais, m'accorde-t-il en jetant un œil nerveux à la salle et en baissant la voix, mais la rechute sèche favorise la levée des inhibitions. Paul n'aurait rien tenté sur Alex, sinon. Merde, Matt, c'est ton frère ! Il t'aime comme moi je t'aime. Le risque suicidaire est majeur en cas de rechute, surtout qu'il doit terriblement s'en vouloir maintenant. Il faut l'hospitaliser, mec.

Ces trois mots... ça ne passe pas. Tout est paralysé chez moi dès qu'il s'agit d'amour. Je prends une seconde pour laisser l'information se diffuser, essayant uniquement de savoir ce que ça me fait. Rien. Dois-je être inquiet pour Paul ? Sans trop savoir pourquoi, je repense à la chanson « Brothers in Arms » de Dire Straits que j'écoute souvent quand je travaille tard le soir. Dans cette enfance pourrie que nous avons partagée petits, à travers tous ces champs de mines, Paul et moi étions « frères d'armes ». Témoins de la douleur de l'autre, dans la peur et l'inquiétude, nous avons grandi en essayant toujours de ne pas nous détruire.

L'enfer était ailleurs.

Mais qu'en est-il à présent que nous sommes adultes ?

J'attends que la porte se soit refermée sur le couloir avec le dernier retardataire et que tout le monde soit installé pour obturer le mur de verre, verrouiller la sécurité du sas d'accès, brouiller tous les téléphones portables présents dans la pièce. Ensuite, je m'adresse à Sully :

– On a localisé Jun ? je lui demande alors que Barbara s'emploie à servir un breakfast matinal à chacun depuis l'open bar.

L'Afghan commence à pianoter sur son clavier avant de répondre :

– Nous avons relevé deux connexions indiquant qu'il est rentré au Japon. Apparemment, Mitsui le fait protéger par les Yakuza. Ce qui veut dire qu'il va être difficile à atteindre...

Quelque part je ne suis pas étonné. L'hélicoptère militaire qui l'a récupéré en plein État étranger démontrait qu'il n'était pas seul, mais les Yakuza...

J'interroge Verdi du regard.

– Tous ses accès aux industries MHG ont été supprimés, me confirme celui-ci. Nous avons aussi diffusé son profil à chaque employé dans chacune de nos structures. Il ne peut plus entrer nulle part, patron.

Un sillage de Guerlain m'arrive aux narines.

– Fromage et cresson, monsieur, s'annonce Barbara sur ma droite.

Son parfum reste comme suspendu dans l'air pendant que je remercie mon assistante pour l'omelette et le café qu'elle dépose devant moi. J'ignore cette sensation fugace qui m'évoque d'autres femmes que la mienne et me tourne vers Phil, notre responsable biotechnologie, qui semble peiner à sortir de son lit si j'en crois la chevelure grise hirsute qui entoure sa tête et sa propension à essuyer le même verre de lunettes depuis dix bonnes minutes.

Ou alors il est emmerdé.

– Phil, vous avez examiné les achats du labo de Tokyo comme je l'ai demandé ? lui dis-je en prenant mes couverts mais en attendant que les autres soient servis.

Sauf qu'au lieu de répondre, Phil se soulève de son siège et attrape avant tout le monde un des petits pains aux graines fumants que Barbara a déposés au centre de la table. Je pose ma fourchette pour le regarder fixement.

– Pardon, oui, vous aviez vu juste, concède-t-il en y plantant ses dents. Houlà c'est chaud. Les achats que Jun a passés avec votre compte confirment non seulement la fabrication du gaz moutarde employé pour saboter le jet, mais...

Phil s'arrête pour souffler sur son pain alors que j'attends la suite de ce qu'il va dire comme si ma vie en dépendait. Je n'y crois pas ! Cet abruti vient de se brûler et moi j'attends comme un con.

– Cet élément a été transmis au FBI, meuble Verdi le temps que Phil halète tel un chiot enfermé dans une bagnole en plein soleil.

Cet exercice étant censé apaiser ses muqueuses, j'imagine.

– Nous avons également déposé plainte pour détournement et usage frauduleux de votre compte achats par précaution, m'informe Salvador Rojas, le remplaçant de Paul en charge de mon service juridique.

Exaspéré par l'attitude de Phil, j'ignore le Chilien aux yeux noirs pour regarder Rob qui l'a sous sa responsabilité directe, mais celui-ci hausse les épaules et attaque son omelette. Fantastique ! Je suis le seul à être de mauvais poil.

– Oui c'est ça, baragouine l'ingénieur la bouche pleine. J'ai aussi noté l'achat d'une quantité importante de cyanure d'hydrogène, de chlorure de cyanogène, et d'arsine, énumère-t-il.

Je fronce les sourcils.

– Est-ce qu'on en utilise dans notre base industrielle ?

Mon ingénieur en biologie s'arrête de mâcher, surpris par ma question.

– Ben non, vous ne voulez que des composants bio pour MHG Synthesis. Là on parle de produits chimiques toxiques utilisés dans la fabrication d'armes chimiques à des fins militaires ou terroristes.

Un silence de cathédrale cristallise toute la pièce brusquement, interrompant même le bruit des couverts autour de la table. Tous ont relevé la tête.

– Vous êtes en train de dire que Jun prépare une arme terroriste ?

– Je dis juste à quoi servent les produits, répond Phil avec prudence.

– On doit communiquer là-dessus, Matt, me supplie à raison Debra. Imagine le scandale si Jun passe à l'offensive et tue des milliers d'innocents. Tout t'accuse, mais il ne s'agit pas que de toi, MHG Industrie ne s'en remettra pas.

J'ignore ma chargée de communication. J'ignore tous les visages tournés vers moi en fait. Y compris le frisson qui me remonte le long de la nuque.

Pour ne me concentrer que sur un seul visage.

– Que sont devenus les stocks achetés, Phil ?

– Jun s'en est servi pour fabriquer des hémotoxiques, répond platement ce dernier. Qu'il a ensuite dérobés.

J'aperçois le Chilien blêmir et je n'aime pas ce que j'entrevois. Contrairement au terrorisme organisé qui prône une idéologie facile à cerner, le terrorisme individuel provoqué par un nihiliste n'admet aucune

logique morale. Or, grâce à Tricia, la presse me décrit déjà comme un homme qui n'en a pas.

De là à me coller ça sur le dos, il n'y a qu'un pas !

Debra a raison, MHG Industrie ne se relèvera pas de cette tentative de déstabilisation, et tout ce que j'ai construit de mes mains partira en fumée. Il n'y a rien. Rien que je puisse faire à part tuer Jun avant qu'il déclenche le sac de merde qu'il a en tête. Il ne s'agit pas d'un jeu de bonhommes sous mon lit cette fois.

Le monde des adultes est une immense aurore boréale, putain !

– Quelles sont les actions de ces hémotoxiques sur l'organisme ?

Phil repose son petit pain dans son assiette, écoeuré cette fois.

– C'est du bioterrorisme, boss ! admet-il enfin.

– Quelles actions, Phil ?

– Les agents hémotoxiques sont sur la liste des armes chimiques silencieuses. En gros, ils bloquent l'échange d'oxygène entre les globules rouges et le tissu cellulaire. Le cœur et le cerveau sont les premiers touchés. Ensuite, on a un arrêt respiratoire et le cœur s'arrête.

Je retiens ma respiration, me raidissant contre toute idée consolatrice.

Jun n'a jamais affronté personne en face. Tel que je le connais, ce lâche mettra un âpre stoïcisme à tuer à distance. C'est sa force, ne jamais aller au contact, agir n'importe quand. Par surprise.

– Quel est le vecteur de dissémination ? lui demande Rob d'une voix blanche.

– L'inhalation, confirme Phil. Les hémotoxiques sont particulièrement volatils. Un vulgaire générateur de fumée dans un bureau ou un avion d'épandage si on vise de plus grandes quantités.

– ON AURAIT DÛ TUER CE SALOPARD !

Rob se tourne vers moi pour me prendre à témoin.

– Il ne va pas te lâcher, Matt ! rajoute-t-il en martelant la table de travail. Il va chercher à te faire réagir avec ton talon d'Achille. Sans compter que Jun *sait* qu'Alex est Bombay.

Rien que le mot prononcé autour de cette table me colle la chair de poule. Personne ne devait savoir. On la met en danger à chaque fois qu'on le révèle à quelqu'un et je sais sans le regarder que Verdi est d'accord avec moi.

– Rob, il n'a pas bougé et tu perds déjà ton self-control, répliqué-je d'un ton sec et autoritaire.

– Ouais ben attends qu'il appuie sur ce bouton-là et tu vas voir à quel point tu seras incontrôlable, toi aussi, mec !

Mon pire cauchemar.

– Que Jun ne s'avise pas de s'approcher d'Alex ! riposté-je sur le même ton.

– Et toi alors ? Tu vas tout foutre en l’air pour elle ? On fera quoi de la boîte quand tu finiras en taule ?

Robert me toise en silence et je crois que j’ai un peu mal au cœur en songeant qu’il a raison. Jun a lui-même établi le groupe sanguin rare de ma femme. C’est un hématologue. Impossible qu’il n’y songe pas.

– Verdi, mon frère ne sort plus d’ici, s’énerve Rob à l’endroit de mon officier de sécurité. Ce salopard pourrait très bien avoir prévu de balancer sa sauce mortelle ce soir en plein gala MHG Synthesis et tuer tout le monde pour le faire accuser. Même à titre posthume.

Mon Dieu, je rêve de trucider cet enfoiré !

– La soirée est en plein air, Rob, lui fais-je valoir.

– On va supprimer les brumisateurs des terrasses et balayer la zone avec des drones pour surveiller les accès par les airs, ajoute Verdi.

Je passe une main derrière ma nuque en m’adressant à Phil :

– Il existe un antidote ou un traitement préventif ?

Mais quand il répond sa voix est encore plus sombre :

– Non, le Royaume-Uni avait essayé mais... enfin, on peut toujours en fabriquer un à partir de la liste des achats que Jun a faits, réfléchit-il. L’administration en intraveineuse de nitrite de sodium ou de thiosulfate de sodium en cas d’exposition pourrait aider à la détoxication, par exemple.

Je hoche la tête.

– Vous vous y mettez en priorité, Phil. Je prends la menace très au sérieux.

J’avale une dernière gorgée de café sans en sentir le goût et repousse mon omelette à peine entamée en donnant la parole à Sully :

– Qu’est-ce que vous avez d’autre pour moi ?

L’Afghan se tait un instant et je fronce les sourcils, attendant sa réaction qui ne vient pas. Son silence m’indique que je ne vais pas aimer ce qui va suivre.

– Sully ?

– Vous m’avez demandé d’enquêter sur le fils de Tricia et l’acte de naissance, commence celui-ci en reposant sa bouteille énergisante sur le côté. Le gamin est scolarisé en Irlande. En pension, précise-t-il. Il n’a jamais mis les pieds aux États-Unis, ce qui explique que nous ne l’avons jamais vu dans les vidéos de l’appartement que vous avez offert à sa mère.

Je suis calme, sans aucune espèce de ressentiments pour ce gamin, mais penser à sa mère, revoir les images d’elle avec mon père dans mon lit me cinglent les tympans. Encore aujourd’hui.

– C’est quel genre de gosse ?

– Genre à problèmes. Transgressif et tellement cool avec l’ordre moral qu’il accueille dans sa salle de

classe un boa constrictor prénommé Elvis.

Je le dévisage, stupéfait.

– Et la direction de la pension ne dit rien ?

Moi, je me serais fait virer.

– Si, et c'est là que ça devient intéressant. « Si vous faites ça, mon père va vous poursuivre en justice. Faites gaffe, c'est une légende du barreau. » Voilà qui change un peu la donne, non ? termine-t-il avec un regard appuyé au Chilien.

Je retiens mon souffle. N'osant exprimer l'espoir qui m'anime soudain par le simple fait de respirer un air plus frais. Parce que oui, j'ai ce putain de truc qui m'arrache les tripes quand je revois ma femme m'apprendre qu'il y avait un acte authentique me couronnant père, et que j'ai envie de l'embrasser à chaque fois qu'elle est ailleurs en me demandant si elle y pense.

Parce que, putain, je n'ai aucune idée de ce que ça lui fait !

– Il reçoit des visites ? je lui demande par curiosité.

À ma grande surprise, l'Afghan a un petit rire sec.

– Votre père est le seul visiteur, me sourit-il en découvrant ses dents. Sa mère ne va quasiment jamais le voir...

Mes jambes s'agitent sous la table de conférence. Je ne veux pas être proche de ce gosse, même si son existence me rappelle tristement la mienne. À tel point que je dois poser une main sur ma cuisse pour me calmer.

– De mon côté, j'ai pu obtenir l'acte qui a permis de mentionner la reconnaissance paternelle en marge de l'état civil français, intervient Salvador Rojas que je remercie silencieusement pour son intervention.

– Je vous écoute, Salvador.

– Alors d'abord, il est signé par les deux parents. Sa mère et le père, censé être vous. Sauf que votre passeport indique que vous n'étiez pas en France à cette date, mais aux États-Unis.

– Est-ce que c'est suffisant ?

– Suffisant ? Pas sûr. Mais c'est un élément, acquiesce Rojas. En clair, pour la possession d'état, on ne peut rien faire. Votre femme a raison, le délai est écoulé. Ce sont les articles 332 et suivants du Code civil français. Cependant, une action en contestation peut toujours être menée par le ministère public français, notamment en cas de fraude ou de fausse déclaration de naissance. Leur loi le prévoit pour éviter les trafics d'enfants.

– Ce qui est le cas, lui fais-je remarquer.

– Oui, mais c'est eux qui décident. En revanche, on peut librement contester l'acte en lui-même en prouvant que votre identité a été usurpée par votre frère. Si le juge accepte l'action, tout lien de filiation sera supprimé rétroactivement depuis la naissance de l'enfant et donc...

Rojas s'arrête et me laisse conclure.

– La possession d'état tombe, comprends-je.

– Voilà ! Mais pour cela, il faut accuser votre frère de fausse déclaration avec les conséquences pour lui d'une telle accusation sur sa profession d'avocat. En clair, la balle est dans votre camp, boss !

Quelque part, je lui en veux de me laisser le choix.

– On est sûr qu'il s'agit de Paul ?

Sully confirme de la tête et je l'observe, impuissant.

– J'ai envoyé un de mes contacts avec la photo de Paul à quinze ans. Ce n'est pas si vieux que ça. Les agents se souviennent de lui car il était soûl lorsqu'il s'est présenté à l'état civil. Ils se sont même demandé s'ils pouvaient accepter sa déclaration et ont appelé le juge d'instance. Seulement, votre frère n'était pas seul. Un notaire, le père de Tricia et votre père l'accompagnaient. Ça fait trois témoins apportant des faits établis et tangibles. Le juge a validé l'acte de notoriété.

Choqué, je ne réagis pas tout de suite.

Je ne connais rien aux relations familiales, et pour cause, mais il me semble qu'elles ne meurent jamais de mort naturelle. Elles meurent d'épuisement, d'erreurs *et* de trahisons qui ne s'expliquent jamais. Que dois-je faire ? Punir mon frère ? Ou au contraire lui pardonner justement parce qu'il est mon frère ?

Là tout de suite, je n'en ai pas la moindre foutue idée !

– Je ne voudrais pas être à ta place, allègue Rob d'un ton gêné qui m'agace.

Entendons-nous bien, je m'adapte à tout. Très vite. Parce que je n'ai aucune émotion et aucun sentiment pour les autres, ni ego personnel à châtier qui m'entrave. Si j'ai appris une chose petit à petit à quémander l'amour des miens, c'est qu'en n'aimant personne, je ne me trahis pas. Je ne mens pas. C'est comme une folie, cette faculté d'adaptation chez moi, mais ça fonctionne.

D'un geste sec, je déverrouille le sas de sécurité.

– Nous en avons terminé. Debra, démerde-toi pour épargner la presse à Alex quand nous irons la chercher. Donne une conférence devant le Mount Sinaï si tu veux, je m'en moque. Salvador, vous restez ! J'ai besoin de vous.

Peut-être ne suis-je pas humain après tout.

ALEX

De toute ma vie, je n'ai dormi qu'avec un seul homme.

Alors je ne sais pas, mais... j'adore sentir notre odeur dans les draps, sa chaleur contre moi pendant la nuit et glisser ma main sous son T-shirt dès qu'il dort profondément pour caresser à ma guise ses abdos bien marqués. J'aime aussi me réveiller avec cette sensation de lui partout dans l'obscurité confortable des souvenirs de la nuit et me repasser les promesses ébauchées ou les caresses oubliées avant de commencer une nouvelle journée. C'est difficile à croire mais ses pecs durs comme la pierre sont devenus mon oreiller favori. Est-ce parce qu'il est mon homme ? Avec lui, le lit sent... le paradis.

Encore plus étonnant, lui avoir tout avoué pour Paul m'a permis de m'endormir comme un âne mort. À moins que ce soit la façon dont il m'a épuisée. Maintenant je suis à lui et j'en suis heureuse. Si heureuse que l'air semble différent ce matin. Que j'ai été bête ! J'aurais été stupide de lui mentir pour protéger Paul. Tant pis pour mon beau-frère s'il ne l'a pas compris. Cet homme-là se mérite et cet arôme-là ne part pas au lavage. Je hume prudemment l'air...

Aucun doute, la chambre est vide. Chaque fois c'est pareil, Matt charge l'atmosphère de la température de son corps et une alerte m'avertit qu'il est là, pas loin, comme si j'étais à la fois en sécurité et excitée par sa présence.

Mais là, non, il n'y a rien.

Je m'assieds au bord du lit, me frottant les yeux à cause de la lumière du jour qui m'éblouit, et j'attrape mon portable posé bien en vue sur le chevet, sur lequel il a collé un des post-it MHG Industrie qu'utilisent ses assistantes pour communiquer avec lui. « Lis-moi » dit celui-ci. Les yeux pas trop en face des trous, je prends conscience de deux choses avant :

1. Je suis nue dans une chambre d'hôpital.
2. L'heure en haut de l'écran. Il est midi.

Pas que j'ai faim, le repas d'hier soir m'a rassasiée, mais j'ai dormi tard pour quelqu'un qui a passé les cinq derniers jours à ne faire que ça. Avant qu'un médecin me surprenne en tenue d'Eve, je me dirige vers le dressing pour trouver de quoi m'habiller, mais je suis surprise d'y trouver une seule robe fleurie à l'esprit seventies, avant de me rappeler que je sors aujourd'hui. Gala MHG Synthesis oblige. Un seul truc me paraît bizarre sur le carton que Matt a laissé traîner, l'heure fixée pour la réception. 5 PM. Qui fait un gala événementiel en plein après-midi à Manhattan ? Étrange.

J'ai hâte de rentrer à la maison avec Sexe et Luca et de reprendre mes habitudes. Luca m'a

certainement dégoté une jolie robe du soir pour l'occasion et ça me tranquillise car cet homme a un instinct inné pour la mode. Rassurée, j'entre dans la salle de bains, me lave les dents avec la brosse de mon mari, en évitant de regarder le reflet de la baignoire dans le miroir. Matt a vidé l'eau du bain et rangé les menottes hier soir, mais rien qu'y penser me fait rougir. Je finis de m'habiller, coiffe mes cheveux en arrière avec un nouveau bandeau, maquille légèrement ma peau avec le blush de secours de mon sac et je ressors m'installer dans le canapé, dos à la lumière du soleil.

J'ouvre son SMS :

[Tu t'es déjà demandé ce qu'on pouvait faire dans un véhicule blindé doux comme une chatte ?]

Cocktail détonnant.

Pourquoi dans ma tête, j'entends « combat » *et* « sexe » ? Aucune idée, mais je dois fermer les yeux pour me convaincre que personne n'est parfait. Pas même lui. Entendons-nous bien, je n'ai jamais rêvé de mariage ou de mari protecteur. Je ne rêvais que de carrière utile au plus grand nombre, de beaux dossiers à défendre, et des derniers Dalloz. Pas d'un lion aux yeux saphir à l'appétit sexuel intarissable prêt à vous prendre par la force si besoin. Ni d'un Guerrier excessif au quotidien.

Mais c'est lui que j'ai eu.

Aujourd'hui, tout ce qui me reste à faire, c'est d'apprendre à être la femme d'un tel homme : mi-enfant sur le plan émotionnel, mi-combattant indestructible pour tout le reste. Car ce n'est pas la peine de se mentir, un tel homme ne changera pas et je veux passer ma vie à lui prouver qu'il mérite d'être aimé. En soupirant, je m'allonge dans le sofa, ma tête bien calée sur un oreiller moelleux et mes pieds sur le coussin opposé, puis j'envoie :

[Dries a une nouvelle lubie ?]

Avant même que j'aie eu le temps de goûter au souvenir que m'évoque notre partie de jambes en l'air dans la Rolls-Royce Phantom du patron de Marvin Global roulant toute la nuit en plein Manhattan, arrive sur mon écran la photo d'un autre mastodonte. Aussi martial qu'un guerrier d'Odin celui-là.

Avec juste en dessous, la légende :

[Dries non. Moi oui ! TOI.

Règle n° 1 de tout bon industriel : il est important de connaître le niveau de protection désiré de ce qu'on a à protéger.

Ce merveilleux Hummer de niveau II a été modifié à Kaliningrad par Avtotor pour être efficace contre la pollution.

Ton Guerrier]

La pollution ?

Je ris de le retrouver excessif.

[Tu prévois l'apocalypse, Guerrier ?

Une info top secret sur le climat ?]

Pas de réponse. Étrange. Je me redresse pour vérifier le réseau... quatre barres. Il doit être occupé à rattraper le retard accumulé à cause de moi ou en réunion pour le gala de cet après-midi. Mais quand j'examine à nouveau l'exubérant tout-terrain et que je m'imagine dedans, la mesure m'apparaît totalement démesurée. Soyons francs ! Si c'était cool de conduire un aussi gros camion quand le film de Schwarzie était en haut de l'affiche, c'est carrément mal vu aujourd'hui. Qu'est-ce qu'il lui prend de se faire remarquer ainsi ? Ce n'est pourtant pas son genre.

Je texte en appui sur un coude :

[Guerrier ! T'as pas fait ça ?????]

Cette fois la réponse ne tarde pas :

[Si. J'ai même envoyé la notice à Clive. Il est d'accord.

Tu savais que ton grand-père était devenu mon plus grand fan ?]

[Plus de moto alors ?]

C'est con, mais c'est tout ce qui me vient.

[Plus de moto mais huit positions d'ajustage des sièges arrière avec dispositif de fixation pouvant supporter des charges et compartiment humidor pour mes cordes.

De quoi me donner de folles espérances... ;-) G]

Abasourdie par son allusion sexuelle, je m'affale contre le dossier du sofa, les bras le long du corps, en songeant que dans le monde actuel où les hommes se ressemblent tous un peu trop, mon homme envahissant représente une véritable bouffée d'air frais. Guerrier, Nawashi, zéro émotion et pas une once de mièvrerie. Impossible de le confondre avec les autres sur le marché, en conclus-je au moment où on toque doucement à la porte. Je darde un regard vers l'entrée et rajuste ma tenue, mais je n'arrive pas à croire l'effet qu'il a sur moi. Toutes mes tensions disparaissent dès lors que je le laisse faire de moi sa femme. Il ne m'aimera sans doute jamais, mais pour lui, je suis la chose la plus précieuse au monde.

– Entrez ! émets-je vers la porte.

Une chevelure blonde familière apparaît dans l'entrebâillement suivie d'une inconnue, blonde platine comme le sont les vraies Nordiques, et mon cœur rebondit, heureuse de la voir là. *Margo*.

– Dis-le ! lance ma meilleure amie en pénétrant dans la chambre. Dis que tu es contente de me voir, MOI, et pas ce spécimen ithyphallique infect qui te sert de mari ou son connard de frère frimeur qui doit en avoir une toute petite.

Comment ça « une toute petite » ? J'aurais juré Rob bien monté, moi. Et pourquoi emploie-t-elle le conditionnel ? C'est tout Margo, ça.

Un mec consommé égale un mec oublié.

– Tu ne trouves pas que ton ego est déjà assez énorme ? souris-je à mon amie en la regardant déambuler dans la chambre avec une grande housse Notte by Marchesa repliée sur un bras et un affriolant shopping bag Louboutin, et je comprends que c'est ma tenue pour le gala.

Autrement dit, il n'est pas prévu que je rentre au B-One. J'avise rapidement l'allure de la fille derrière elle à la recherche d'une confirmation car j'ai reconnu la tenue des officiers de sécurité de MHG Industrie.

– Bon, on n'a pas beaucoup de temps, grognasse Margo d'un ton contrarié tout en m'apportant la réponse recherchée. Jusqu'ici je pensais que les soirées huppées se faisaient en soirée mais ton mari a décidé que non !

Je la regarde tout étaler sur le lit et la panique me gagne. J'ai besoin de Luca.

– Tu veux dire que je dois me préparer *ici* ?

Margo lève les yeux au plafond.

– Estime-toi heureuse que je me contrôle avec ce connard ! Qui décide de faire un cocktail si tôt à Manhattan, hein ? Ton mari ne connaît pas les usages en vigueur dans sa ville ou il s'en branle ?

L'officier femme cligne des yeux en fixant Margo, ne sachant trop comment réagir à l'entendre parler ainsi de son patron, et j'ai envie de rire. Pourtant je ne le fais pas. Quelque chose chez elle de fort peu sympathique m'en empêche.

– Vous êtes ? je lui demande intriguée.

Elle me tend la main.

– Mila, madame Garrett. Je suis votre nouvel officier.

Sans trop savoir pourquoi, je me prends à regretter Louis et ses petits commentaires hors des rails. Je ne vais pas m'entendre avec cette fille. Son ton est direct, concis, elle me regarde droit dans les yeux qu'elle a d'un gris froid, mais cette fille n'a peur de rien. Comme si elle n'était pas humaine.

– Militaire ?

– Quantico, acquiesce-t-elle avec un discret hochement de tête. J'ai été recrutée par Verdi pour assurer votre sécurité vingt-quatre heures sur vingt-quatre.

C'est bien ce que je craignais. Comme je sais aussi, rien qu'à son regard glacé, qu'elle ne va pas me lâcher, ni m'autoriser la moindre incartade. Jusqu'à présent je ne me rendais pas compte à quel point la vie avec Matt avait quelque chose de compliqué, car la sécurité qui l'entourait était discrète et ne me

concernait pas vraiment. Mais tout a changé. À présent, j'ai la chair de poule à l'idée qu'il puisse lui arriver quoi que ce soit. Aussi, je peux imaginer qu'il en est de même pour lui.

– D'accord, Mila. Appelez-moi Alex, pas madame, si vous voulez que ça marche. Verdi et Luca m'appellent ainsi, ajouté-je en la voyant tiquer.

La demande a l'air de la faire réfléchir encore un peu, je jette un coup d'œil de soutien à Margo qui nous observe sans rien dire, puis :

– Entendu, opte finalement Mila.

Mais on voit clairement qu'elle est contre. Je baisse la tête pour lui cacher que, contrairement à elle, je connais la peur. Mais c'est inutile car sans un mot Mila sort de la pièce. Une fois la porte refermée, je relève la tête pour voir Margo m'observer encore plus intensément et je lis très bien ce qu'elle pense.

– Toi, tu as lu la presse.

La sévérité de son regard me colle un frisson.

– Ce qu'ils disent est faux ? m'oppose-t-elle.

Je prends un moment avant de secouer la tête. À 90%, tout est vrai.

– Je suis avec lui, Margo...

– Tu es *mariée*, poulette, clarifie la blonde. Pas *écrouée*. Tu pourrais le quitter avec un bel accord financier et rentrer à la maison. Toutes les femmes dehors comprendraient. Je suis même sûre que tu retrouverais ton job ! L'Ordre te soutiendrait si tu décidais d'une action. Tricia a carrément avoué à *USA Today* que c'était *lui* le responsable de ta vidéo. Ça fait 2,25 millions d'Américains de ton côté. Comme dit Max : Y a plus qu'à, Petit Biscuit !

Mon souffle est court tellement ce « détail » me rappelle à quel point j'ai été humiliée. Je ne peux m'empêcher de songer aux commentaires violents et grossiers laissés par les internautes sur les sites pornographiques où a été publiée cette horrible vidéo, mais je réussis à murmurer :

– Ma maison, c'est lui maintenant, Marg, décrété-je au moment où la porte s'ouvre à nouveau sur Mila pour laisser entrer le médecin d'hier accompagné d'une infirmière rondelette portant un plateau-repas.

J'avise ce que l'infirmière dépose devant moi et les épinards-jambon blanc me soulèvent le cœur.

– Je n'ai pas faim, reniflé-je en ravalant un hoquet de dégoût.

Le médecin aux lunettes d'acier s'avance vers moi.

– On me dit que vous désirez sortir et vous ne voulez pas vous nourrir ? ironise ce dernier en me tendant la main.

Par réflexe, je tends la mienne mais il tire dessus pour me mettre debout.

– Venez avec moi, dit-il avant de s’adresser à l’infirmière rondelette pour lui commander de remporter son plateau.

Trop contente de m’évader de cette chambre, je le suis jusqu’à son bureau avec Mila sur les talons comme un toutou, ignorant superbement les deux autres gardes plantés devant ma porte. Mais pendant tout le temps que le médecin passe à m’examiner en tête à tête, allongée sur sa table de consultation, et à me prodiguer ses conseils, je suis ailleurs car mes peurs sont revenues en présence d’un étranger. Sans pouvoir m’en empêcher, je pense à Jun et je dois lutter pour me convaincre qu’il n’est pas dans la pièce. Au moment où Cushing termine et m’invite à m’asseoir devant son bureau, les yeux du spécialiste ne sont plus ironiques et semblent même partager un peu mon chagrin.

– Je peux sortir alors ?

Au lieu de me répondre, il se contente d’ouvrir un tiroir.

– Tenez, dit-il en faisant glisser un petit bristol jusqu’à moi. C’est le nom d’un psychothérapeute. Votre tête va très bien mais vous êtes en plein syndrome de stress post-traumatique. Téléphonez-lui de ma part. Il vous recevra.

Je lis la carte :

Adolfo Bale

Accompagnement des victimes d’actes terroristes.

Évitement. Hyper-stimulation.

Je lève les yeux, un peu surprise et vexée comme un pou qu’il me prenne pour une bleue. Les actes terroristes, les crimes de guerre et tout ça, je connais.

Certainement mieux que lui en tout cas.

– Comment savez-vous ce que je ressens ? le provoqué-je mal lunée.

Ses yeux ne rient plus.

– Vous ressentez un danger constant, madame Garrett, me sourit-il aussi imperturbable que je suis agacée. Vous êtes très *irritable* et pourriez aussi avoir des réactions *violentes* si des éléments vous rappelaient la situation traumatisante.

Son insinuation à ma violence alors que tout mon engagement est tourné vers les femmes qui en sont victimes fait monter en moi une bouffée de colère.

– Vous êtes en train de me dire que je suis un danger pour les autres ? sifflé-je d’un ton amer en repensant aux accusations portées contre mon mari.

C’est déjà horrible qu’il en soit accusé à tort, mais si en plus on m’y associe je ne pourrai plus l’aider. Je peux à peine respirer tellement la douleur qui me dépasse est déchirante, ce qui m’énerve davantage

parce que mon attitude aurait tendance à lui donner raison, et ça, c'est juste impossible.

Merde ! Je ne peux pas avoir changé à ce point, si ?

– Si cette détresse ne disparaît pas, appelez Adolfo, persiste le praticien.

Piquée de lui donner raison, je ramasse sa carte et prends congé.

De retour dans ma chambre, je constate avec désagrément qu'elle s'est remplie de plusieurs personnes inconnues mais toujours pas de Luca. À la place, un homme petit et très maigre en pantalon noir ultra-moulant et deux femmes plus âgées le dépassant de deux têtes papotent tranquillement conseils et astuces beauté avec Margo, tandis que Mila me glisse discrètement : « Ils ont été fouillés », comme si c'était l'objet de ma préoccupation. Franchement !

– Ah la voici ! s'exclame mon amie qui nous a entendues en ignorant sciemment la blonde nordique.

Je m'avance vers eux.

– Alex, lui, c'est Sandro, ton coiffeur, et voici Lys et Delhia, maquilleuse et manucure. Ils sont envoyés par Joanna.

Je m'agrippe au dos d'un fauteuil et cherche l'air qui me manque en réalisant que cette garce de Tricia sera au gala, conviée par mon mari qui plus est, sans savoir ce que lui a en tête, bien sûr. Ce serait trop normal de me le dire afin que je sache à quoi m'attendre, quand rien que l'idée de la revoir me glace le sang.

Je suis sûre qu'elle sera sublime, putain !

– Et Luca ?

Mila se penche vers moi en ôtant son oreillette.

– M. Garrett a décidé de limiter les trajets pour vous éviter la presse, me glisse-t-elle à nouveau avec la platitude d'un traducteur technique. Luca ne pouvait pas sortir du B-One sans risquer d'être suivi par les paparazzi. C'est donc votre grand-mère qui s'est chargée des préparatifs.

Je lui laisse donner les instructions du médecin au coiffeur quant à ma blessure et m'approche de Margo afin de découvrir la robe qu'elle s'apprête à sortir de la housse. Je suis curieuse mais j'ai un pincement au cœur en me remémorant l'instant où Tricia m'a présenté les tenues et son petit mot perfide sur ma « simplicité ». Une chose est sûre, jamais je n'atteindrai sa sophistication naturelle en société ni sa beauté de top model. Quelle que soit la robe !

– Je serais heureuse de la frapper pour toi, me décoche en douce Margo qui semble lire sur mon visage.

Je remarque que son nez frémit et je me sens super mal à ce moment précis tant la haine que je ressens pour Victoria Milan m'empêche d'éprouver toute pitié pour elle et l'enfance qu'elle a pu avoir. Elle peut

me craindre.

– Garde ça pour plus tard, réponds-je à Margo d’une voix déshydratée de jalouse. Devant la presse, je ne suis pas sûre que ce soit une bonne idée.

Le crotale blond rigole en enlevant la robe de sa housse.

– La robe te plaît ? esquive-t-elle en l’emportant sur ses bras. C’est Joanna qui l’a choisie. Au fait, félicitations pour ta grand-mère, poulette ! À mon avis, cette femme est ta meilleure alliée après moi.

Je souris et pivote vers le dressing où elle s’apprête à la suspendre pour détailler la robe une fois en place et je bénis Joanna. J’ai l’impression de pouvoir m’envoler avec cette tenue.

– Rien à voir avec les choix de Tricia, ne puis-je m’empêcher de murmurer.

– Cette garce voulait te tuer, grogne le crotale blond en arrangeant les godets de la jupe sur le sol, et je me demande un instant si elle parle au premier degré ou au figuré.

Sans doute les deux.

Je me concentre sur la merveille sélectionnée par Joanna à présent que je peux la voir en entier. C’est une robe du soir confectionnée en tulle gris clair diaphane pour la jupe, surmontée d’un corset de dentelle brodée, ponctué de perles et de cristaux scintillants. La composition sophistiquée mais fraîche étant encore plus mise en valeur par la transparence du tissu de la jupe.

– Waouh ! Tout simplement saisissant.

– Oui hein ! Tu vas être saisissante. Regarde, le dos est généreusement ouvert, dit-elle en retournant le cintre à bout de bras.

Cette robe est une caresse que je réserve à mon mari.

– Venez, Alex, nous allons faire un shampoing à la Bétadine et un soin à vos cheveux pour qu’ils brillent, m’appelle la voix au timbre latin exagéré de Sandro.

Quelques minutes plus tard, je suis installée dans la chambre sur une chaise avec une serviette éponge sur les épaules, les doigts de pied maintenus en éventail par des écarte-orteils en silicone rouge sexy, une main confiée à chacune des deux manucures, et Sandro qui ne cesse de vanter la qualité de ma chevelure en italien, ce qui évidemment ne me permet pas de suivre, tandis que Margo s’agite autour de moi jusqu’à me donner le tournis.

– Tu m’accompagnes au gala toi aussi ?

– Nan, râle-t-elle. J’ai un avion pour Marrakech.

Mes mains se raidissent dans celles de Lys et Delhia en comprenant ce que ça signifie. Je jette un œil à Mila assise un peu plus loin à consulter un magazine et je me demande si elle parle plusieurs langues.

– Tu vas voir Leila ? lui dis-je en français afin que les autres ne comprennent pas.

Margo capte tout de suite et enchaîne en français également :

- Elle m’a appelée après la mort de Cameron et... elle m’a dit pour le bébé, alors je ne vais pas la laisser seule chez ses parents.
- Elle va le garder ? fais-je avec un petit pincement ridicule dans la voix.
- Son père ne veut rien entendre, c’est... difficile, s’arrête-t-elle comme si elle hésitait sur le choix des mots.

Alors c’est moi :

- Leila veut le garder mais elle ne sait pas si elle est capable de s’opposer à son père, traduis-je avec plus de conviction.

Leila est une incurable romantique, le genre de fille qui pense que le destin est tracé, pas le genre à se diriger vers le planning familial dans le dos de sa famille, mais sa décision est ténue face à eux. On s’en est encore rendu compte quand il a été question pour elle de choisir son premier job. Jamais Leila n’aurait choisi de travailler pour le hedge fund de Cameron sans l’influence de sa famille. Son rêve, c’était les petits cabinets, la proximité avec les clients, comme moi.

- Et Kar ? Tu as des nouvelles ?

Brusquement, ses yeux s’illuminent.

- Kar a été génial ! C’est lui qui m’a fait rentrer du Canada malgré la grève des transports aériens. Il m’a trouvé une place sur le seul vol qui a pu décoller de Trudeau hier soir alors qu’il était complet et Joanna m’attendait à l’arrivée. Je ne sais pas comment mais c’est sexy à mort.

Une bouffée de reconnaissance envahit ma poitrine. Je lui dois la vie mais pas que, et c’est vrai que Kar est génial.

- Comment va-t-il, Margo ?

– Pas bien, tu t’en doutes. Cam’ était son meilleur pote, et même s’il ne l’a jamais dit, on sait tous ce que tu représentes pour lui. Te voir dans le coma, il a dû avoir une de ces trouilles... Enfin, il est à l’agence en train de reprendre toute la campagne MHG Synthesis avec Liam et Marcus. J’imagine que tu les verras tous tout à l’heure.

Quelques heures de préparatifs plus tard, durant lesquelles Lys et Delhia ont traqué le moindre poil disgracieux, avant de m’offrir un massage complet aux pierres chaudes pour me détendre et un maquillage digne des plus grands shootings, je peux contempler mon allure dans la glace du dressing.

- Qui aurait cru te voir ainsi ? souffle Margo d’un air ému inhabituel en me regardant des pieds à la tête.

Mon regard descend sur mon décolleté échancré jusqu’au milieu des seins et je considère un instant, surprise, leurs courbes voluptueuses inhabituelles dues au corset scintillant.

- On ne voit pas trop mes seins ?

– On voit *très bien* tes seins, poulette ! Ne change rien. Tu vas lui apprendre comment « aimer » à ton Guerrier. Et tu sais que je ne suis pas portée sur les compliments, mais je crois que j’ai perdu.

Si seulement elle pouvait dire vrai.

ALEX

L'ogre d'Horatio dans les Experts à Miami.

Ou comment chercher des parkings assez hauts.

Ou comment évaluer la dimension des voies.

Puisque l'ogre est aussi large que haut.

Voilà à quoi je pense quand Mila m'autorise enfin à mettre le nez dehors, après plusieurs précautions ridicules qui m'ont valu de rester à me geler dans le couloir, en robe de soirée, pendant dix bonnes minutes durant lesquelles les deux autres gardes armés de Matt s'assuraient de la sécurité du parking privé, situé à l'arrière du bâtiment brun. D'ailleurs, maintenant que j'y pense, c'est étrange, ledit parking n'est rien d'autre qu'une courette réservée aux bennes à ordures. Aucune bagnole ne doit rentrer ici sauf celle réservée à la collecte.

– Comment sort-on d'ici avec le Hum' ? demande Mila aux deux gardes en leur désignant l'ogre gris acier qui vient d'arriver.

Impossible de dire qui est à l'intérieur.

– Debra va convier les paparazzi à une fausse conférence-bulletin de santé dans le hall de l'hôpital, lui indique celui qui s'appelle Brett en revenant vers le couloir. Je vous envoie le signal quand la voie est libre.

Ma deuxième remarque étant qu'à l'heure du CO2 compté au gramme près, rouler en Hummer dans les rues déjà polluées de New York quand on est l'homme d'affaires qui a construit le premier bâtiment vert de la ville peut constituer une provocation politiquement incorrecte de premier choix.

Mais Matt semble l'ignorer.

– Venez à l'abri, m'ordonne alors la blonde nordique d'un ton clinique en ouvrant la portière arrière. Inutile de traîner à l'air libre.

Troisième remarque, avant même que ma robe ne me permette de grimper à l'intérieur, je constate que l'habitacle de l'ogre est vaste comme une cathédrale et son équipement royal. Cuir lisse de qualité, huisserie en acier brossé ton sur ton, le tout dans un rendu high-tech très sophistiqué. Les deux rangs de l'arrière sobrement alignés face à face disposent d'un véritable petit salon avec iPad Pro intégré équipé de casques Bose sans fil. Comment je le sais ? Parce que mon mari confortablement assis jambes écartées sur un des sièges, avec cette nonchalance masculine que seuls les hommes sexy en smoking peuvent se

permettre, vient d'en ôter un de sa tête.

Pour me regarder monter.

– On voit tes seins, me décoche-t-il pendant que je m'installe face à lui.

Il a parlé d'une voix éreintée très sexy, style #jeBosseàenCreverSuispasàEmmerder, tout en passant ses doigts sur sa nuque virile bien taillée comme à chaque fois qu'un truc l'emmerde et qu'il se demande comment il va aborder le sujet. Pas facile apparemment. Sexy et bourru, je dois avouer que je ne suis pas insensible à tout ça.

– Pour une fois qu'ils sont gros, tu ne pourrais pas dire autre chose ? répliqué-je un peu déçue tout en arrangeant nerveusement les godets de ma jupe.

Ses yeux sombres presque noirs me fixent bizarrement une seconde, puis descendent dans mon décolleté pour y rester. Ses pupilles dilatées allant de gauche à droite et ainsi de suite, comme s'il cherchait à s'assurer qu'ils ne sont pas asymétriques. Embarrassée, je détourne le regard vers l'ouverture de la portière avant droite afin de suivre la montée de Mila à la place passager, quand je m'arrête, accrochée par la silhouette familière du chauffeur qui me sourit discrètement dans le rétroviseur intérieur en attendant que je le voie. Je lui souris aussi, heureuse que Matt ne l'ait finalement pas viré. *Louis*.

– Tu écoutes quoi ? reviens-je à mon époux en plaçant le casque délicatement sur mon bandeau spécial soirée, et je lève les yeux au ciel.

Encore sa fameuse playlist *Shadow Lake*. Preuve que s'il a recours à Mozart, c'est que ça va mal ou que quelqu'un l'a passablement énervé.

Lui par contre a toujours les yeux au même niveau.

Je ne sais pas ce qui se passe exactement dans ma tête, mais quand je le vois ainsi chauffé à blanc par sa jalousie possessive et à bout de souffle parce qu'il meurt d'envie de toucher, je n'ai pas envie que ça s'arrête.

– C'est Luca qui a choisi cette robe ? gronde subitement mon époux mal luné vers mon décolleté d'un air toujours aussi abscons. Ce n'est pas celle qui était prévue, putain ! Selon le mail que j'ai reçu, tu devais porter une Lanvin rouge.

Bon ça suffit !

– Tu sais, Guerrier, on devrait changer ! J'essaie ton smoking et toi ma robe, pour voir si tu es à l'aise, fais-je dans un sarcasme provocateur.

Au lieu de relever ma vanne, Matt attrape l'écrin posé à côté de sa cuisse sur la banquette et me le tend sans rien dire, voire même un poil gêné ou agacé, ou les deux. Je reconnais tout de suite la boîte carrée en velours noir. Le No-Regrets. Le collier qu'il a fait monter pour sa mère après avoir recherché la pierre centrale – un rarissime diamant de couleur pourpre éclatant – dans le monde entier pour obtenir la même couleur que les yeux d'Eléonor et les siens quand ils sont dans leurs périodes sombres. Collier

qu'Eléonor a refusé et qu'elle va voir sur moi ce soir.

Est-ce que c'est ça qui l'agace ?

– Je veux que tu le portes, déclare-t-il avec force.

Cette force, je peux presque la sentir sur ma peau comme si elle était mienne maintenant. Je ne la crains plus, je m'en nourris parce que je sais à quoi il pense, je le sens à l'intérieur de moi. Je ne sais pas ce qui me connecte à lui de cette manière mais c'est là. Entre lui et moi.

– Tu veux qu'on sache que je suis à toi.

Lorsqu'il se penche vers moi et pose ses deux grandes paumes sur mes genoux, son irascibilité de bagarreur me saute au visage :

– TU. ES. MIENNE, explose-t-il à voix basse, ce qui est encore pire. Pour EUX là-dehors, c'est un avertissement.

Soudain, le gala MHG Synthesis ne m'apparaît plus aussi ennuyeux. Matthew ne va pas que lancer sa filière, il va se battre, puisque c'est dans sa nature, et se relever très vite. Comment ai-je pu en douter ?

Je l'observe alors qu'il reprend sa place et mon admiration gonfle ma poitrine. Là où la plupart resteraient à terre ou mettraient un temps infini à se reconstruire, lui y parvient tout de suite. Puis il va me faire l'amour juste après, jusqu'à épuisement. Comme il aime le faire quand il a besoin de trouver une consolation assez puissante pour sortir de ses ténèbres, et je suis impatiente.

De tout.

Je n'en peux plus d'attendre parce que quand on voit Matt Garrett se battre, je parierais que c'est avec son cœur qu'il le fait. Et, plus que tout, je veux voir son cœur. Je veux le voir frapper son adversaire, pour moi, pour lui. *Nous*.

J'ouvre l'écrin et le choc est toujours là.

Semblable à la première fois. Forcément, quand on possède ce genre d'article, on peut difficilement s'empêcher de lui refiler son nom. No-Regrets. Aucun regret. Aucun chagrin. Aucune émotion. Comme lui. L'homme qui refuse l'amertume, la mélancolie ou les plaintes comme il refuse d'aimer. Le bijou n'impressionne pas seulement par sa beauté, mais aussi et surtout par sa capacité à concentrer sa valeur dans un minuscule volume. Une seule et unique pierre très rare taillée en cœur, montée sur un collier en platine, tant qu'à faire. Se dire qu'on peut perdre une babiole de la valeur d'un joueur de foot comme un simple porte-clés a quelque chose de fascinant. Je souris.

En l'occurrence, le soutien-gorge le plus cher du monde.

– D'accord, Guerrier, ça couvrira ma gorge. Au fait, combien vaut cette merveille ? Un joueur de foot ? Deux ? fais-je en repoussant ma coiffure sur une seule épaule.

– Tout dépend. Si tu vises les « cent » du Big 5 européen, je dirais un, grinche mon époux en se

détournant vers la fenêtre.

Ce qu'il y a de bien avec le Hummer, c'est la position en hauteur qui donne une vue plongeante sur tout le reste. Ainsi, de là où nous sommes, obligés à attendre le feu vert des gardes pour démarrer, on domine nettement les poubelles et les cendriers extérieurs de l'hôpital. *Très chic le coin fumeurs.*

– Cent mille euros, waouh, fais-je impressionnée.

Matt détache son regard des containers pour le tourner lentement vers moi d'un air consterné. *Bon, je ne comprends rien au foot, c'est un drame ?*

– *Millions*, éructe-t-il d'une voix sourde. Et on parle en *dollars*, pas en euros.

Tout d'abord l'information ne parvient pas jusqu'à mon cerveau.

– Oh non ! Non ! dis-je effrayée après l'avoir répétée.

Les yeux sombres de mon mari descendent sur la pierre que je viens de lâcher sur mes genoux et reviennent à moi.

– Un joueur de foot du Big 5 dépasse les *cent* millions de dollars. C'est pour cette raison qu'on les appelle les « cent ». À ce tarif, accepter son fils aurait été la moindre des choses, argue-t-il d'un ton affaibli en désignant l'objet. Mais non.

Son aveu rend ma respiration difficile et je suis secouée et troublée. Il a véritablement voulu acheter l'amour de sa mère et ça me déchire d'avoir osé un jour le lui jeter en pleine face : « On achète le sexe, Matt, pas l'amour. » Ce geste, on l'admet d'un enfant désespéré, pas d'un adulte fort et indépendant, et c'est ça le plus troublant. Matt est resté un enfant émotionnellement. Et maintenant, entre remords et incompréhension, mon cœur me fait mal.

Je n'ai plus les mots.

– J'avais besoin de l'entendre, confesse-t-il. Je voulais tellement l'entendre me le dire, Alex, que ça me rendait furieux. Ces mots, personne ne me les avait jamais dits avant toi. Tu le penses vraiment quand tu me les dis, *Civilité* ?

Je le fixe, ébahie par son culot, et me mets soudain à frissonner en songeant que, *moi aussi*, il m'arrive d'être furieuse contre lui quand j'ai besoin de l'entendre et qu'il doit bien le savoir puisqu'il a lui aussi senti la même chose. Pourtant, je hoche la tête avec vigueur, parce que c'est vrai. « Je l'aime. »

– Merci de prendre soin de moi, termine-t-il l'air peiné et sincère.

Sincèrement, tu peux, mécréant ! Le seul homme de ma vie ne me le dira jamais. Tu crois que ça fait quoi ?

Impossible qu'il ne comprenne pas que j'en aie besoin ! J'observe les traits de son visage, un à un, sa mâchoire carrée que j'aime tant, mais j'ai encore le souffle coupé alors que je m'efforce de sortir les

mots :

– Tu as su pourquoi Eléonor l’avait refusé ?

Encore plus gêné, Matt baisse la tête comme s’il avait fait quelque chose de mal et répond sans me regarder :

– Pour elle, je ne suis pas son fils.

Une vague de colère pure monte en moi.

– Bien sûr que si, tu es son fils, voyons ! Qui a dit ça ? Elle ?

J’ai du mal à croire qu’Eléonor ait poussé la cruauté jusque-là, mais je vois sa mâchoire se serrer et une étincelle de défi passer dans ses yeux alors qu’il relève la tête pour m’affronter.

– C’était Victor l’homme de sa vie ! me jette-t-il au visage comme si ça expliquait tout. C’est pour cette raison qu’elle ne t’apprécie pas. Toi et moi, on lui rappelle trop de choses. Toi, parce que tu es sa fille. Moi, parce que je ne suis pas son fils. Bon Dieu, tout ce qu’Eléonor a fait avec mon père, c’était pour avoir Victor et le rendre fou de jalousie. Sauf que ça n’a pas marché. Et quand elle s’est retrouvée enceinte, elle n’a pas voulu élever le fils d’un homme violent parce qu’elle *savait* que je finirais comme lui. Elle savait que ça *arriverait*.

Son visage se durcit et il se met à hurler la suite :

– Parce que je suis un PUTAIN DE BOURREAU EN DEVENIR ! C’est pour cela que je ne veux pas d’enfant avec toi et ça me déchire de te demander de rester avec moi alors que je sais pertinemment que je vais te faire du mal.

Nous y voilà !

Sa voix reste un instant suspendue entre nous et nous nous regardons le plus proche possible l’un de l’autre sans nous prendre dans les bras. En gros, il m’avertit et attend ma réaction, mais ce qui me choque le plus, c’est qu’il ne cherche pas à le cacher à Louis et Mila installés à l’avant. Ce qui en dit long sur sa capacité de détachement. Il se fout de ce qu’on pense de lui à présent que la presse a levé le voile sur son passé. J’esquisse un mouvement et le clip se referme sous mes doigts comme si le bruit du fermoir de ce collier maudit scellait notre silence.

– Je ne te laisserai pas devenir bourreau, Guerrier, lui dis-je doucement.

Son regard noir habille mon visage.

– Tu n’y pourras rien, Civilité, soupire-t-il.

Un instant, je songe à sa fameuse panic room en en comprenant mieux le sens pour lui. Sans elle, il aurait l’impression de ne pas me mettre à l’abri. Une vie sans amour et sans enfant, je vais certainement le vivre comme une chute dans le vide, mais je dois m’accrocher parce qu’aujourd’hui ma vie est liée à

la sienne.

– Debra a fait parvenir un laissez-passer à ton ami Maxime, ajoute Matt un instant plus tard avec l'évidente intention de clore le débat.

Je fais comme lui :

– Oh ! Max ne viendra pas. Il m'a envoyé un SMS pour me dire qu'il était de garde à l'hôpital. Mais merci, c'est gentil.

Pour dire vrai, je suis hypnotisée par l'homme que j'ai devant moi. La façon dont il respire malgré ce foutu désespoir qui le ronge et se concentre sur l'objectif à atteindre. Je sais que la stratégie de la Déferlante est différente selon l'adversaire, je me suis renseignée auprès de tous les collaborateurs que j'ai pu rencontrer en travaillant sur la campagne MHG Synthesis. Avec certains, il joue. Avec d'autres, il frappe direct. Parfois, il réserve ses coups pour mieux les épuiser.

Mais ce soir, le combat est ultime, je le sens.

C'est presque un combat à mort.

Matt doit à la fois terrasser la presse, ses détracteurs qui lui ont retiré leurs fonds et ont sonné le glas du Fil rouge, Tricia et les femmes battues qu'elle représente, et sa propre mère qui le rejette. Donc, ce collier autour de mon cou devient symbolique.

– On a le feu vert, annonce alors Mila à Louis en tapotant son oreillette. Verdi dit qu'on peut y aller par Lexington Ave et E 96th St en direction de FDR Drive. Il faut récupérer la voiture des gardes.

L'ogre se met en branle et sort du parking. Les énormes pneus ne produisant étonnamment pas de bruit, le silence à l'intérieur de cette cathédrale est logiquement sépulcral après notre conversation. Matt a remis son casque, probablement pour mieux se concentrer, mais son regard très sérieux reste irrésistiblement rivé sur moi pendant tout le trajet. Je sais qu'il se demande encore pourquoi je reste.

Du coup, je regarde défiler le paysage familier sous les premières couleurs de l'automne et je réalise que je fais tout ce que je peux pour ne pas réfléchir à ce que je viens d'apprendre, tandis que nous approchons du Brooklyn Botanic Garden, l'imposant 4 x4 GMC des gardes nous ouvrant la route.

Une fois les deux véhicules stoppés devant l'entrée, plus personne ne bouge dans l'habitacle, attendant apparemment que le chauffeur d'une superbe Lincoln noire ouvre la portière arrière à son occupante, et chacun de nous regarde en descendre Tricia dans un long fourreau fluide vert émeraude à découpes très audacieuses, accentuant le creux de sa taille et mettant en valeur la silhouette parfaite du fessier qu'il moule ; mon estomac se pince. Trop suggestif selon moi.

Merde, comment fait-elle ?

Matt m'a dit attendre plus de deux mille personnes. Tout le gratin de l'industrie pharmaceutique américaine. On n'est pas dans une boîte ! Or, on voit non seulement ses seins pointer sous la soie pure, mais aussi son string, tellement la robe souligne chacune de ses fesses, et mon mari n'en perd pas une.

– Matthew... le supplié-je, le cœur tambourinant.

Rien à faire, ma jalousie est montée dans ma gorge avec un relent de bile. Bien entendu, Tricia prend son temps. Cette bagasse asphaltée⁹ pose et sourit de toutes ses dents aux appareils photo du coin, saluant comme il se doit d'un petit geste étudié de la main les journalistes qui l'appellent devant leur micro.

Tout pour perdre du temps !

– Quelle est la CONNE chez nous qui a regroupé le cortège, que je lui greffe une cervelle !! explose enfin mon mari. On dirait le défilé de la future mariée, putain ! Cette GARCE a fait exprès d'arriver *avec* moi.

Évidemment, personne n'ose lui répondre quand il est comme ça. Affûté, brut de décoffrage, excessif et tellement lui qu'il en devient réel. Même Mila-la-Terreur se tasse sur son siège et je pourrais jurer de ce que pense Louis qui, lui, a vu de quoi Tricia est capable.

– Donne-moi ta culotte ! me jette mon mari en tendant une main ouverte vers le ciel sans me regarder.

Comme je ne bouge pas, il tourne la tête et nos yeux se croisent. Les siens sont aussi violets que les iris du jardin de ma mère en Corse et j'en reste tout envoûtée. De la même façon que si je ressentais les ondes entre lui et moi.

– Tu es épilée ? m'aboie-t-il au visage.

– Qu'est-ce que tu as dit ?

Mais je fais oui du menton.

– Alors donne-la-moi ! J'espère qu'elle est rouge flamboyant et sexy, putain !

Mes paupières battent en repensant au cadeau de Margo rapporté du Canada que j'ai failli refuser de porter car ma robe est grise, et je bute sur les mots :

– Elle est rouge, oui, mais que... que veux-tu en faire ?

Est-ce qu'elle se voit ?

– Tu vas me donner ta putain de culotte ou je vais la chercher ?

Impressionnée, je fixe les reflets violets qui, eux aussi, me fixent avec autorité.

– Hein ? C'est ma première cérémonie officielle et tu veux que j'y aille sans culotte ? Le tulle de ma jupe est transparent, je ne peux pas !

Je scrute sa réaction, convaincue d'avoir trouvé le bon argument, et il en fait de même. C'est ça, regarde-moi. *Je suis sérieuse, putain !*

– Mila ? lance-t-il vers l'avant sans me quitter des yeux.

– Oui patron !

– Descendez de voiture et rapportez-moi un string en bonbons pour ma femme, *maintenant*, me décoche-t-il fielleusement, me rappelant par la même occasion que je n'ai pas toujours fait autant d'histoire.

Je cligne des yeux en pleine confusion.

– Tu te rends compte que c'est mon cul que tu mets à l'air ?

– MILA !!!

Mon estomac se serre. Ce n'est pas tant l'idée qu'on aperçoive la forme de mes fesses que sa jalousie qui me fait peur.

Et merde...

– Inutile, Mila, m'entends-je décider à mon tour sans le quitter des yeux moi aussi. Je n'en aurai pas besoin.

Je prends cette décision à contresens de la raison, et parmi toutes les choses que j'avais imaginées en venant ici, je n'aurais jamais cru voir ce que je vois. Il est content. Non. Plus que ça. Ses yeux brillent comme quand il a envie de sexe.

Je râle :

– Tu es fou ! Tu es le seul homme possessif et jaloux qui s'impose d'envoyer sa femme cul nu à une cérémonie de deux mille personnes.

Sa volupté de sale gosse m'éclate au visage mais je ne respire plus du tout en glissant les mains sous ma robe.

– Vous deux devant, si je surprends vos yeux dans le miroir, c'est la dernière chose que vous verrez, lance Matt à Louis et à Mila pendant que je retire ma culotte et que je la lui tends en me maudissant de la sentir déjà mouillée.

– Voilà, que veux-tu en faire ?

Au lieu de me répondre, Matt arrache d'un geste sec la pochette de son smoking et la jette par terre. Puis il respire à fond la dentelle rouge coincée entre ses deux grandes paumes en la portant à son nez, comme s'il cherchait à s'enivrer avec, et j'en ai des convulsions. Ensuite, il la glisse à la place de telle façon qu'on ne peut ignorer de quoi il s'agit. Je vais mourir. J'ai le cul en plein courant d'air à cause du tulle et il a ma culotte humide et chaude exposée sur la poitrine.

– Parfait. Maintenant, on peut y aller !

Et soudain je comprends en le regardant arborer fièrement son trophée pourquoi il est content. Personne n'a jamais appris à Matt comment faire pour aimer, protéger ou prendre soin. Il le fait à sa manière, d'instinct, avec des actes provocants mais loyaux qui lui ressemblent, et c'est énorme pour lui.

Satisfait, il fait un signe à un des gardes armés debout à l'extérieur du Hummer de venir ouvrir la porte, et le désir que je lis dans ses yeux quand il me fait descendre derrière lui, à la vue de tous, me coupe le souffle. Et je ne suis pas la seule, le silence se fait aussi autour de lui. Je n'ai jamais vu quelqu'un d'aussi fascinant, d'aussi viril et impressionnant que Matt Garrett, et ce silence...

J'ai du mal à faire un pas.

– La timidité, c'est terrible. Que dois-je faire ?

La réponse, il me la chuchote à l'oreille :

– Et moi je crois que ta timidité, c'est juste une ruse pour que je t'attire dans mes bras. Ignore-les !

En faisant abstraction de la masse de journalistes et de badauds, je jette un œil vers le parc entre les larges murs d'enceinte et je me rappelle ce que j'ai lu en préparant le lancement de MHG Synthesis. Le jardin botanique de Brooklyn est l'un des principaux jardins d'Amérique. Il couvre cent hectares et regroupe quarante-huit jardins différents. On y trouve notamment une rivière, des cascades et des étangs ainsi que la plus grande serre victorienne des États-Unis. Vu de l'extérieur, tout semble parfait, coloré par les fauves naissants de l'automne, et calme.

Mais le silence ne dure pas :

– Alexiane, ça vous arrive de penser à toutes ces femmes qu'il a regardées se faire violer pour jouir ?

Un grognement sourd s'échappe de la gorge du Guerrier tandis qu'il m'attire à lui et que les quatre gardes qui nous accompagnent tentent de faire rempart.

Seulement on ne fait pas rempart aux mots :

– Est-ce qu'il vous a obligée à le faire avec un autre ?

Expirant un souffle tremblant, je continue d'avancer en me focalisant uniquement sur l'objectif à atteindre, la beauté des feuilles qui tombent un peu partout et qui envahissent lentement les pelouses du parc.

– Maintenant que vous savez pour la vidéo, vous allez faire un recours pour redevenir avocate ? tonitruue une autre voix.

– Que plaideriez-vous contre un homme qui a battu sa petite amie ?

– Est-ce qu'il vous a déjà punie ?

– Comment réagiriez-vous s'il vous frappait ?

– Avez-vous déjà été témoin de ses éclats de violence et de cruauté ? crie une rousse sophistiquée sur ma droite.

Stopnant brutalement notre entrée dans le parc, je n'hésite pas une seconde :

– Pauvre conne ! grincé-je en faisant face à la rouquine en question. Vous n'avez pas la moindre idée de QUI il est. Oui, il incarne la férocité des gens dénués d'émotions. Oui, il a regardé des femmes se faire

violier comme d'autres regardent un film porno pendant l'acte. Oui, il a de gros moyens et aucune morale pour les utiliser. Mon mari ne sera jamais un homme ordinaire. Sa famille est riche et célèbre mais il s'est battu toute sa vie pour rester vivant. Posez-vous donc la question : comment croyez-vous qu'il se soit retrouvé en plein conflit armé à l'âge de quinze ans ? Cet homme est un miracle et je le chéris de tout mon cœur.

Aussitôt les portables s'élèvent à bout de bras et les flashes crépitent, nombreux, au point que je doive lever la main devant mon visage. Puis les questions fusent de toutes parts, comme si je les avais autorisés à les lui poser :

– Monsieur Garrett, qu'est-il arrivé à votre jet ?

– Comment vos proches ont-ils vécu l'annonce de votre mort ? Votre mère dit qu'elle n'a eu aucune nouvelle de votre part. Votre père a interrompu sa campagne pour rentrer à Durham. Quand les avez-vous rassurés ?

– Monsieur Garrett, quelles étaient vos relations avec Tamani Mitsui ?

– Monsieur Garrett, est-il vrai que vous avez abandonné cette femme enceinte pour monter votre entreprise ?

– Combien d'autres enfants avez-vous sacrifiés à votre carrière ?

Lorsque je tourne la tête vers lui pour évaluer l'étendue de ma bêtise, les yeux de Matt pétillent d'espièglerie en m'observant, moi, pas la foule, et mon regard tombe sur ma culotte fièrement arborée sur sa poitrine. Je rougis en pensant que demain tous les magazines feront leur une avec ça. Sauf que je ne peux plus me permettre d'avoir peur, ni honte. Pas après le Kivu qui a failli nous séparer pour de bon. Pas après avoir réalisé que ce qui m'effraie le plus, c'est de le perdre, lui. Le cœur comprimé par le désir, j'enroule mes doigts autour des siens en murmurant juste pour moi « Au cœur de la tempête aussi, Guerrier ».

Ce qui le fait sourire en coin.

– Alexiane, est-ce que vous faites ça pour l'argent ? me lance alors un journaliste masqué par nos gardes en brandissant son téléphone au-dessus d'eux.

Je m'oblige à prendre un air calme, en apprenant de lui, même si le désir violent de montrer au monde entier que je peux être une adversaire aussi effrayante que mon mari me fait dire n'importe quoi :

– Ce n'est pas à moi que cette question s'adresse. Posez-la à la femme qui a profité de sa culpabilité pour lui soutirer un maximum d'argent et qui aujourd'hui s'en sert pour le piéger et lui refiler un fils de quinze ans ! Pourquoi croyez-vous que M^{lle} Milan a attendu la fin du délai de contestation ?

J'ai conscience que ce n'est pas du tout professionnel d'agir comme cela et que je peux gêner les avocats de Matt, mais je m'en moque.

– Quels sont vos projets vis-à-vis de Jensen Garrett, monsieur Garrett ? rebondit une de ses consœurs à l'allure plus naturelle.

Merde, une mère de famille nombreuse.

Mais alors que je bous littéralement, Matt reste distant et lointain et surtout muet, et ça me rend folle. D'autant que la plupart des femmes présentes sont en train de le dévorer, lui et ma culotte, du regard avant de m'incendier moi comme si je leur avais ôté le pain de la bouche. Quelque part, je lui en veux de cette indifférence. S'il ne fait rien, mon mariage ne survivra pas à une telle pression. Aux yeux de certains, Tricia et lui sont liés à vie par cet enfant et je sais que c'est moche mais je ne le supporterai pas.

Par miracle, une nouvelle escouade de gardes armés de talkies-walkies arrive à nous extraire, et nous pouvons à présent avancer au cœur de la magnifique palette de couleurs que nous offre cet endroit spectaculaire.

Ici tout semble si loin de l'agitation qui nous entoure.

- Debra s'excuse, monsieur, lui glisse un peu plus loin celui qui semble être le chef du groupe, elle a eu plus de mal que prévu avec ceux du Mount Sinäi.
- Où est Verdi ? lui demande brusquement mon époux.
- Verdi vous attend sur l'esplanade des Cherry, monsieur. Tout est OK, ajoute le garde en désignant le drone qui vole au-dessus de nos têtes.

L'esplanade des cerisiers complète la palette. Il doit bien y avoir cent arbres plantés ici. Tout en rejoignant la tente dressée entre les deux allées d'arbres fruitiers japonais, j'admire le décor planté pour l'événement.

C'est magique.

La décoratrice a eu l'idée de jeter des milliers de feuilles d'automne multicolores pour recouvrir entièrement la toile cirée blanche. De quoi faire oublier que les cerisiers japonais ne sont plus en fleurs à cette saison. En revanche, les multiples couvertures colorées proposées par les hôtessees m'intriguent.

- C'est le *Hanami*, m'explique Matt qui semble avoir deviné mes pensées. Une pratique ancestrale au Japon. Lors de la floraison des cerisiers, les Japonais s'asseyent sur des couvertures et passent des heures à contempler leur fleur préférée et à boire du saké. Je faisais comme eux quand j'étais à Tokyo et j'ai continué ici par la suite. L'endroit te plaît ?

J'acquiesce poliment. Sentir le doux parfum des fleurs et admirer la magnifique palette de couleurs ainsi recrée est spectaculaire. Plus on avance dans le cœur de la fête plus l'impression d'être loin de tout se fait ressentir.

- C'est une belle idée de faire ça ici, proche du lieu où sont nées les industries MHG, complimenté-je mon mari en repensant ironiquement au choix bien plus impersonnel de ma belle-mère. Mieux que Carnegie Hall.
- Le gymnase n'est pas loin, approuve-t-il.

Sa voix s'est teintée de nostalgie et je comprends qu'il doit penser à la fin de sa fondation. Ce gymnase qui fut le théâtre de ses débuts ne servira plus à présent. Matt ne le dira pas mais il est triste.

- Tu vas le vendre ?

Même pour moi, c'est difficile. Son bras s'enroule autour de ma taille en guise de réponse, tandis que je le regarde saluer des connaissances au fur et à mesure que nous les croisons. Pour ma part, je me contente d'un petit salut timide à chaque fois qu'il me présente, malgré la curiosité évidente que je suscite et les regards qui se tournent inmanquablement vers Tricia pour nous comparer.

– Oublie-la, m'ordonne doucement Matt au moment où nous quittons un petit groupe d'invités pour un autre.

J'opine du chef mais j'en suis incapable. Tricia virevolte de groupe en groupe bien plus à l'aise que moi, et j'ai hâte que la soirée se termine. Sous la tente immense recouverte de feuilles, une scène a été montée sur laquelle se produit un orchestre. Trois garçons et une chanteuse brune en longue robe au motif d'art graphique difficile à regarder mais dont la voix est d'une sensualité à couper le souffle. Aussitôt je me rappelle que Matt a toujours eu un faible pour les voix de femmes, qu'elles chantent de l'opéra ou, comme ici, une variante plus expérimentale à mi-chemin entre classique et jazz.

– Qui est-ce ? je demande à mon époux en serrant un peu plus son bras.

Il se penche vers moi.

– Le groupe te plaît ? Hooverphonic. Ils sont belges, m'apprend-il alors qu'un homme plus âgé en smoking avec une belle prestance s'approche de nous.

À ma grande surprise, Matt me lâche pour lui donner une accolade virile, mais, lorsqu'ils s'écartent l'un de l'autre, j'intercepte l'étrange regard du quinquagénaire sur le smoking de mon mari et je rougis en comprenant qu'il fixe ma culotte. *Envie de disparaître.*

– Rodney, je te présente mon épouse, Alex Garrett. Bébé, voici Rodney Hourcade, mon avocat en charge du dossier Tricia et grand ami de Dries.

Je lui tends la main en évitant de le regarder dans les yeux.

– Enchanté, Alex, dit-il en la prenant. Ce que ne dit pas Matt, c'est que je suis aussi *votre* avocat puisque j'ai rédigé votre pre-nup.

Sans le vouloir, je reprends ma main, ne pouvant m'empêcher de remarquer que la mâchoire de mon époux s'est serrée. Mes yeux passent de Rodney à ce dernier mais aucun des deux ne semble vouloir rebondir. Et pour cause, l'allusion à notre mystérieux contrat de mariage me rappelle douloureusement que Matt ne me fait pas encore confiance pour tout.

Puisque j'ignore toujours ce qu'il contient.

Or, si j'adore que Matt soit possessif parce que tout ce qui est excessif est lui, je déteste avoir le sentiment qu'il me cache quelque chose d'important, et c'est exactement ce que je ressens en ce moment.

L'occasion est trop belle.

– D'ailleurs, Rodney, pourrai-je en avoir une copie ? Je sais que j'étais un peu ivre lorsque je l'ai

signé et je ne remets pas en cause ma signature mais... ou alors parlez-m'en. Qu'est-ce que ça dit ?

– Eh bien ça dit...

Matt dégage l'avocat avant qu'il finisse sa phrase.

– Je veux qu'on règle ça maintenant, Rodney, dit-il en l'attirant à l'écart. Est-ce que tout est prêt ?

Non seulement je suis stupéfaite d'être plantée ainsi, mais en plus mon cœur bat très fort en les voyant se diriger vers le groupe d'invités où se trouve Tricia. Deux autres hommes en complet noir les rejoignent, qui, si j'en crois leur visage, n'ont pas l'air d'être de simples invités. Curieuse, je m'approche au moment où Lars et Eléonor que je n'ai pas encore salués en font de même. De sorte que nous nous trouvons tous en première ligne du cercle qui s'est formé autour de mon mari et de son avocat.

J'entends la voix de Hourcade en premier :

– Mademoiselle Victoria Milan ?

L'intéressée se retourne de son port de reine.

– Oui ?

– Vous reconnaissez être la mère de l'enfant mineur Jensen Stuart Garrett né à Paris dans le XVI^e arrondissement ?

Elle cille et cherche à croiser le regard de Matt.

– Euh oui bien sûr c'est mon... notre fils, se reprend-elle avec un petit sourire en baissant hypocritement les cils.

– Mon nom est Rodney Hourcade. Je suis l'avocat de M. Garrett. Deux de mes hommes sont actuellement dans la pension de votre fils.

Ses paupières battent rapidement.

– Oh mon Dieu ! Il est arrivé quelque chose à Jensen ? s'alarme-t-elle en parfaite comédienne en se précipitant dans les bras de mon mari. Mon Dieu, Matt... Notre bébé...

Mari qui heureusement pour lui la repousse sans aucun ménagement, mais provoque les hoquettements horrifiés des femmes de l'assistance. Je chasse cette pensée, parce que, honnêtement, ce qui m'importe, là, tout de suite, c'est de savoir ce que mijote mon truculent Guerrier.

– Ce n'est pas la peine de vous alerter, mademoiselle Milan, riposte Hourcade en se plaçant entre elle et son client. Si vous aviez passé un seul coup de fil à la pension de votre fils cette année, nous pourrions vous croire.

Tricia blêmit, recule et semble vouloir s'accrocher aux bras de deux hommes de son cercle d'amis venus la soutenir.

– Comment osez-vous, Garrett ? s'élève l'un d'eux. Cette femme va s'évanouir.

Une des hôtesse fait mine de lui apporter une chaise mais Tricia la refuse, se redressant miraculeusement pour fusiller mon mari de ses yeux vert vipère.

– Voici ma question, déclare avec emphase l’avocat en s’adressant aux invités à présent tous agglutinés dans notre périmètre. Autorisez-vous le père ici présent à faire effectuer sur Jensen un test ADN accrédité par l’AABB¹⁰.

La bombe lâchée par Hourcade fait autant d’effet à l’assistance qu’à sa destinataire qui, pour une fois, ne joue pas et semble réellement être en mesure de défaillir, s’il ne la tue pas avant. *Dieu que c’est bon !*

Car la véritable bombe est écrite sur le visage du Guerrier. Cruel et froid, vicieux jusqu’à la moelle de ses os, capable de vous briser briser briser jusqu’à ce qu’il en ait fini de vous. Personne ne peut ignorer en le voyant qu’il ne va pas la lâcher. Et c’est peut-être pour cela que j’ai traversé toutes ces épreuves.

Pour le découvrir au moment d’abattre sa proie.

Lui. La Déferlante.

– Pour ceux ici qui l’ignorent, continue Hourcade, seul un laboratoire bénéficiant de cette accréditation peut être utilisé dans le cadre d’une affaire judiciaire. Autrement dit, vous avez tous le droit de faire un test de paternité sans en parler à la mère, mais les résultats seront nuls aux yeux de la loi. Si l’un d’entre vous verse une contribution pour l’éducation de l’enfant alors que le test de paternité prouve plus tard que vous n’êtes pas le père, la participation financière cesse immédiatement.

Au moins il a capté l’auditoire, tous les hommes écoutent.

– Cependant ! ponctue l’avocat, l’index en l’air. Dans la plupart des États, ce test de paternité doit être réalisé dans une certaine fenêtre de temps, lorsqu’une reconnaissance volontaire de paternité a déjà été signée par le père putatif, et dans beaucoup de cas un homme peut se voir demander de payer une pension alimentaire *même* si l’enfant n’est biologiquement pas le sien.

Cette dernière remarque soulève plusieurs ricanements et commentaires peu amènes parmi ces messieurs, mais Hourcade sourit tel un chat devant une poignée de canaris. *Le but est atteint.* Quelle que soit l’issue, les hommes seront du côté de Matthew. *Beau travail, confrère !* ne puis-je m’empêcher de formuler dans ma tête d’ancienne avocate.

– M. Garrett est riche. Ce n’est donc pas une question d’argent, enchaîne Hourcade. La seule chose que demande mon client, c’est d’établir de façon INCONTESTABLE la paternité de cet enfant.

– Mais s’il n’est pas le père, qui l’est ? formule une grand-mère très sophistiquée, en regardant Tricia de travers.

Rien que pour avoir posé la question, je l’embrasserais.

– Depuis 2011 dans la plupart des États, les parents non mariés ayant recours à une reconnaissance de paternité sont informés de la possibilité légale de passer un test de paternité, poursuit Hourcade en n’y prêtant pas cas. Comme mon client ignorait cette paternité, il n’a pu en bénéficier avant aujourd’hui.

En ménageant son effet, l'avocat se tourne alors vers l'assemblée attentive en prenant un air grave.

– Mesdames et messieurs, nous savons que M^{lle} Milan a eu un autre partenaire. Un huissier est donc en train en ce moment même de demander un autre test au présumé père de l'enfant. *En public*, comme ici.

Un brouhaha d'écœurement se fait entendre dans l'assistance tandis que le regard de Tricia sur mon mari se durcit. Elle le hait. Cela ne fait plus aucun doute à présent. Et un instant je me demande ce qu'il voit en elle. La petite fille à la colonne vertébrale malformée qui venait dans son lit ou l'hypocrite qui essaie de le piéger ? Malgré la chaleur de la soirée new-yorkaise, des frissons me remontent dans le dos en sentant quelqu'un s'approcher.

– Que fait-il ? me murmure Lizzie par-dessus mon épaule.

– Ton frère lave son honneur.

Aussi seul dans cette bataille que dans toutes celles qu'il a menées avant moi, et ça m'arrache le cœur de voir qu'il ne m'y a pas conviée. Il est tellement insensible, tellement froid et implacable, j'ai hâte que ce combat se termine pour pouvoir le rejoindre. Lizzie chuchote à mon oreille :

– Je suis passée à l'hôpital en sortant du lycée mais tu dormais et Matthew m'a carrément fait raccompagner chez maman entre deux gardes armés, elle était furax...

Je lui fais signe de se taire car je veux écouter Hourcade.

– Ces tests répondent aux standards demandés pour l'État de New York mais pas que. Nous avons également obtenu l'accord des services d'immigration britannique, irlandais et français, et le test est sans danger.

– Pourquoi britannique ? demande une voix de femme.

– Nous pensons que le véritable père est britannique, ne se démonte pas Hourcade. Le lieu de résidence de l'enfant est en Irlande et l'acte d'état civil a été fait à Paris. M. Garrett tient à agir dans la légalité.

Oh la vaaaaache...

Soudain tout s'éclaire dans ma tête et je comprends pourquoi Matt a tenu à inviter Tricia. Aucun tribunal américain ou français ne lui délivrera l'autorisation de faire un test accrédité passé le délai de contestation légal, mais en piégeant Tricia en public, il est quasiment sûr de l'obtenir. Idem pour son père qui doit certainement tenir un meeting quelque part en Angleterre à cet instant même. Voilà pourquoi le gala commence aussi tôt ! Cinq heures de décalage horaire.

Matt a tout planifié.

– Mon Dieu mais mon fils a perdu la tête, s'offusque Eléonor sur ma droite sans prendre la peine de me saluer. C'est vous qui lui avez conseillé ça !

Ses yeux violets m'accusent.

– Non, mais je le regrette ! Maintenant Tricia n'a que deux options. Refuser et passer pour une

menteuse. Sans compter qu'elle n'est pas sûre que Matt ne la poursuive pas s'il effectue un test non accrédité. Ou accepter et prendre le risque d'aller en prison avec Vincent et Paul, s'il s'avère que l'acte de reconnaissance de Jensen est un faux. Je ne voudrais pas être à sa place car le parquet français se chargera de les poursuivre même si Matt ne le fait pas.

La vengeance de Matt est terrible.

Et elle est globale. Aucun d'eux ne s'en remettra. Personne ne rigole avec les fraudes à l'état civil en France. Tout comme aucun juge ne cautionnera l'exploitation d'un enfant. À ma grande surprise, Eléonor m'attire à elle pour m'êtreindre.

– Dites-lui d'arrêter, je vous en prie. Si vous le lui demandez, il arrêtera.

Succédant à mon embarras d'être dans ses bras, un fourmillement me parcourt et je prends conscience de mon erreur de calcul en voyant la tête ahurie de Lizzie nous observer puis passer à son père nous dépassant de deux têtes. Lars fronce les sourcils aussi surpris que moi par le comportement de sa femme.

J'entraîne Eléonor à l'écart.

– Vous avez peur pour Lizzie.

Ce n'est pas une question et elle le comprend parfaitement.

– Que croyez-vous qu'il fera une fois qu'il nous aura tous brisés ? siffle-t-elle avec sa bouche en cul-de-poule. Il passera à vous. Matthew est un psychopathe violent sans aucune culpabilité, comme son père. Ça va forcément arriver.

Elle a vraiment peur.

Je ne peux même pas la regarder en face tant la façon dont elle parle de son fils m'horripile. J'explose :

– Matthew n'a rien à voir avec Vincent ! Comment pouvez-vous le condamner à l'avance ? Votre fils avait besoin que vous entendiez ce qu'il a vécu quand vous l'avez abandonné entre les mains d'un père maltraitant. Pas pour vous *punir*, mais pour *guérir*. Mais non, c'était trop dur, trop gênant à admettre avec votre vie mondaine. Alors vous lui avez fermé votre porte.

Eléonor fait un pas en arrière, choquée par mon attaque, et ses yeux descendent sur le collier autour de mon cou d'un air mauvais. Son rire glisse sur moi telle une pluie d'éclats de verre.

– Profitez-en bien ! dit-elle. Avec qui croyez-vous que Matt se consolera quand il vous aura brisée, très chère ? Avec une gentille fille ennuyeuse comme vous ou avec un monstre sexy au lit comme Tricia ? Si ce n'est pas déjà fait.

Frémissante de colère, je rejoins le premier rang des badauds en luttant contre mon envie de coller mon poing dans quelque chose au moment où Tricia déclare à Hourcade sous les yeux froids de mon mari et la curiosité du reste des invités :

– Je n’ai rien à cacher. Faites le test, capitule-t-elle en s’en allant la tête haute. Je ne vois pas où est le mal. Il prouvera qu’un morceau de la chair de Matt Garrett a grossi dans mon ventre et à quel point ce morceau de lui m’a aimée.

Là, c’est le coup de grâce.

Évidemment, son dernier regard est pour moi jusqu’à ce que la vérité me suffoque. Pourquoi Hourcade n’a-t-il pas mentionné que Matt n’avait jamais couché avec elle ? Était-ce une technique d’avocat ou la stricte vérité ? J’imagine les mains manucurées de Tricia sur la peau de mon mari, ses grognements pour elle, et je me sens fragile. Tout à coup, le doute m’assaille et je m’en veux de douter de lui, mais je n’y peux rien. Et si Jensen était finalement son fils ?

J’inspire fort et je ferme les paupières car, pour la première fois de ma vie, je sens le désir animal de tuer. Cela ne m’était jamais arrivé.

– Bébé, n’accorde à personne la possibilité de t’atteindre, me conseille la voix chaude de mon mari. Ce n’est pas grave. Viens, on va danser.

Facile à dire. Et lui alors ? Pourquoi n’est-il pas plus affirmatif ?

J’ai l’impression qu’un nuage noir s’est installé au-dessus de ma tête. Je veux juste être une fille simple, avec des buts simples, un travail simple, une vie simple, mais non, je ne peux plus avoir tout ça maintenant. Parce que je suis amoureuse d’un Guerrier au fonctionnement totalement improbable et que je sens que je vais frapper cette salope.

Comment s’appelle ce spécialiste déjà ?

9. Entendre ici prostituée, mais en plus joli. OK ?

10. American Association of Blood Banks.

MATT

« Mad About You »

À croire que le groupe sur scène lit dans mes pensées.

J'ai beau faire, je ne peux plus simuler. Quand Alex a pris ma défense face à la rouquine du vénérable *New York Times*, c'est comme si on m'avait branché sur une prise. Je me suis mis à planer juste parce qu'elle prenait ma défense quand personne ne l'avait jamais fait avant. Juste ça, et ça a suffi à me rendre fou.

Peu importe ce qu'allaient titrer les trois principaux quotidiens de New York invités par Debra ou ce que relaterait la presse écrite de la côte est à la côte ouest, je me sentais comme un putain de roi barbare venant d'hériter d'une reine archer nommée Alex Civilité Garrett. J'avais hâte de livrer bataille et je jure que je me suis battu pour qu'elle me regarde. Je voulais qu'elle voie comme je suis fort quand il s'agit de nous. Alors que je n'en ai rien à foutre de ce que pensent les gens, je me fous d'être humilié, je me fous de tout. Je suis un salaud, et alors ? Tout ce que je sais, c'est que je voulais lui montrer à *elle* que je la mérite.

Il le fallait.

J'essaie de ne pas être trop brusque et de ne pas marcher trop vite pour la conduire vers la piste de danse, car je vois bien que son teint est pâle. Elle est tendue. Je le sens en moi quand elle souffre. J'ai beau lui sourire et me montrer gentil en traversant la foule des curieux qui nous observent, aucun sourire en réponse au mien. Je ne sais pas ce que j'ai fait ou ce que ma mère a pu lui dire, Alex ne me prête plus aucune attention et n'arrête pas de triturer ce fichu collier.

À quoi pense-t-elle en faisant ça ?

Quand Alex sourit, je suis le plus heureux des hommes parce qu'elle est heureuse. Je sens sa joie, sa possessivité à mon égard, et son amour pour moi, et je me sens... comme un dieu pour elle.

Par contre, quand elle doute de moi comme en ce moment, j'ai du mal à croire qu'Alex m'aime, et la frustration et le désespoir se mettent à bouillir à l'intérieur de moi. Que puis-je faire de plus que me battre pour elle ? C'est elle qui l'a dit, je suis un Guerrier. Rien d'autre. C'est pour cela que je suis dingue.

Je ne sais pas être en paix.

Je ne sais pas aimer, rassurer, trouver la richesse hors de moi et toutes ces conneries de gens normaux

qui se donnent rendez-vous au palais du hasard pour être heureux. Être aimé par elle par contre est très différent. Je peux avoir ça maintenant que j'ai compris qu'on peut être aimé de loin. Je me sens tellement bien quand elle se montre tendre et douce avec moi la nuit, j'ai besoin qu'on me touche. L'idée même qu'elle puisse m'aimer me fait planer et, quand elle me le dit, je me sens vraiment drogué. Alors que pour aimer quelqu'un... rien que l'idée de redevenir vulnérable me donne envie de m'ouvrir les veines. Je savais que ça arriverait, que je la ferais souffrir et que ça me rendrait fou, il faut que j'agisse.

Putain de lâcheté de merde, bordel !

Pourquoi ne puis-je pas aller jusqu'au bout ?

Une fois sur la piste de danse, je regarde son beau visage tendu et je voudrais lui faire l'amour pour que ses yeux s'adoucissent et que je la ramène. Mon cœur me fait mal. Surtout qu'elle n'a pas de culotte sous sa robe. Je la sens frémir contre mon diaphragme quand je presse son petit corps souple contre le mien, mes grandes mains délicieusement déployées sur le sillon de ses fesses nues sous le tulle gris, autant pour les cacher aux autres que pour les sentir onduler librement, et cela me déchire de la harceler davantage, mais je dois insister. Je dois savoir.

Je grogne et plonge mon nez dans son cou.

– Tu ne peux pas, Civilité ! N'y songe même pas. Tu ne peux pas me planter là même si je fous tout en l'air, je lui murmure en commençant à danser avec elle. Il existe des centaines de failles chez moi qui justifient combien je te manquerai. Je t'*ordonne* de ne pas me quitter sans te rappeler notre pacte.

Au lieu de l'impressionner, l'ordre la fait rire et mon corps se détend.

Mon autorité la réveille, je le savais. Ses bras fins passent autour de ma nuque, et elle monte sur la pointe de ses pieds, se frottant contre moi comme un petit chat, et je ne sais pourquoi, je pense à sa petite langue râpeuse sur mon gland encore et encore et je sens les palpitations dans mon pantalon.

– Lequel, Guerrier ? chuchote-t-elle à ma joue d'une voix rocailleuse. J'ai besoin de l'entendre.

Mes paupières se ferment de soulagement quand je comprends au désir dans sa voix qu'elle veut seulement que je lui rappelle les règles. Pas pour elle mais pour moi. Pour m'assurer à *moi* qu'elles sont toujours d'actualité, alors qu'elle se débat elle aussi avec ses sentiments. Une telle connexion, je ne sais plus quoi faire de mes peurs. Elle me fait planer. J'observe les traits de son visage, un à un, en nous le rappelant à l'un comme à l'autre :

– Toi et moi, on a un pacte conjugal, Civilité. Si tu es en colère contre moi parce que je t'ai fait souffrir ou que j'ai fait des conneries, alors donne-moi toute ta haine une fois chez nous, et je me charge de la traduire en plaisir dans notre lit. Pour tout le reste, viens me voir au bureau, on trouvera une solution. Mais je ne te laisserai plus jamais partir.

Je la regarde dans les yeux et je n'en ai pas honte. Je suis fier. Je ne me sens pas faible. Je lui dis silencieusement à quel point elle est importante pour moi sans le lui dire avec des mots. C'est tout. Du jamais vu ce qu'elle provoque. Parfois, j'ai même du mal à m'endormir tellement j'ai peur qu'elle ne soit plus là à mon réveil. En revanche, quand elle reste silencieuse sur ce qui la tracasse, c'est comme un vin

douteux qui me donnerait mal à la tête le lendemain.

C'est pourquoi je dois continuer à insister :

– Dis-le, Civilité.

– Jure-moi que tu n'as jamais couché avec elle, craque-t-elle finalement.

Je lui adresse un regard interrogateur, d'abord surpris, puis très sérieux.

– Alex, tu n'as pas confiance en moi ou tu es jalouse ? lui dis-je d'une voix plus profonde que je ne voudrais.

Je ne ris pas, la voir ainsi ne m'amuse pas.

J'ai *besoin* qu'elle me croie sur parole quand les autres ne l'ont jamais fait, et elle le sait. Mon Dieu, pas elle. Elle me comprend. Toute notre connexion est basée là-dessus. Du moins est-ce que je croyais. Je serais trop déçu sinon. Elle me fixe et ses yeux s'embuent de larmes. Ça me tue de la voir douter de moi, tous mes sens se mettent à hurler de la repousser.

– Je ne supporterai pas de savoir qu'elle t'a eu dans son ventre, révèle-t-elle en se mangeant la moitié des lèvres. Je sais que c'était avant nous et mon cerveau pourrait le comprendre mais pas mon corps. Je crois que mon corps ne l'intégrerait pas et...

J'attends, j'ai besoin de connaître ses angoisses.

– ... et j'ai aussi du mal avec les autres femmes, là, qui te dévorent des yeux comme si je n'étais pas là, confesse-t-elle, gênée, avec un discret signe de la tête vers un groupe de femmes qui ne m'est pas inconnu.

Une vraie jalouse.

Je pourrais me réjouir de la voir si vulnérable, mais au risque de tout gâcher j'ai trop besoin de m'assurer qu'elle me croie sur parole quand les autres ne l'ont pas fait. Elle ne *peut pas* être comme les autres. Dans ce groupe, il y a d'anciennes maîtresses – les quatre dernières en fait – j'ai eu une vie avant de la rencontrer, rien qui m'oblige à m'excuser. Donc, je ne le fais pas.

Je fais glisser mon pouce le long de sa lèvre inférieure, puis je me baisse et je l'embrasse. En public. Chose que je n'ai jamais faite avec aucune d'entre elles. Ses lèvres me bloquent d'abord l'entrée par embarras, mais lorsque je sens sa langue chaude et humide venir timidement jouer avec la mienne et son goût dans ma bouche, je dois réprimer un gémissement et me rappeler où nous sommes pour ne pas lui faire l'amour avec ma bouche.

– Ma culotte, chuchote-t-elle gênée quand des crépitements se font entendre.

J'ai entendu les flashes malgré l'orchestre et les « oh, un bisou » émus de l'assistance, je sais aussi que demain ce baiser et sa culotte rouge sexy à ma boutonnière seront dans tous les foyers américains, mais je m'en moque.

Un courant invisible passe entre nous avant qu'elle se mette à pouffer en arrangeant la dentelle rouge, et son rire espiègle m'illumine à nouveau comme si ma peau était devenue trop étroite alors qu'une seconde plus tôt j'étais prêt à tuer pour l'entendre me dire qu'elle me croyait.

– C'est la première fois que tu fais bon usage de mes culottes, blague-t-elle, plus détendue.

Je me rapproche et frotte mon nez contre sa tempe.

– C'est à toi que j'appartiens, lui soufflé-je à l'oreille. Je suis désolé de ne pas t'avoir tenue au courant pour les tests mais il fallait que ça se passe comme ça.

Elle hoche la tête et se blottit contre ma chemise jusqu'à la fin de la chanson, et je sens la chaleur de son amour se diffuser en moi, là où bat mon cœur, et quand la chanteuse remercie l'auditoire et sort de scène, j'avise la silhouette de Debra qui me montre du doigt. « À toi » mime ma RP. Mon cœur s'arrête, je veux qu'Alex se souvienne de ce moment. Je me recule un peu pour la regarder.

– Les trois tests ont été pratiqués, lui dis-je doucement.

– Trois ? Pourquoi trois ?

Ma poitrine s'affaisse en le disant :

– Paul a déclaré l'enfant, bébé... je ne peux pas l'écarter.

Alex se mord la lèvre, songeant certainement à la tête qu'a dû faire mon frère en voyant arriver un huissier et un biologiste en plein meeting des Lib-Dem pour lui et mon père, mais l'avocate en elle acquiesce. C'est la procédure.

– Dans deux jours, nous serons fixés sur la paternité de Jensen, ajouté-je à contrecœur. À présent, je dois prendre la parole. Reste là. Je veux te voir à chaque combat que je livrerai dorénavant. Le reste, je m'en moque.

– Vas-y, Guerrier. Je t'aime, me dit-elle dans un souffle.

Galvanisé par l'énergie d'en finir, je monte sur scène et lui envoie un baiser qu'elle attrape et pose sur ses lèvres. Incroyable. Je suis sur le point de détruire tout ce que j'ai entrepris jusqu'ici, y compris les lambeaux restants de ce qui me sert de famille, mais je suis heureux.

Je m'adresse au parterre d'invités :

– Mesdames et messieurs, merci de nous rejoindre dans ce cadre champêtre pour le lancement de notre filière MHG Synthesis. Rob Crawford, ici présent, dis-je en le voyant rejoindre Alex dans le premier rang avec l'équipe de LabelK, vous conviera tout à l'heure à une présentation de nos objectifs dans la tente annexe élevée à cet effet. Vous pourrez poser toutes vos questions.

J'essaie de ne pas me laisser distraire par les retrouvailles de Kabbani et de ma femme. L'air est différent quand ce mec est dans les parages. Il a beau avoir sauvé la vie d'Alex, invariablement j'ai le goût du sel dans la bouche quand je le vois. Quelque chose me dit que je dois rester vigilant. Surtout lorsqu'il penche la tête pour l'embrasser sur la joue.

Les yeux toujours posés sur eux, je continue :

– Ces jours-ci, la presse a beaucoup commenté ma vie privée et mes affaires s'en sont ressenties. D'abord parce qu'on a annoncé ma mort et le crash de mon jet. Comme vous pouvez vous en rendre compte, cette annonce était prématurée.

J'entends les rires fuser. Enfin, ça ressemble plus à des gloussements idiots satisfaits. Sauf moi, je ne ris pas à cause de la réaction de mon corps quand Kabbani enlace les épaules d'Alex pour la souder au reste de son équipe. Ce n'est pas méchant, il en fait de même avec son associé canadien de l'autre côté, mais je dois résister à l'envie brutale de sauter en bas de l'estrade pour aller la retirer de ses sales pattes. J'intime l'ordre d'agir à Mila du regard. C'est plus fort que moi, immédiatement je vois Paul et ma femme contre un mur.

Concentre-toi, putain !

Dieu merci, j'entends la voix masculine de Rob dire aux cheveux noirs en bataille du Saoudien : « Kar, je te le conseille pas, mec », et celle plus bourrue de Kabbani répondre à Mila : « Rentre tes griffes, Vodka Grenadine, tu ne vas pas toucher un gars avec qui tu vas vouloir coucher ensuite, si ? » tout en fixant la bouche de l'Ukrainienne pendant un moment. *Beau travail, Garrett !*

Maintenant, le Saoudien aura deux raisons de suivre ma femme !

Une fois le calme revenu, je reprends :

– Nombre d'entre vous ont été des donateurs généreux pour ma fondation, pendant plus de dix ans pour les anciens. Je les en remercie et je tiens à vous dire que je ne vous en veux pas de retirer vos contributions. C'est une page qui se tourne. Comme vous avez pu le lire, ma vie n'a pas toujours été irréprochable.

Quelques murmures s'élèvent mais je ne les écoute pas.

– Détendez-vous, je ne vais pas m'excuser, leur dis-je dans un sarcasme. Quand quelque chose va mal, tout le monde a des excuses ou tout le monde a quelque chose à objecter. Je ne veux pas le savoir. Je vous annonce officiellement la liquidation du Fil rouge. Je répète : il s'agit bien d'une dissolution définitive et non d'une mise en sommeil le temps de revenir.

Je ne peux pas expliquer pourquoi je tremble en disant cela. C'est ridicule. Je n'ai pas honte et je me fous complètement de leur opinion sur moi. Tout ce qui compte, c'est le regard chargé d'amour que me porte Alex à cet instant.

C'est la seule chose dont je suis conscient.

– Pour finir, mon avocat vient de m'informer que les tests ADN ont été effectués. J'ai demandé que les résultats soient publiés par ses soins dans les trois plus gros titres de presse américain, français et britannique, *avant* de m'être communiqués. Je vous l'ai dit, tout le monde a des excuses. Mais s'il fallait essayer de les comprendre, on serait propre. Or, je ne le suis pas.

Les murmures qui s'élèvent soudain dans l'atmosphère m'obligent à chercher son regard bleu à elle, laissant les taiseux commenter s'ils le souhaitent. Sauf qu'elle triture toujours ce fichu collier comme s'il la grattait et ça m'énerve.

Je soupire :

– Merci de votre attention, j'ai terminé.

– C'est tout ? mime Debra, surprise que je n'aborde pas comme prévu l'OPA hostile engagée ce matin contre Sankyo et l'oncle de Jun.

Mais alors que je quitte la scène pour rejoindre ma RP et lui dire que j'ai changé d'avis, Alex s'avance au-devant de moi en entraînant Debra avec elle. Des frissons me parcourent en la voyant approcher des marches.

Surpris, je crois d'abord qu'elle a vaincu sa timidité et va me féliciter comme la parfaite épouse que tout le monde s'attend à ce qu'elle soit, mais au lieu de ça, elle agrippe ma manche pour m'obliger à pivoter dos à l'assemblée et détourne son visage afin qu'on ne puisse pas lire sur ses lèvres.

– Je voudrais prendre la parole, m'annonce-t-elle, les joues rosissantes.

– Quoi ??? réagit tout de suite Debra. Il n'en est pas question !

Alex se contente de la regarder avec attention alors que je reste muet d'étonnement. Voilà une facette d'elle à laquelle je ne m'attendais pas.

– Bon sang, Matt, ta femme ne fait pas partie de MHG Industrie ! me rappelle énergiquement ma RP. Elle n'a *aucune* raison de prendre la parole à un de nos meetings. Son intervention ne peut que relancer le débat sur ta vie perso et ce n'est pas ce qu'on veut. Merde, si c'est un problème entre vous à cause de Victoria Milan, gérez ça ailleurs !

L'attitude de Debra, à qui je donne raison, me met un peu plus en colère et celle d'Alex m'excite bien malgré moi.

– Pourquoi veux-tu le faire ? je lui demande d'une voix hagarde.

– S'il te plaît, fais-moi confiance, reformule-t-elle d'un ton désespéré devant l'expression sévère de Debra et la mienne, sans toutefois répondre à ma question.

Quelque part je suis curieux de savoir ce qu'elle a en tête, mais pas question de l'admettre. Le hic dans sa demande, c'est que le truc de la confiance mutuelle, c'est la merde. Je veux qu'elle me croie sur parole parce que personne ne m'a jamais cru quand je cherchais du secours auprès des adultes, mais comment le peut-elle si je n'en fais pas autant ? Putain de merde. Je trépigne.

– Je veux que tu me regardes quand je me bats, Civilité. Pas que tu participes, lui dis-je avec détermination. Je ne les laisserai pas s'en prendre à toi. Alors non. Viens avec moi, le dîner va commencer.

Mais alors que je lui présente mon coude, Alex s'écarte et me regarde avec ses yeux d'animal sauvage où je jurerais voir du jaune, et je sais que c'est le début des emmerdes. Je le sais aussi sûrement que je

m'appelle Garrett, putain.

Elle campe ses mains sur ses hanches.

– Tu as fini ? m'asticote-t-elle, ses yeux de panthère noire lançant des flammes. Parce que je vais monter sur ce putain de ring moi aussi, Guerrier, et j'aimerais que Hourcade et ses deux acolytes m'accompagnent pour la règle.

Ses cheveux cuivrés brillent autour de son visage rougi par la colère de se voir ainsi écartée et son souffle chaud glisse sur le mien.

Bordel de Dieu, elle ne fait pas semblant.

– Alors, tu dis à tes coachs du barreau local de me rejoindre ou j'y vais seule ? Je suis toujours *juris doctor*, je te signale ! Mes masters n'ont pas été invalidés par la vidéo. Je PEUX le faire.

Putain, je ne sais plus quoi faire. Elle me fait planer.

Je voudrais l'embrasser, la secouer, la mordre, la toucher, la lécher, tout ça pour la punir, et je ne sais pas par quoi commencer. Je voudrais tout faire en même temps. Au lieu de quoi, je fais signe à Hourcade de nous rejoindre. Je n'ai aucune idée de ce qu'elle a en tête. Absolument aucune. Pas la moindre. Et apparemment il m'est impossible de lui refuser ma confiance sans perdre la sienne.

Et putain, je n'aime pas ça, bordel !

Avant de changer d'avis, je l'entraîne avec moi sur scène, Rodney et ses sbires sur les talons, laissant Debra, les bras croisés de colère, rejoindre la salle. Je lui allume le micro et la regarde brièvement me sourire. Je ne sais pas ce dont j'ai le plus envie : lui faire l'amour violemment ou la gifler.

– Merci, me dit-elle, exposée à la vue de tous. Tu peux t'en aller.

Je cligne des yeux en pleine confusion mentale. Personne ne me dit de m'en aller à mon propre meeting. Per-son-ne. *C'est pas grave, chérie, tu ne perds rien pour attendre !* J'ai juste envie de la ligoter dans ma salle d'armes avec la souplesse d'un chat se vengeant sur son canari préféré. Je détourne la tête et quitte l'estrade à regret pour rejoindre Debra, Rob, Kabbani et ses associés, notre petit groupe étant rapidement complété par ma mère en pleine gloire, Lars et Lizzie.

Tous semblent aussi inquiets que moi.

– Qu'est-ce qu'elle fait ? demande mon benjamin en se penchant vers moi.

– Je ne sais pas, Rob. Quand elle est comme ça, je n'ai pas le choix.

Pris au dépourvu, c'est tout ce que je trouve à dire.

– Pas très viril, mec, mais c'est toi le meilleur, bredouille ce dernier qui n'en pense pas moins en posant une main en soutien sur mon épaule.

– Ouais, le mariage, putain...

J'ai beau ne rien perdre de ce qui se passe sur l'estrade, comme je ne peux pas entendre ce qu'Alex se fait expliquer par Hourcade je n'ai pas la moindre foutue idée de ce qu'elle va dire. Tout ce que je constate, c'est le regard réchauffé que mon avocat d'ordinaire froid pose sur elle et l'excitation de ses deux sbires s'agitant dans tous les sens avec leur cellulaire collé à l'oreille, tout en donnant des ordres aux hôtes d'accueil qui installent des tables, des micros d'oreille et un ordinateur.

Ça ne me dit rien qui vaille.

Hourcade a intérêt à ne pas la laisser faire de connerie sinon, star du barreau californien ou pas, il est professionnellement mort. En le voyant me jeter quelques coups d'œil par précaution avant de lui répondre, je prie secrètement pour que cette soirée ne se termine pas en catastrophe.

– Matthew, proteste ma mère, se croyant obligée de passer son bras sous le mien, empêche-la de te ridiculiser. Tous tes investisseurs sont ici. L'industrie pharmaceutique *entière* du pays a les yeux rivés sur toi.

Comme si je ne le savais pas !

Mon regard ne la lâche pas et ça me fait un drôle d'effet de la voir là, sur scène, dans sa robe de gala illuminée de mille strass. Pourquoi je la revois plaider sans sa robe d'avocat tout à coup ? Subitement, je me rappelle les paroles de mon père : « Plaider sans robe devant la cour, c'est comme plaider nu », et sous ma veste de smoking mon admiration pour elle me consume de l'intérieur. Déjà à l'époque, elle n'avait pas hésité à s'exposer pour un autre et quelque chose m'avait dit qu'elle au moins pourrait me comprendre.

– Alexiane est mon épouse, mère, je lui fais confiance.

Enfin, j'essaie. De toutes mes forces. Mais ce n'est pas facile.

– Eh bien tu as tort, grommelle ma mère vexée en retirant son bras.

Quelques minutes plus tard, Alex revient au micro, ses yeux papillonnant au-dessus des invités comme si elle se demandait si tout ça était réel, et je me sens plus accroché que jamais. Je ne m'habituerai jamais à l'effet qu'elle me fait.

Sa voix imprègne mon ventre :

– Mesdames, messieurs, pour ceux qui ne me connaissent pas, je suis Alex Sand Garrett, et cet homme magnifique, là, dit-elle en me désignant du doigt, est mon époux. Mais je ne suis pas là pour vous parler de lui.

J'écoute ses paroles avec toujours autant d'appréhension, mais ce qui me fait le plus de bien reste la façon dont Alex me regarde. Un regard sexy et possessif qui semble vouloir vérifier que tout va bien entre nous.

J'acquiesce discrètement de la tête.

– Je ne vais pas vous dire ce que représente la fin de sa fondation pour lui, poursuit-elle alors plus sereine, parce que ce rôle ne m'appartient pas et que c'est sa décision. Je vais vous parler des conséquences. Le Fil rouge avait le mérite d'aider des enfants en Afrique pour qu'ils continuent à s'émerveiller malgré la souffrance. Recueillir, soigner, éduquer, sans prendre parti, dans un pays déchiré par la spirale de la haine, telle était la vocation de cette fondation indépendante.

– Qu'est-ce qu'elle fiche ? jure ma mère à mon côté. Ton père ne va pas aimer qu'elle relance la presse sur le Kivu pendant sa campagne. Matthew !

D'un geste, je lui intime de se taire :

– Elle dit la vérité, Mère.

Tout en me faisant la remarque que c'est bien la première fois que ma mère le défend. Sa peur du scandale sans doute. En grande mondaine, ma mère a toujours eu horreur d'être éclaboussée. Par lui ou par moi. Et elle voulait se faire aimer de Victor ? Quelle blague ! J'ai envie de rire. Personne n'était plus scandaleux que Victor Brauer. Voilà ce que j'ai vu en Alex dans le jacuzzi alors qu'elle me déballait ma vie comme si elle en avait toujours fait partie. Une fille unique, hors norme, faite pour moi. Je l'ai senti. Il fallait juste qu'elle apprenne à me connaître et que je l'intéresse suffisamment avant de lui laisser voir le reste.

À partir de là, j'ai décidé qu'elle ne pourrait plus m'échapper.

Je l'ai bloquée. J'ai verrouillé son silence. Et maintenant que c'est chose faite, je ne laisserai personne me la prendre. Je ne la laisserai jamais partir non plus. Si elle le fait, je la ramènerai. Je l'ai déjà fait.

Ce qui se passe quand je la regarde ou l'écoute, je la sens.

– Je reviens du Kivu et ce qui m'a frappée d'emblée, c'est la joie des enfants, sourit Alex avec calme. Il y a tant d'espérance dans le regard d'un enfant ! Encore plus quand il est victime de maladie ou de violence, dit-elle en me fixant, et je lutte pour masquer mon malaise de la voir sous cette facette maternelle méconnue. Les femmes aussi sont joyeuses, elles parviennent à obtenir des choses incroyables avec rien. Elles arrivent à ouvrir leurs enfants au monde afin de lutter contre la haine.

En quelques secondes, Alex a capté l'attention de l'assemblée, femmes et hommes confondus, elle a retourné la situation, et un sentiment étrange de culpabilité me traverse en songeant que, sans moi, elle aurait été une brillante avocate. Culpabilité que je chasse immédiatement en pensant à son joli petit cul rebondi dans des prisons remplies de détraqués sexuels.

Aucun remords à avoir, putain !

– Quand j'étais petite, je me rappelle que maman m'apprenait la même chose pour que je ne me sente pas seule ni haineuse parce que mon papa m'avait abandonnée, révèle-t-elle pudiquement et j'en reste baba d'étonnement.

Ce n'est pourtant pas du genre d'Alex de s'épancher. Même moi quand j'ai voulu savoir comment elle avait géré l'abandon lors de notre premier dîner, je me suis fait rabrouer. « *J'ai appris à aimer une*

personne au lieu de deux, je vous assure, ça n'a rien de dramatique, monsieur Garrett. » Pétard, c'était clair.

Comprenant l'intimité de l'instant, l'assemblée attendrie retient son souffle, comme moi, alors que Lizzie, plus spontanée, s'accroche à mon bras en murmurant :

– Oh mon Dieu la pauvre, je ne savais pas...

Je lui fais signe de se taire, tout en jetant un œil à ma mère blêmissante dans son coin, pour écouter la suite.

Je la sens frémir quand Alex dit :

– C'est comme cela que tout a commencé et que j'ai su ce que je devais faire de ma vie. Je suis avocate de formation. Je ne veux pas laisser ces femmes en chemin parce que mon mari a un passé qui déplaît. Savez-vous qu'on leur fait croire que déposer plainte pour viol est payant ?

Un brouhaha d'indignation monte du fond de la tente telle une vague sonore se propageant jusqu'au premier rang, et ma gorge se noue au point que je dois étouffer un millier d'émotions bizarroïdes. Je sens une énorme pression inconnue croître dans ma poitrine.

– Mais c'est horrible ! s'exclame une femme scandalisée par-dessus la rumeur. Comment peuvent-elles croire une chose pareille des autorités ?

– Parce qu'on le leur dit quand elles s'y rendent, madame, réplique tranquillement Alex.

L'émoi gagne la salle et moi par contagion, à moins que...

– Cette jeune femme est habitée par la foi mais elle a un bel esprit rebelle, déclare une autre plus âgée dans mon dos.

Je hoche la tête bêtement, ce qui est ridicule, mais je ne peux que suivre Alex des yeux en me demandant où elle veut en venir puisque j'ai dissous définitivement ma fondation.

– Alexiane, que voulez-vous faire, *vous* ? lance alors un journaliste homme plus prompt à rebondir que ses consœurs choquées.

Mon corps reste inerte à essayer de comprendre ce qui se passe en moi à cet instant où je la sens m'ébranler, mais j'entends quand même Debra me secouer :

– Elle va le faire, putain ! Matt, regarde la presse, elle va les retourner. Je retire ce que j'ai dit, ta femme est ta meilleure alliée, boss.

Ce qui est étonnant quand j'y pense, car même si j'ai toujours voulu avoir quelqu'un qui s'occupe de moi petit, si quelqu'un avait essayé de le faire adulte, je l'aurais probablement repoussé. Alors qu'elle, je la laisse faire.

– Je vous remercie de me poser la question, répond-elle audit journaliste. Je vais d'abord présenter

ma démission à mon patron et à son agence. LabelK. Marcus, Liam, Kar, dit-elle en s'adressant à eux trois, j'espère que vous ne m'en voulez pas.

D'un coup, je suis perdu, n'ayant pas la moindre idée de ce qu'elle a en tête mais ravi qu'elle démissionne. Perplexe, j'avise l'équipe de LabelK former des cœurs à bout de bras au-dessus de leur tête en guise de réponse, et ma vue se trouble légèrement. Alex a l'art des personnes simples et gentilles pour se faire aimer de tous. Je tourne mécaniquement la tête vers ma mère restée auprès de Lars, et le regard que nous échangeons est explicite.

– Ensuite, je vais passer la parole à Maître Hourcade, plus habilité que moi pour ce qui va suivre, termine Alex avant de lui laisser la place au pupitre et de se mettre en retrait.

Grand, musclé, les cheveux coupés ras, un éclat froid dans le regard, l'avocat s'avance en ajustant fièrement son nœud pap' puis il s'empare du micro et prend la parole de sa voix de baryton à l'accent cultivé :

– Mesdames et messieurs, je vous invite à présent à regagner vos tables et la place qui vous a été octroyée à votre arrivée. Un dîner va vous être servi pendant lequel nous allons tenir une vente aux enchères privée sous couvert de Sotheby's qui vient de nous donner l'autorisation exceptionnelle d'intégrer une de leurs ventes en cours. Je m'improvise donc commissaire-priseur. Mes deux collaborateurs feront office de clerks chargés de recevoir vos offres, et Lydia que vous voyez derrière son ordinateur de les enregistrer.

La salle docile ou trop affamée fait mouvement et je fais comme elle, bien obligé. Alors qu'en regagnant ma place, je cherche encore ce qui se trame. Bluffé par l'imagination et la détermination de ma femme qui a su convaincre un misogyne incurable comme Rodney d'entrer dans son jeu.

Qu'est-ce qu'elle mijote, putain ?

Je sais bien que je lui ai dit que tout ce qui était à moi était à elle pour la mettre à l'aise, mais on va vendre *quoi* ? Parce que si c'est un truc avec elle qu'elle veut vendre, genre une soirée en tête à tête ou une danse à un de ces connards friqués qui aura payé pour la peloter, je ne suis pas d'accord, putain !

– Aucune vente aux enchères n'était au programme ! lance fort à propos un homme robuste déjà assis à une table éloignée en agitant le menu placé devant lui.

Hourcade l'entend et lui répond :

– En effet, ceci n'était pas prévu. M^{me} Garrett, comme tout propriétaire d'un bien, peut choisir d'en confier la vente à la société de vente de son choix quand elle le désire. C'est la loi. Cette vente doit comporter le descriptif de l'objet, son prix de réserve et le montant des frais, explique Hourcade en me faisant un clin d'œil comme s'il me chargeait de lire sur son visage.

Et soudain tout s'éclaire, je sais ce qu'elle va vendre.

– L'objet mis en vente est le collier que M^{me} Garrett porte autour du cou, relance Hourcade. Le No-Regrets a été découvert en 1986 à Rio Tinto, dans la mine reculée d'Argyle. À l'origine, la pierre avait

un poids brut de 145 carats. Il fut d'abord taillé en poire par son précédent propriétaire, puis en cœur à la demande de M. Garrett. Mais pendant la seconde coupe plus sévère que la première, il est devenu évident que le diamant était un joyau exceptionnel. Pour la raison suivante : les diamants violets apparaissent généralement comme une combinaison de diamants bleus et de diamants pourpres¹¹. La couleur violette *pure* du No-Regrets sans aucune teinte secondaire ne survient presque jamais dans la nature. Cette couleur est liée à l'hydrogène, mais le mécanisme exact est encore inconnu. Ce qui en fait le diamant le plus rare extrait de la mine. Vous ferez donc une très bonne affaire si vous décidez d'enchérir. Le prix de réserve a été fixé par M^{me} Garrett et communiqué à Sotheby's par mes soins. Le produit de la vente ira à une nouvelle fondation que M^{me} Garrett entend créer *sans* son mari, et les frais de vente seront, s'il l'accepte, à la charge de M. Garrett.

Une sainte en enfer, putain !

– Elle ne va pas faire ça ! s'offusque ma mère venue de sa table occuper la place vide d'Alex. C'est *mon* collier. Matthew ! Fais quelque chose.

J'acquiesce d'abord très clairement à l'attention de Hourcade avant de répondre à ma mère :

– Dois-je vous rappeler, Mère, que vous l'avez refusé ?

– Non mais... Depuis quand lui appartient-il, à elle ?

Un relent de bile me remonte dans la bouche en percutant ce que Hourcade a dû révéler à ma femme pour qu'elle puisse réaliser son projet.

– Le No-Regrets a été attribué à Alex comme cadeau de mariage, dis-je le plus posément possible sans me trahir, alors que tous mes démons tournent à cent à l'heure dans ma tête. C'est l'article 1 de notre prenup.

Les nœuds en moi se resserrent, mon pouls s'accélère et je dois faire un effort surhumain pour rester assis sur ma chaise au lieu d'aller tordre le cou de cet enfoiré d'avocat trop bavard. Il a intérêt à s'être limité à l'article 1, putain !

– Et que prévoit le reste ? siffle ma mère, irritée.

Je lève un sourcil, choqué par sa question indiscreète.

– Vous devriez rejoindre votre table, Mère.

Ce qu'elle fait. J'ignore son air piqué et regarde Alex s'avancer au micro pour un dernier rappel :

– S'il vous plaît, mesdames et messieurs. Je tiens à préciser qu'en aucun cas le vendeur ne peut enchérir sur la vente de son bien. C'est la loi, me rappelle en souriant la petite coquine. Je demanderai donc à mon mari de s'abstenir de faire monter les enchères, lui ou ses hommes de main, pour lui. Ce collier doit trouver un autre propriétaire et pour la bonne cause. Merci.

Je ris de voir qu'elle me connaît si bien et le reste des invités ne tardent guère à nous imiter. La voir si enthousiaste est déjà un plaisir en soi.

– Je n’enchérirai pas, confirmé-je à voix haute pour la salle.

Je trouve davantage de réconfort quand la vente commence pendant le repas en écoutant Rodney vanter les nombreuses réussites du Fil rouge en faveur des victimes de violences sexuelles et l’engagement ancien d’Alex auprès des femmes battues du RESO, pour encourager les invités à enchérir entre chaque plat. Je surprends les regards que la table réservée à la presse présidée par Debra pose encore sur moi, mais ils me gênent moins, car ils semblent refléter une compréhension nouvelle grâce à l’intervention d’Alex, sa chaleur et son amour, et à l’intelligence de ma RP qui fait certainement un travail admirable de communication ce soir.

Les applaudissements éclatent quand les enchères s’envolent au moment des desserts. Je lorgne d’un œil gourmand le gâteau qu’une hôtesse a posé à la place inoccupée d’Alex et lui demande de le lui apporter sur l’estrade comme je l’ai fait pour chaque plat précédent, même si elle ne semble guère y avoir touché. La regarder s’activer derrière l’ordinateur avec Lydia et sourire jusqu’aux oreilles à chaque offre nouvelle est une caresse inégalée, et quand l’enchère dépasse le prix de réserve et que le marteau de Rodney s’abat sur le pupitre, les applaudissements explosent. Un photographe vient se positionner devant la scène, puis deux, puis trois... Elle a gagné ! Elle va pouvoir avoir sa fondation et j’ai follement envie d’elle. Les larmes aux yeux et les joues rouges d’émotion, Alex s’avance vers Rodney et le pupitre et tend la main pour m’inviter à la rejoindre, mais je ne bouge pas. C’est sa victoire, pas la mienne.

Je me contente de lui sourire.

– Petit démon, m’esclaffé-je au grand dam des invités à ma table.

Alex se penche au micro :

– Merci, chuchote-t-elle d’une voix émue. Avec votre soutien, « Please Yell » va pouvoir continuer à aider ces enfants et ces femmes à s’émerveiller et à se faire entendre. Merci pour eux.

– « Please Yell » ? l’interroge une journaliste qui ne semble pas comprendre de quoi il retourne.

Le regard malicieux et ardent qu’Alex pose sur moi avant de répondre emporte mes dernières résolutions, je replie ma serviette et me lève en souplesse échangeant quelques mots polis avec Lizzie et Rob à ma table pendant qu’elle répond :

– Le CRI est une association française que mon mari et moi avons soutenue au début de notre rencontre, explique-t-elle évasivement pendant que je traverse la distance qui me sépare des marches. Please Yell¹² va faire de même, ici.

En passant entre les tables, je suis accaparé par diverses personnes que je me contente de remercier, et il me faut autant de temps pour celle de Lars et ma mère entourés de nos partenaires du corps médical que je me dois de saluer, l’un après l’autre. L’avantage d’être ainsi retardé à chaque table est que les photographes se concentreront sur Alex uniquement. Aussi je prends volontiers mon temps pour circuler, remercier chacun et répondre à quelques questions.

Je suis encore en train de serrer quelques mains quand un bruit lourd étouffé suivi d’un sifflement parasite d’enceinte se font entendre dans mon dos, se répercutant désagréablement sous le chapiteau.

- Un médecin ! Vite ! crie quelqu'un.
- Le No-Regrets ! s'égosille une voix aiguë de femme paniquée.

Je vois Lars se lever avant de comprendre.

- Matt, c'est ta femme, blêmit-il.

Quelqu'un me bouscule de tout son poids avant que je reconnaisse le dos de Kabbani, puis une autre personne et encore une autre. Je lutte pour me dégager, ne comprenant pas ce mouvement de foule subit tandis que tous convergent vers la sortie ou l'escalier, et je réalise que des détonations se font entendre à l'extérieur. Des pétards ? Des coups de feu ? Comment savoir ?

La salle est debout, homérique.

- Oh mon Dieu, Émile, quelqu'un a tiré sur M^{me} Garrett ! hurle une femme hystérique en s'accrochant à son mari.

Alex ! Tout se tend. Mon cœur et mon corps s'arrêtent net, pétrifiés tout d'abord, puis je me fraie un chemin sans ménagement entre les tables des premiers rangs, bondissant par-dessus les chaises vides. Putain...

Une invitée tente de me ralentir en m'accrochant :

- Quelqu'un a volé le collier, monsieur Garrett, me brame-t-elle au visage, en secouant ma manche. Je le savais, on n'organise pas une vente aussi importante sans sécurité. Vous êtes assuré ?

Par réflexe, je la repousse poliment sur sa chaise et cherche Mila des yeux dans la foule, puis je songe à Verdi devant l'écran de contrôle des drones qui n'aurait jamais laissé passer ça, mais la panique est telle que je ne vois personne. Mes poumons n'arrivent plus à se remplir correctement. *Alex !!*

- Ce sont des pétards, patron, aboie Sully en arrivant comme une furie à mon côté. Ce sont des pétards de gamins, putain ! Les gars s'en occupent.

Mon soulagement est immédiat, jusqu'au moment où un mouvement de foule me permet d'apercevoir de loin Alex étendue sur le sol.

- De l'air, bon Dieu ! crie Hourcade à genoux près d'elle. M^{me} Garrett est tombée, elle ne peut plus respirer. Écartez-vous !

Un martèlement sourd s'élève dans ma tête et toutes les images de l'église de Kembe me reviennent en force, alors que je saute directement sur l'estrade sans passer par les marches encombrées de badauds, poussant violemment Mila, Kabbani et Rob arrivés avant moi.

Je tombe à genoux.

- Bon sang. Alex... sifflé-je en tirant son buste en travers de mes cuisses.

Pas de sang, ni sur sa peau, ni sur sa robe. Je palpe sa poitrine frénétiquement, elle se soulève au rythme de sa respiration mais ne réagit pas à mon contact et le No-Regrets est absent de sa gorge. Je l'attire contre moi.

– Nom de nom, qu'est-ce qui s'est passé, Rodney ? Quelqu'un l'a blessée en voulant dérober le collier ?

Hourcade réagit tout de suite :

– Mais non, bordel. Alex a entendu les détonations et s'est plainte de la chaleur, et puis... les gens ont commencé à crier qu'on volait le collier et j'ai voulu m'assurer qu'il était en sûreté... mais du coup, je n'ai pas pu la rattraper.

Je lui lance un regard noir, choqué.

– Entre *ma* femme et un caillou, vous avez choisi le caillou ?

– Désolé, Matt, je n'ai pas réfléchi, se reproche-t-il en se redressant. Je n'ai pensé qu'au montant des enchères, c'est idiot.

– Elle s'est blessée en tombant ? lui demande Kabbani au-dessus de nous.

– Comment voulez-vous que je le sache ? lui rétorque l'avocat.

Mon pouls s'emballe à nouveau mais Lars me tire en arrière pour examiner Alex. Il lui palpe la tête, prend son pouls et écoute les battements de son cœur. Puis tourne la tête sur son épaule pour me situer.

– Fais venir la voiture, Matt ! C'est juste une chute de tension brutale. La station debout prolongée ajoutée au stress important et aux émotions fortes qu'elle vient de vivre ont dû perturber son équilibre. Elle est probablement sortie trop tôt de l'hôpital. Il faut que tu la ramènes chez toi. On va vous suivre avec ta mère et Lizzie et je m'occuperai d'elle là-bas.

– Mila, dites à Louis d'aller chercher le Hum' !

Ce n'est qu'une fois à l'abri à l'intérieur et que nous traversons la ville à toute allure qu'Alex consent enfin à ouvrir les yeux.

– Que s'est-il passé ? murmure-t-elle en levant ses yeux bleus hagards vers moi alors que je lui caresse les cheveux. J'ai entendu plusieurs coups de feu...

Je regarde d'abord Mila qui a cédé sa place à Verdi et est venue s'asseoir à l'arrière avec nous, puis je baisse les yeux sur le visage délicat d'Alex au milieu de mes cuisses.

– Fausse alerte, c'était des pétards, dis-je en la serrant contre moi. Tu m'as flanqué une de ces frousses quand je t'ai vue évanouie.

– Désolée, j'ai eu une réaction excessive, tressaille-t-elle. J'ai cru que ça recommençait, tu sais...

Mes yeux croisent à nouveau ceux de l'Ukrainienne.

Il faut que je lui parle.

11. Selon la classification internationale dite des 4 C, Carat, Colour, Clarity, Cut, qui fixe le prix d'un diamant, la véritable appellation est « Purple », bien que sa couleur s'approche plus du violet que du pourpre.

12. « Please Yell » se traduit par : « S'il vous plaît, criez ». Comprendre ici le sens qu'Alex lui donne : « Surtout ne vous taisez pas. »

ALEX

Le seul moyen de triompher d'un Guerrier, c'est par la ruse.

Toute la morale est là, alors je n'ai aucun scrupule. Par la force, je n'obtiens rien et il en profite. Comme maintenant.

– Arrête de me traiter comme un oisillon, Guerrier. Pose-moi ! Je veux marcher pour rentrer chez moi, c'est trop demander ?

Matt fusille du regard l'oiseau marin de mon tatouage sur ma clavicule nue et continue à avancer de plus belle dans le couloir. Et merde... C'est vrai que l'oiseau qui s'échappe du rouleau ne lui plaît pas des masses parce qu'il symbolise ma fuite, mais là, tout de suite, je m'en contrefiche. Je veux MARCHER.

– Oisillon, c'est ce que tu es, Civilité, crache le Guerrier de mauvais poil.

Chahutée dans ses bras avec ma robe du soir qui pendouille entre ses jambes et l'empêche d'avancer à son rythme, je suis obligée de resserrer l'étreinte autour de son cou et de remonter ma jupe au cas où il trébucherait dessus.

– Qui d'autre que moi peut te supporter, Guerrier ?

Pas un mot, pas même un regard de travers, il sait que c'est vrai. Malgré mes protestations, Matt me porte directement dans la chambre de la Master Suite et m'étend sur le lit sans que je puisse présenter mes condoléances à Luca pour la disparition de sa maman, Sexe grattant derrière la porte.

– Laisse-le entrer, s'il te plaît, dis-je en luttant contre les tremblements qui menacent tandis que Matt ôte délicatement le bandeau de mes cheveux et le repose sur le chevet. Réponds-moi au moins !

– Pas avant que Lars ait fini de t'examiner, décrète-t-il en accordant un regard furieux à la porte de la chambre. Verdi les fait monter dans l'ascenseur. Je vais gérer ma mère, et toi, tu vas te reposer. C'est tout ce dont tu as besoin.

Comment lui dire que l'anxiété du boxer accroît la mienne ?

– Sexe !!! gronde Matt au boxer quand celui-ci se met à gémir comme un fou. Bordel, quand ce clébard geint ainsi, j'ai le sentiment qu'il va t'arriver quelque chose.

– Ah ! Pareil pour moi !

Nous nous souvenons tous les deux que Sexe grattait furieusement la baie vitrée quand Tricia et moi nous sommes battues. Ce qui me rappelle aussi que je n'ai pas remis les pieds au B-One depuis. Je

contemple la chambre d'angle comme suspendue dans la nuit à cause des grandes baies vitrées occupant deux murs entiers, si vide et si masculine, pendant que mon époux me retire mes chaussures et va les déposer dans le dressing. Quand je remarque un détail nouveau bien plus féminin, la présence de mon « Paul Klee » que Matt a fait accrocher au-dessus de la console de style Art déco au caractère bien trempé entre deux orchidées blanches. Sa vue me calme.

Je lance assez fort pour qu'il m'entende :

– Tu sais où est mon téléphone ? Je voudrais envoyer un SMS à Leila et Margo et leur annoncer pour Please Yell.

– Verdi a récupéré ta pochette, me lance-t-il à son tour, il a dû la confier à Luca.

Malgré mon malaise, je suis encore tout excitée de ma soirée et de ce que j'ai réussi à obtenir. Une fondation. À moi. Jamais je n'aurais rêvé d'une tournure aussi excitante dans ma vie. J'ai hâte de m'y mettre. Matt passe dans la salle de bains, et je l'entends vaguement fermer la baie coulissante qui donne sur la terrasse intérieure où il a l'habitude de s'entraîner contre son sac de frappe, avant de revenir avec mon peignoir et ma boîte de lingettes à démaquiller qu'il me tend.

– Elles pourraient venir bosser avec moi, ce serait génial, tu ne trouves pas ?

J'en tire une, respire sa bonne odeur d'herbes des Alpes, et la passe sur mon visage en commençant par les yeux.

– Attends un peu d'être installée pour ça, conseille Matt en me regardant faire, fasciné.

J'écarte la lingette pour le scruter.

– Comment ça installée ?

Un instant, je me demande s'il parle de ma présence ici, mais non, sa remarque est professionnelle.

– Je vais demander à Hourcade de se charger de soumettre tes statuts au Belize pour que ta fondation soit offshore. La gestion des actifs avec une fondation offshore garantit une optimisation fiscale solide tout en protégeant tes biens privés. C'est important. Et si tu l'acceptes, te faire ma contribution.

Je décortique son visage, gênée par quelque chose.

– De quelle contribution parles-tu ? Tu ne vas pas t'immiscer, m'écrié-je soudain en songeant aux conséquences. Matt, tu ne dois pas le faire ! Tout le monde nous accusera de mascarade.

Mais au lieu de réagir, il exécute un cercle dans l'air avec son doigt pour me faire signe de continuer avec l'autre œil. Ce que je fais en réalisant que je dois être ridiculement hideuse et peu sexy avec un œil charbonneux et l'autre non.

– Personne ne me reprochera d'être un généreux donateur si cela reste raisonnable, admet-il quand j'ai terminé et que je lui redonne la boîte.

Une vague de méfiance allume mon cerveau. J'ai utilisé son collier sans lui en parler avant et il n'a pas protesté. Peut-être aurais-je dû ?

– Généreux comment ? dis-je dans le doute.

Malgré l'accessoire ridiculement féminin dans sa main, Matt est grand, imposant et fort, et je ne pourrais que me désintéresser de chagrin s'il s'en prenait de nouveau à ma carrière. Pour lui, ce n'est rien, mais pour moi, cette fondation, c'est tout ! Tout ce que je veux faire depuis toujours sans jamais l'avoir rêvé. Être utile aux autres. Donner un sens à ma vie après la mort de ma jumelle. Un sens qui explique *pourquoi* moi je suis là, et pas elle. J'en ai besoin.

– Dès que les statuts seront publiés, je ferai don à ta fondation du gymnase dans Brooklyn, et si tu veux bien, je m'engage à payer les salaires de tes employés la première année. Ensuite, je te laisserai te débrouiller. Qu'en dis-tu ?

Ma réponse devrait être « merci » mais plus un seul mot n'arrive à sortir de ma gorge tellement je suis émue. L'idée de démarrer au même endroit où lui a lancé son entreprise m'emballe. Je voudrais tellement lui prouver que je suis son égale.

Il a trouvé avec tact comment m'aider. Sans m'écraser. En m'encourageant. Je ne sais pas quoi dire. Matt épiluche mon visage, étonné de mon silence. Je crois qu'il ne se rend pas compte de ce qu'il m'offre.

– Est-ce que tu as mal quelque part ?

– Non, c'est parfait, émets-je d'une voix rauque.

– Bien.

Quel que soit ce qu'il est capable de ressentir pour moi ou pas, Matt restera toujours l'image parfaite du sex-symbol inaccessible, quand moi je ne dois ressembler à rien, démaquillée, en robe de soirée sur son lit. Mon cœur frappe mes côtes plus fort en le voyant retirer son nœud pap' et ouvrir le col de sa chemise tout en marchant dans la chambre. J'aime sa façon de marcher aussi.

Mon Dieu, je l'aime tellement.

– Tu veux que je t'aide à ôter ta robe ? me presse-t-il.

J'ordonne à mon cœur de se reprendre en me rappelant que c'est la première fois que sa mère et Lars vont mettre les pieds chez lui et qu'il doit absolument les accueillir comme il faut. Sans moi si possible.

– Non, c'est bon, je vais m'occuper de ça. Va voir ta mère et Lizzie. Ta sœur a dû paniquer, elle aussi.

Matthew hoche la tête et se détourne rapidement.

– D'accord, je te rapporte ta pochette pour que tu prennes ta pilule et je demande à Luca de te préparer un thé rouge Marco Polo avec des biscuits secs. Il faut que tu manges.

Une fois qu'il a quitté la chambre, je passe dans le dressing pour retirer et suspendre la sublime robe offerte par Joanna. Ensuite, j'entre dans la salle de bains et j'ouvre les robinets de la douche en optant

pour la douchette polyvalente afin de ne pas mouiller mes cheveux. Je me lave avec son gel douche de mec, en soupçonnant Matt de paniquer plus que de raison pour ma santé. En dehors de quelques maux de ventre diffus qui doivent correspondre à ma période d'ovulation et mes variations d'humeur dues au stress, je me sens bien. Mes maux de tête se sont espacés, je ne saigne quasiment plus du nez, et je me prends à rêver.

Quand je serai « installée » comme il dit, je proposerai aux filles de venir bosser avec moi. À toutes les trois, on pourrait faire de grandes choses tout en s'amusant comme avant. Je demanderai aussi à Jonathan s'il veut se joindre à nous pour tout ce qui est informatique, plateforme, etc. Karim pourra me filer un coup de main pour la communication de Please Yell. Et Max, l'aspect médical.

D'ailleurs, il faut que je lui demande de venir me voir le plus tôt possible pour lui parler de Leila et du bébé de Cameron puisque c'est lui qui suit sa grossesse. J'imagine déjà un petit bambin courir sous nos bureaux. Mon neveu en quelque sorte. Ou nièce, si c'est une fille.

Quand je retourne dans la chambre, je la trouve occupée par Lars Crawford en smoking, appuyé contre la baie vitrée obscurcie par la nuit, bavardant avec mon mari en bras de chemise, assis de dos au bord du lit, Sexe à ses pieds.

En peignoir, mes pas sont silencieux.

– Je vais bien, Lars, soupire mon époux, les épaules voûtées en avant.

– Je suis désolé, tu es sûr qu'Alex te croira si... ?

Comprenant qu'ils parlent de moi, je m'immobilise.

– Mes décisions sont parfois difficiles, l'interrompt mon époux en caressant distraitement le boxer, mais j'ai connu ce merdier toute ma vie. Alors, je vais m'en sortir.

– Ta mère ne comprend pas que c'est comme ça que tu t'es forgé ce caractère et que c'est ce qui fait de toi ce que tu es *maintenant*, déclare Lars en s'écartant de la baie vitrée. Elle te voit comme un garçon psychologiquement perturbé alors que tu es puissant, que tu es fort...

– Mère ne me connaît pas, le coupe amèrement Matt. Elle veut me faire agir selon ses normes, preuve qu'elle me connaît mal.

– Ta mère espère te changer, comme toutes les femmes, mon garçon.

– Justement. Quand on sort de là d'où je sors, Lars, on peut être faiblard ou on peut être costaud. Pas les deux. Alex ne cherche pas à me changer, elle. Elle me prend tel que je suis.

– Tu oublies une chose, mon garçon. Ta mère ne peut pas concevoir que tu aies besoin d'une femme forte avec toi parce qu'elle n'a aucune idée de ce que tu as traversé. Moi si, à présent, et je comprends ton choix. Une femme comme Alex ne s'effondrera pas si le monde s'effondre autour de toi.

Je l'entends émettre un petit rire amusé.

– C'est pour cette raison qu'elle a garni ma chambre à Toronto de ces deux pétasses en leur disant que j'avais besoin de réconfort ?

Subitement, j'ai l'impression de recevoir un coup de batte de base-ball dans l'estomac et, sous le choc, je m'arrête de respirer.

– Tu sais bien que non, pouffe mon beau-père par alliance.

– Ce n’est pas drôle, Lars. Si Alex avait vu les photos de ces putes quittant ma chambre à 2 heures du matin et qu’elle me quitte pour ça, j’aurais montré à ta femme à quel point je peux être dangereux !

Le sourire de Lars s’efface.

– Allons, Matt...

– Je ne plaisante pas, putain ! Si Eléonor tente encore quoi que ce soit...

Mon estomac est sur le point de se retourner sur la moquette au moment où Sexe signale ma présence en jappant.

– Hé, Alex, hé, réagit Lars en m’apercevant.

Matt fait volte-face, complètement horrifié que j’aie surpris leur conversation, et le boxer l’abandonne pour venir me faire des fêtes. Sa fougue espiègle de grand joueur complètement décalée dans la situation actuelle me transperce le cœur alors que je recule désarçonnée contre la cloison, essayant vainement d’absorber le choc. Avant que mes jambes ne me portent plus, je m’agenouille et trouve le prétexte de déposer un baiser sur la tête du toutou avide de câlins, parvenant à faire bonne figure alors que je me sens assez folle pour hurler ou descendre frapper ma soi-disant belle-mère.

– Coucou Sexe ! Tu m’as manqué, cabotin.

Subitement, je viens de comprendre pourquoi Eléonor jubilait à la soirée de gala. Elle attend une chose : que je voie ces photos et que je quitte mon mari.

Et même si je ne veux pas tomber dans son piège, je ne suis pas sûre de devoir être rassurée de ne pas les avoir encore vues. Est-ce que Matt m’a trompée ? Question. Comment réagit un homme chaud comme la braise, jeune et en bonne santé, lorsqu’on lui garnit sa chambre de beautés qui ne demandent qu’à le satisfaire en toute discrétion ? Le chagrin m’oblige à choyer davantage Sexe le temps de reprendre mon souffle, mais, bon sang, je suis à la limite de l’hystérie en imaginant ce qui a pu se passer dans cette putain de chambre d’hôtel en mon absence. J’étais loin et fâchée. Il était seul et incompris. Or, je sais très bien à quoi lui sert le sexe quand il est comme ça. Pourquoi n’aurait-il pas saisi cette chance d’aller mieux, hein ? Mon cœur explose à tel point que je crois l’entendre se déchirer, morceau après morceau, et se vider vaisseau après vaisseau de tout ce qui me reste de raison.

– Voici un membre de la famille qui t’a adoptée, me lance Lars pince-sans-rire faisant sans doute allusion à son horrible mégère manipulatrice.

– On va s’en sortir, lui réplique durement Matt en m’adressant une injonction féroce du regard d’aller dans son sens. Alex a connu le rejet de la part de personnes censées l’aimer, elle aussi.

Comme c’est facile !

Moi j’ai choisi de vivre après le rejet, alors que lui a tout refoulé en bloc. Lars me regarde prudemment tandis que je m’efforce de ne rien montrer comme l’exige mon mari, mais l’effort est si intense que j’ai du mal à me relever.

En deux pas, il est devant moi.

– Alex, bon Dieu ! s'exclame-t-il en me soutenant. Tu voulais l'examiner, je crois, commande-t-il à l'attention de Lars alors que je prends appui sur lui.

– Oui, bien sûr, acquiesce son beau-père.

Sa main couvre ma nuque pour plaquer mon visage contre sa poitrine et je respire son parfum unique bien malgré moi, maudissant les images d'autres mains sur sa peau qui apparaissent dans ma tête. Des images d'ongles rouges et de rouge à lèvres sexy comme ces femmes qui le dévoreraient des yeux ce soir au gala.

C'est mon homme, merde, je ne veux pas qu'on le touche.

– Tout va bien, chérie, murmure-t-il dans mes cheveux. Ce n'est pas *grave*.

– J'espère, réponds-je contre sa chemise en m'efforçant d'y croire de toutes mes forces.

Je sens Lars se rapprocher comme s'il attendait et le menton de Matt quitter ma tête pour s'adresser de nouveau à lui :

– C'est ma femme, je veux être là.

– Aucun souci, je n'ai pas besoin d'examen gynéco.

Quelques minutes plus tard, je suis allongée en peignoir éponge sur le lit à ronger toutes mes peurs tandis que Matt, fidèle à lui-même, caresse ma main avec son pouce pour me détendre et que Lars commence à me poser des questions :

– Nom et prénom ?

– Alex Sand Garrett, réponds-je confiante.

– J'ai dit « nom et prénom », pas l'inverse, me reprend gentiment Lars.

– Garrett Alex.

– Date de naissance ?

– 18 septembre 1993.

– Prénom et nom de l'époux ? me piège-t-il.

Je souris avec malice.

– Matthew Hayden Garrett. Né le 14 février 1985 au Lenox Hill hospital de New York, annoncé-je fièrement.

Lars me sourit et cinq doigts chauds appartenant à mon mari viennent presser ma main sur mon ventre en signe de gratitude.

– OK, pas de perte de mémoire. Maintenant, Alex, je veux que tu te lèves et que tu marches devant moi. D'abord les yeux ouverts jusqu'à la porte. Ensuite, tu reviens vers nous les yeux fermés.

Je fais ce qu'il dit et ça a l'air de le rassurer. Lars me fait asseoir sur le bord du lit, les jambes pendantes. Il me fait compter de dix en dix jusqu'à cent, examine mes pupilles avec une petite lampe, puis

mes réflexes en tapant sur mes genoux – je ris un peu en voyant ma jambe lui tirer un coup de pied.

Et finalement il dresse son verdict :

– Ton système neurologique va parfaitement bien, Alex. Qu’as-tu ressenti quand tu t’es évanouie sur la scène ? Des maux de tête ? Des nausées ?

– Non, c’était surtout la peur. J’ai cru que quelqu’un tirait et j’ai eu chaud.

– Uniquement chaud ?

Je jette un œil à mon mari qui m’encourage à lui en dire plus.

– J’ai vu du noir partout, ça m’étouffait, mais je me sentais à l’abri dans le noir, alors je n’ai pas lutté, lui révélé-je, gênée. Ensuite, Matt m’a appris dans la voiture qu’il s’agissait de pétards. Je crois que j’ai paniqué.

Lars nous fixe tous les deux, et moi en particulier, alors que je lui rends la pareille. Puis, sans faire de commentaire, il se dirige vers la porte de la chambre avec mon mari dont les doigts s’enroulent déjà autour de la poignée.

– Merci Lars, Verdi va vous raccompagner jusqu’au parking.

Mais au lieu de revenir vers moi, les deux hommes se parlent dans l’entrebâillement.

– Ne sois pas trop dur avec ta mère, Matt. N’oublie pas qu’elle a toujours grandi à l’abri d’une famille unie, elle ne peut pas te comprendre. Pour Alex, tu devrais la montrer à quelqu’un...

J’entends un mouvement et je m’avance un peu plus vers la console où Matt a déposé ma pochette et le thé préparé par Luca, pour entendre la réponse de mon mari, mais il baisse la voix et réduit l’entrebâillement derrière lui afin que je n’entende pas, justement, et à cet instant j’ai envie d’enfoncer la porte.

Est-ce qu’ils me croient folle ?

– Entendu, lui répond Lars avant de s’en aller. Je n’aime pas ça mais c’est toi qui vois. Fais-moi signe si tu changes d’avis.

Matt revient dans la chambre et s’appuie contre la porte close pour me regarder comme le font les maris qui ont des choses à régler avec leur femme. Mais il reste silencieux et finalement détourne les yeux vers Sexe couché sur le tapis. Aussi, je verse le thé infusé de la petite théière à ma tasse et ouvre ma pochette pour en retirer ma pilule et l’avalier avec la première gorgée maintenant tiède.

– Je vais demander à Mila de te donner des cours de tir, m’annonce-t-il d’une voix sourde manquant de conviction. Il faut que tu arrives à vaincre ton appréhension, et tu vas reprendre l’entraînement de Krav Maga avec Verdi aussi.

Je prends le temps de le regarder.

– Je veux voir les photos dont vous parliez, lui dis-je droit dans les yeux.

Matt hoche la tête comme s’il s’y attendait.

– Tu les verras quand je serai en toi, réplique-t-il sans faiblir, et je m’occuperai de te les faire oublier.

Mon Dieu, quelle suffisance !

Me ressortir notre pacte conjugal à cet instant me donne ni plus ni moins envie de le frapper parce qu’il ne dit rien pour me rassurer, mais aussi de le baiser de toutes mes forces pour les lui faire oublier. Je ne sais pas ce que je choisis.

– Tu as couché avec elles ?

Pas de réponse. Pas même un battement de cils. Je vais le cogner, je le jure. Et c’est d’autant plus inquiétant qu’il est calme.

Moi, pas du tout :

– Mais enfin pourquoi Eléonor fait-elle ça ?

– Tu sais pourquoi.

Comme si ça pouvait me calmer !

L’énergie ondoyante qui émane de son corps musclé fait encore plus accélérer mon pouls dans mes tempes, au point qu’elles me font mal. Tandis que Matt se rapproche de moi, lentement, tel un lion en chasse. C’est bizarre, les documentaires animaliers ne nous montrent souvent que la crinière du lion débonnaire pouvant copuler jusqu’à cinquante fois par jour pour satisfaire ses femelles, car bien sûr le gros chat en a *plusieurs*. Un lion reste un lion. Un oisillon un oisillon. Aucun de nous ne va céder, alors ? Alors je fais comme lui.

L’attaque plutôt que la défense. Je me retourne.

– Écoute, je suis au courant pour Lizzie. Ça n’a pas été difficile, son nom était sur la liste laissée par Victor. C’est de *ça* dont ta mère a peur ? Non parce que si c’est pour cette raison que ma belle-mère remplit ta chambre de putes, je peux aussi lui en parler avant qu’elle ne recommence.

Surpris par mon attaque frontale, ses iris deviennent aussi sombres que la peau des aubergines.

M’en fous !

– Tu ne le feras pas, dit-il en me relevant le menton entre son pouce et son index.

Je ne le quitte pas des yeux et petit à petit tout s’assemble.

– C’est pour ça que tu as détruit la liste au lieu de l’utiliser contre ton père.

Ce n’est pas une question, je viens de le comprendre.

– Si ma mère n’est pas apte à l’apprendre à sa fille et à son mari, ce n’est pas à moi ou à toi de le faire, martèle-t-il pour que le message s’imprime bien dans ma petite cervelle.

La colère me gagne en songeant que Vincent va encore s’en sortir. Sans preuve, on n’a aucun moyen de l’obliger à fermer Ancalagon. Même si Badi et moi étions d’accord, Vincent refuserait tout simplement d’en débattre. Les statuts d’Ancalagon exigent la majorité comme quorum, ce qui n’a pas de sens et bloque toutes les décisions. Mais Matt. Comment peut-il recommencer avec sa sœur comme avec moi ?

– Mais Lizzie est Bombay ! Elle pourrait se blesser et avoir besoin de sang.

Le Guerrier prend mon visage entre ses paumes pour me forcer à l’écouter.

– Je serai là ! Nous serons là *tous les deux*. Pour elle. Si Lizzie est malade, nous la soignerons. Si Lizzie apprend un jour qui était son vrai père, nous serons là pour l’aider à dépasser ça. Nous l’aiderons. Toi et moi. Et si un jour Lizzie a des enfants, nous ferons le test à leur naissance. D’ici là, MHG Industrie aura travaillé sur le sang artificiel pour qu’il soit plus qu’une solution temporaire. C’est tout ce que je peux faire et c’est tout ce que nous ferons.

Je suis si choquée devant son ton inhabituel de chef de famille que je me demande un instant si je ne suis pas passée à côté d’un homme honorable et noble planqué quelque part en lui. Mais son regard reste endurci par la tristesse, et je sais ce qu’il attend. Que je le croie sur parole quand on ne l’a jamais cru.

Mais c’est dur.

– J’ai confiance en toi, lui dis-je en caressant sa barbe du soir à rebrousse-poil, mais je ne veux pas que d’autres femmes s’approchent de toi.

Il lève un sourcil, flatté, et aplatit ma main contre sa joue.

– D’autres femmes s’approchent de moi tous les jours, bébé. Barbara me frôle chaque fois qu’elle m’apporte un dossier. Debra pose ses mains sur moi quand je ne l’écoute pas. Certaines visiteuses refusent trois ascenseurs pour prendre le même que le mien dans l’espoir que je les remarque. L’une d’elles m’a même glissé son badge dans la poche une fois. Au moins, ma mère sait quel est son problème mais je pense que tu devrais prendre conscience des tiens. Tu me fais confiance ou pas ? Parce que si oui, tu dois passer au-dessus de ça *aussi*.

Je le scrute sans y croire. Et lui alors ?

– Matthew, tu es le seul homme jaloux capable de ne pas comprendre comment fonctionne la jalousie chez les autres. Comment tu le prendrais toi si ma mère garnissait ma chambre avec des Chippendales ?

Il me fait les yeux noirs et serre les dents.

– Je t’en prie, ne dis pas ça, s’il te plaît. Rien que le fait de savoir qu’elle t’a laissée prendre des cours de pole dance pour appâter les mecs me tue. Viens là.

Prenant une longue respiration, je regarde intensément la main qu’il me tend en signe de paix, mais les

images de cette main belle et habile donnant du plaisir à d'autres femmes reviennent s'insinuer aussi sales qu'un ver de terre.

Je me détourne vers la salle de bains.

– Je dois ranger mes affaires au sale, dis-je d'une voix chevrotante.

Soudain je me sens tirée en avant contre un mur de muscles.

– Tu devrais surtout t'occuper de moi, exige-t-il, m'agrippant violemment par les hanches pour me jeter d'abord sur son épaule puis me retourner sur le lit, comme seul Hercule en personne se permettrait de le faire avec une femme à qui on a ouvert le crâne six jours plus tôt.

Mon souffle se perd dans ma gorge en retombant sur le matelas.

– Un pithèque¹³, voilà ce que tu es, Guerrier !

Je ne peux que le fixer, subjuguée, pendant qu'il tire les pans de sa chemise hors de son pantalon et ouvre sa ceinture. Uniquement habillé de l'encre de son tatouage, il envoie ses vêtements par terre au fur et à mesure qu'il les retire et semble très tourmenté en regardant rouler ses chaussures sur le sol, alors que le dragon de Tolkien incrusté dans son dos, lui, semble s'éveiller des profondeurs.

Plus bleu que noir dans la lumière basse.

Toutefois, l'air féroce possessif que je lis dans son regard lorsqu'il monte à genoux sur le lit et défait de plein droit la ceinture de mon peignoir fait naître en moi un sentiment tout aussi inattendu de répulsion, et je comprends que je vais devoir lutter contre ma jalousie pour le laisser me toucher.

Mon cœur bat très fort.

Comme quand je courais contre moi-même dans le parc de la Torse après une longue nuit passée sans dormir à étudier. La peur des résultats, la peur de mal faire, j'avais besoin de mourir pour repartir. Quiconque a déjà eu un problème de confiance en soi sait que les notes ne rassurent pas. Il n'existe aucune pilule magique. Quel que soit le travail fourni, ce ne sera jamais assez. La confiance en soi n'est pas une chose statique. Pour certains, comme moi, c'est juste un but inatteignable. Pour d'autres, comme lui, c'est juste une évidence.

C'est ridicule et ça me frustre.

– C'est moi qui leur ai ouvert la porte de ma chambre, commence-t-il tout en avançant sur moi. J'étais en serviette car je sortais de la douche.

Je secoue la tête pour nier l'image qui se forme, impuissante. À cet instant-là, je voudrais qu'il se taise et je voudrais qu'il parle plus vite.

Je sais, pas logique.

– Je ne veux pas qu’elles t’approchent, répété-je blessée comme jamais.

C’est tout ce que j’arrive à dire.

– Elles étaient en petites tenues, prêtes à baiser, continue-t-il sur le même ton. Mais tu dois savoir qu’avant, elles m’avaient abordé dans les salons. On avait discuté et je leur avais offert un verre.

Rectification, c’est *maintenant* que je suis blessée comme jamais. Il a dragué ces filles alors que je luttais contre ma panique après la révélation de l’existence d’un enfant légalement reconnu et que je trouvais refuge dans un deux-pièces de Brooklyn. Pas de doute, lui était moins paniqué que moi ! La douleur m’éventre au point que je regrette de ne pas pouvoir descendre mes mains qu’il retient prisonnières au-dessus de ma tête.

– Je ne veux pas qu’elles s’approchent de *mon* mari, lui soufflé-je au visage.

Décidément, je manque d’imagination !

C’est avec toi qu’il est, là, maintenant. Pas avec elles.

Voilà ce que je devrais me dire mais ça ne marche pas. La chaleur de son corps de grand mâle qui m’enveloppe rajoute à mon désespoir parce que si je dois la perdre, je refuse d’être une épave une fois de plus. Et c’est certainement ce que je serai. J’essaie de rouler sur moi-même et de lui tourner le dos, seulement il me maintient en place sous lui en abaissant son corps lourd à quelques centimètres du mien, de sorte que je ne puisse m’échapper. Une lutte s’installe entre nous. Matt attend pour me toucher car je sais pertinemment qu’il vivrait mal le rejet, alors que, de mon côté, c’est pire car je ne sais pas si je supporterai son contact, et il le sait. Sauf que dans ses yeux, je lis qu’il ne veut pas me laisser faire.

Pas avant de m’avoir tout déballé :

– Alors je les ai fait entrer dans ma suite. Je voulais savoir *qui* leur avait donné le numéro de ma chambre. J’ai mis de la musique et je leur ai offert un autre verre. Elles m’ont fait un numéro de pole dance assez élaboré, je dois dire, tique-t-il avec un petit rictus masculin, et le chagrin fissure tous mes membres en pensant au mien qui a dû lui sembler bien fade en comparaison. Elles avaient de beaux atouts et ne cherchaient pas à les cacher et...

Il s’arrête et je jure que je pourrais le tuer.

– Elles m’ont demandé de participer, révèle-t-il pour finir. Au moins *une fois*.

Sa voix est d’un calme effrayant alors que la mienne a totalement disparu. En fait, je peux à peine respirer. J’ai la tête qui tourne quand il glisse une main entre nous et appuie son gland large contre mes plis mouillés. Parce que, oui, je mouille d’entendre ça. Ça m’excite comme une imbécile heureuse. Alors que lui attend, tête basculée en arrière en fermant les yeux, comme si ça lui donnait du plaisir.

– Matthew...

Il ouvre les yeux pour me regarder.

– Tu as raison, Civilité. Elles m’ont touché. Le torse, les cuisses, et tout ça. Je les ai laissés s’approcher parce que tu me manquais.

J’entends ma propre voix d’outre-tombe couiner :

– Salaud ! Comment as-tu pu me faire ça ?

Il ne me verra pas pleurer, putain ! Non !

– Les gens qui n’ont pas l’habitude de laisser parler leurs émotions peuvent parfois s’y perdre facilement, tu sais, se disculpe-t-il.

– Ah non, tu ne vas pas me sortir le coup des ém...

– Ne me repousse pas ! me coupe-t-il d’un baiser.

D’un mouvement de reins, il grogne et me pénètre comme j’aime, mais rien n’est aussi difficile que cette situation. Quand l’homme que j’aime et que je déteste m’emplit, chaud, dur, long et parfait, et que je lui en veux, mais que j’aime encore plus ce qui me touche et là où ça me touche. Quand j’enroule mes jambes fermement autour de ses hanches contre ma volonté farouche de lui résister et que je creuse la cambrure de mon dos en agrippant l’arrondi de ses fesses pour le faire entrer plus profondément en moi sans aucune honte. Pas la peine de mentir, le connard que je tiens entre mes jambes fait ce qu’il veut de moi, et ça me donne envie de pleurer car, malgré toute la colère que j’éprouve pour lui, je ne peux pas le quitter. Voilà, je l’ai admis et ça paraît presque simple.

Une fois bien calé au fond de mes entrailles, son sexe gonfle et s’épaissit davantage. L’instant est fragile. Matt appuie son front contre le mien et reste comme ça, immobile et tendu, à souffler sa respiration contre mon visage.

Quand, d’une voix grave, il reconnaît :

– Tu sais, Alex, je ne souhaite pas un mari comme moi pour ma sœur. Avec toi, je suis possessif et tendre, mais avec les autres... Quand j’ai obtenu l’information que je voulais, je les ai virées, admet-il alors sans la moindre trace de remords. Seulement, il y avait des photographes devant ma porte et elles étaient comme moi en petite tenue avec une expression très nette de luxure sur le visage.

Je serre les dents et il le remarque.

– C’est tout ?

– C’est tout. Je n’ai même pas posé mes mains sur elles, dit-il en se penchant de côté pour attraper son portable sur le chevet sans sortir de moi. Je ne voudrais pas que tu croies que je pose mes mains sur n’importe quoi.

Je le regarde fouiller à l’intérieur.

– Tu veux voir ? me propose-t-il.

Une blonde et une rousse pendues au cou l’une de l’autre, sculpturales, en petite tenue, mais pas si joyeuses que ça, et mon mari avec une serviette éponge minuscule autour des hanches, un air contrarié

évident sur le visage de s'être fait surprendre. On voit très nettement le numéro de la suite sur la porte derrière lui ainsi que l'heure, la date et le lieu du cliché numérique en filigrane.

Autrement dit, la preuve est incontestable.

– Elle tourne sur Internet ? je lui demande par réflexe d'avocate.

Son sexe tressaute au fond de moi et ça devient douloureux.

– Oui, grogne-t-il en reprenant son portable pour le jeter au pied du lit.

– Pourquoi ne l'ai-je pas vue ?

Il ne cherche pas à mentir.

– J'ai demandé à Sully de bloquer tes actus sur ton portable.

– Ah bien sûr, Sully... et Verdi aussi.

Ma voix sonne comme si mes poumons s'étaient brusquement refermés à tout l'air extérieur, sans trop savoir pourquoi je repense à mes C.V. qu'il avait carrément supprimés pendant que j'attendais naïvement une réponse. En fait, je suis partagée entre l'envie d'arrêter cette torture inutile ou hurler contre la connivence qui existe entre lui et ses hommes.

Ces deux-là sont plus que des collaborateurs et moins que des frères mais aussi proches. Pas étonnant qu'ils le couvrent, ils le couvriront toujours.

Même contre moi.

– Maintenant, dis-moi que tu me veux encore, me défie-t-il.

Je sais que je devrais tenir bon un peu plus longtemps pour que ça ne se reproduise pas, mais je sens son besoin d'être rassuré et ça m'émeut. Aussi, j'attrape sa tête et l'attire à moi pour pouvoir embrasser ses magnifiques lèvres et les empêcher de dire davantage d'horreurs.

– Comment pourrais-je ne plus t'aimer ? Tu vis selon tes propres règles parce que personne ne t'a appris. Tu te bats pour protéger ceux qui t'entourent même s'ils ne te le rendent pas. Personne ne me semble aussi digne d'être aimé que toi. Mais ne recommence jamais plus ce petit jeu, s'il te plaît.

Méfiant ou incrédule, le Guerrier recule pour jauger ma sincérité.

– Alors, rends ce putain de taudis dans Brooklyn où n'importe qui peut entrer ! ordonne-t-il d'un ton bourru pour cacher sa satisfaction. J'y ai fait un tour avec Verdi pour assurer ta sécurité et ça pue la clope et la beuh, merde !

Je fonds littéralement quand il est comme ça.

– Entendu, dis-je en enfouissant mon nez contre son torse.

Satisfait, il grogne et commence à onduler entre mes cuisses, si doucement que chaque point, chaque

partie sensible de moi est caressé avec efficacité. Il n'en oublie aucun. La bouche entrouverte, sa langue sort lécher mes aréoles tandis que ses huit petits monts rebondis sur son abdomen massent le mien alternativement. Je ne me trompe pas, Matt me regarde comme les hommes qui veulent se donner, laissant le son rauque de sa voix parler pour nous :

– Je te protégerai jusqu'à ma mort, bébé...

Un gémissement ému remonte dans ma gorge tandis qu'il me pénètre et ressort alternativement à plusieurs reprises, optant chaque fois pour un angle différent, me donnant la sensation incroyable d'être pénétrée « de lui » et non pas « par lui ». Ses yeux bleu nuit n'ont jamais été aussi hantés. Ce feu qui l'anime, cette intensité tapie dans la douceur de ses mouvements pour me prendre comme un lion qui se réveille, c'est le Guerrier tapi dans l'ombre. Il glisse ses doigts dans mes cheveux sans me quitter du regard, ondulant, aussi puissant que lent.

– Je ne sais pas comment ça s'appelle *ça* entre toi et moi, s'aventure-t-il dans un souffle en rougissant.

N'en croyant pas mes yeux, je me contente de le regarder, m'accrochant à chaque détail de son visage.

– Enfin, peut-être que si, mais...

J'attends, le cœur battant, consciente de l'intensité du moment et de sa propre difficulté à formuler ses sentiments.

– Alex, je sais pas le dire, s'énerve-t-il, mais c'est la seule chose dans ma vie que je n'ai pas l'intention de combattre.

Brusquement, j'ai envie de hurler des milliers de « je t'aime ». Pour lui. Parce que ce n'est pas qu'il ne *veut* pas, mais bien qu'il ne *peut* pas. Des actes, oui, des mots, non. Mais c'est déjà énorme qu'il s'autorise à y penser.

Encouragé par mon silence il continue :

– Dans ce café quand tu m'as regardé avec ces yeux bleus qui semblaient signifier « tu peux tout me dire », je me suis dit que, *toi*, tu pouvais peut-être me comprendre. Je *voulais* que tu me comprennes.

Je peux à peine parler :

– Pourquoi était-ce si important ? Tu ne me connaissais pas.

– Ça l'était parce qu'au lieu de penser à baiser, je pensais à autre chose en te voyant. Tes cheveux étaient magnifiques mais arrangés n'importe comment. Tes jambes de gazelle fermes et musclées montraient que tu étais indépendante, forte et rapide. Ton short était quelconque mais tu avais de la classe, et mon corps se raidissait à chaque fois que tu me regardais. J'étais ébloui.

Je tremble lorsqu'il m'oblige à remonter mes jambes sur ses épaules pour que son érection s'ancre plus profondément en moi et que mon cul encore sensible câline ses bourses à chaque frottement, et je peux sentir toute la violence de son excitation dans l'air.

– Je pensais : « Je veux cette fille », « Je veux la baiser ». Je pensais à comment je voulais te prendre et à la tête que tu ferais. Mais je pensais aussi : « Pas tant qu'elle ne sera pas prête à me recevoir. Moi. Le vrai Moi. » Je n'y comprenais rien parce que je ne suis pas délicat d'habitude. Je me disais : « C'est quoi ce bordel ? Depuis quand j'en ai quelque chose à faire de ce qu'elles pensent ? »

Je me repasse le moment où je l'ai traité de connard et je souris.

– Ça m'apprendra à m'attaquer à un Guerrier qui n'aime pas qu'on le regarde. Je croyais que tous les guerriers aimaient qu'on les vénère.

– Ouais ben, tu avais l'air ridicule avec tes petits yeux féroces à soutenir les miens comme si tu voulais me faire tomber du ring, se dépêche-t-il de répondre en accélérant le rythme de ses va-et-vient.

Le rythme a beau être rapide, ses étreintes sont les plus douces et les plus crues qu'il ne m'a jamais données. Par sa douceur presque sale qui ne me laisse aucune pudeur ni possibilité de me réfugier dans la violence de l'acte, il met tout à sac, aussi insatiable de moi que je le suis de lui.

– Jouis. Maintenant, siffle-t-il entre ses dents.

Une vague de plaisir intense me submerge et je vole en éclats. Mon corps tremble encore de mon orgasme quand Matt se retire brusquement de moi en grognant qu'on n'a pas mis de préservatif, pour se mettre à genoux et prendre son sexe en main afin d'éjaculer sur mon ventre par trois longs jets puissants suivis de soubresauts rapprochés. Il est tellement beau quand il jouit maintenant. Il se donne et ne masque plus aucune émotion sur son visage.

Moi, la première fois que je l'ai vu, j'ai su qu'il allait compter.

13. Suffixe utilisé pour former tous les noms de singes dont le plus connu est l'australopithèque, mais je crois qu'Alex pense sans oser le dire au « singe à queue », soit le cercopithèque. Enfin, c'est comme vous voulez ;-)

ALEX

La journée commence mal !

Quelque chose s'est tordu en moi au moment où j'ai relevé la tête pour consulter mon iPhone qui venait de vibrer sur le chevet. J'ai à peine eu le temps de prendre connaissance du message de Max, répondant au mien envoyé hier soir, qu'il m'a fallu foncer aux toilettes en plaquant une main sur mes lèvres et l'autre sur mon estomac, avant qu'il les déborde glorieusement.

Depuis, à genoux devant la cuvette des WC, je vomis, je vomis, je vomis. Tripes et boyaux comme on dit. Sauf qu'il ne me reste plus rien dans l'estomac depuis au moins dix minutes, mais pas moyen de le faire comprendre à mon organisme. Cet entêté continue à vouloir expurger tout ce qu'il peut sortir et c'est encore plus douloureux. Les spasmes à vide me vrillent l'abdomen. J'étends un bras pour faire couler l'eau du lave-mains afin de masquer le bruit que je fais au cas où Matt reviendrait dans la chambre, mais ça empire quand je bouge.

Saleté de soirée de gala.

Je maudis le traiteur choisi par Debra. J'espère que Matt lui intentera un procès carabiné qui le mettra sur la paille. Je n'ai avalé que quelques amuse-bouches hier soir et c'est suffisant pour m'intoxiquer. Et si j'avais attrapé une salmonelle ? Ma mère a eu ça une fois, après un traiteur justement, et elle a mis sept jours pour repartir au boulot percluse de rhumatismes. Pendant les trois mois qui ont suivi tout le monde croyait qu'elle était devenue anorexique tellement elle était abattue.

Mais le pire, c'est que l'action de vomir ne me calme pas. Je fais de mon mieux pour ignorer le nœud persistant dans mon abdomen et me dirige vers la salle de bains, soulagée de constater que Matt n'est pas non plus sur la terrasse attenante en train de cogner son sac de frappe, de travailler le haut du corps à sa barre de traction ou de sauter à pieds joints sur sa box pour se faire les cuisses.

Sans rire, Matt est un athlète particulier, et il n'y a aucun parti pris discutable à cela. Aucune machine. Aucun miroir. Aucun coach. Ici la machine, c'est lui. Dans chaque entraînement du jour, Matt ne cherche pas à dépasser les autres, il cherche à se dépasser *lui-même* et je suis surprise de voir tout ce qu'il est capable de faire pendant ses WOD¹⁴. Personne ne se bat comme lui. Personne n'associe autant le calme et la rage à se dépasser chaque jour un peu plus.

Et en sueur, il est tout ce que j'ai envie d'avoir.

Quant à moi, j'ai l'impression de déplacer une montagne rien que pour cogiter à ce que je dois faire aujourd'hui même si on est dimanche. Cette nuit, j'ai profité que Matt soit profondément endormi nu sur le ventre avec mon oreiller, et pas comme d'habitude emboîté contre moi le nez dans mon cou, pour envoyer

un SMS à Max afin de l'inviter à prendre le petit-déjeuner au B-One. Il faut que je lui parle de Leila et de l'enfant de Cameron. C'est de la plus haute importance ! Je ne sais pas pourquoi mais je le dois à mon frère.

Mais avant, je dois penser à moi.

Inutile d'espérer m'en sortir avec un linge mouillé, j'ai besoin de sentir l'eau me rincer de cette mauvaise expérience. J'oriente ma tête sous le pommeau de douche géant afin de protéger le clip à l'arrière de mon crâne et j'attends que ça passe en respirant doucement. Quand mon estomac s'est enfin adapté au rythme de ma respiration, je coupe l'eau et m'enroule dans une des grandes serviettes éponge très confortables du B-One. J'adore l'odeur de fleur d'oranger de l'assouplissant utilisé par la gouvernante anglaise de Matt. Sa senteur de fruit à la chair acide apaise et dissipe les restes de ma nausée.

Seulement en me brossant les dents, mon corps est tendu par un autre besoin, presque incontrôlable celui-ci, de sentir le soleil sur ma peau. Là, maintenant, tout de suite. De lézarder au soleil touuuuuute la journée. Bref, d'être égoïste et de m'occuper de moi en me foutant de tout le reste.

Ce qui ne me ressemble pas.

Je peigne mes cheveux mouillés sans prendre la peine de les sécher et je jette un coup d'œil dans le miroir en essayant de comprendre ce qui m'arrive.

Déjà le mimétisme du couple, Civilité ?

À la fac, toutes les filles perdaient leur personnalité dès qu'elles étaient avec un mec et qu'elles essayaient de lui plaire, persuadées que pour le séduire, elles devaient lui ressembler par tous les moyens, et moi, je ne comprenais pas la mouche qui les piquait. C'est idiot. Comment peut-on imaginer séduire un homme en lui ressemblant en tout point ? Moi ça m'aurait énervée d'avoir un clone pendu à ma main, mais je n'avais personne pour étayer ma théorie.

Peut-être était-ce bien de ne faire qu'un ?

À présent que c'est le cas, j'avoue que j'aime la personnalité complexe de mon mec – il me séduit et je le trouve formidable, autant casse-pieds insupportable qu'attachant et drôle, tout en faisant de grandes choses – mais je ne voudrais pas être comme lui pour autant. Parce que c'est surtout l'adversaire qui me botte chez lui. Avec lui, j'aime la lutte. Sans me poser plus de questions, j'entre dans le dressing pour revêtir le minuscule bikini bandeau blanc festonné offert par Joanna, jamais porté à Chicago, et pour cause, je n'étais pas d'humeur. J'enfile la robe assortie sans bretelles tout aussi symbolique, et, comme il fait beau, de grandes lunettes de soleil façon Jackie O, et je souris avec ironie à l'immense miroir du dressing en jetant un œil à ma silhouette par-dessus mon épaule.

Ouais, j'aime la lutte, Guerrier !

Lorsque je descends au rez-de-chaussée, Luca et Max sont déjà dans la cuisine. Ce dernier en jean et T-shirt larges installé au comptoir est occupé à goûter et commenter avec appétit chaque ingrédient de notre brunch dominical préparé par le premier. Un rapide coup d'œil à la pendule m'apprend qu'il est

déjà 11 heures. L'heure parfaite pour débiter un brunch.

– Bien dormi, Petit Biscuit ? baragouine le goinfre en levant sa fourchette en l'air pour se signaler comme à l'école.

Le souvenir me fait sourire.

– Comme un loir, Granola, lui rétorqué-je, amusée.

Max et moi surprenons en même temps la curiosité de Luca à la mention de nos noms de code et, à cet instant, je ne peux faire autrement que remarquer l'intérêt sexuel que le majordome prête à mon ami. Pas que ça m'étonne, Max est un beau garçon mais pas que. C'est une invitation ambulante, parce qu'il est toujours cool, qu'il a énormément d'humour et de second degré face à toute chose, tout en gardant le sens des priorités et des valeurs qui sont les miennes.

Déjà, Louis l'avait remarqué.

– Granola, ne pariez jamais que vous n'en mangerez qu'un ! lance Max au majordome gay en guise d'explication. Je suis une exclu filles, mec. OK ?

Comme moi, Luca ne peut s'empêcher d'émettre un petit rire complice au-dessus de sa poche à douille, avant de presser et de dessiner des pointes souples de crème fouettée sur ce qui semble être des cupcakes à la carotte garnis de... de marshmallows ? *Beurk. Aucune envie d'y penser.*

– Merci d'être venu, dis-je alors à Max en me hissant sur le tabouret à côté de lui, tout en songeant qu'il doit tout juste sortir de sa garde mais qu'il a quand même fait l'effort de venir jusqu'ici au lieu de rentrer chez lui dormir.

Une fois installée, j'intercepte son coup d'œil vertical de mes épaules nues à mes cuisses tout aussi nues, mais je décide de l'ignorer.

– Pas de problème, je n'aurais jamais eu un tel repas chez moi, me gratifie-t-il en revenant à son assiette. Ces gaufres au bacon et aux œufs sont délicieuses, Luca, mais je suis toujours pas gay, mec !

Là c'est trop ! Choquée par son langage, je lui tape dans l'épaule. Ce qui lui tire un grognement de protestation et me vaut un nouveau regard en biais vers ma poitrine cette fois-ci. Il plisse les yeux une seconde, comme perdu. Puis, au lieu de la porter à sa bouche, il pointe mon décolleté de sa fourchette couverte de jaune d'œuf dégoulinant avec un bout de bacon au bout. Je jure que s'il vise ma belle robe blanche avec son morceau de lard salé, je hurle.

– Ce truc, là, que tu portes, ton mari va pas aimer, beauté, déclare-t-il en grand scientifique (son regard s'éclaire) mais moi j'aiiiiiiiiiime, Petit Biscuit. Beau coup.

Je lui donne une tape sur le bras.

– Arrête...

– Je peux voir le bas ? rigole-t-il en se frottant là où j'ai tapé. String sur ton petit cul fessu ou tanga

cache pubis ?

Cette fois, je claque sa cuisse impatiente sur le tabouret, plus fort.

– Aïe ! Hey...

– Tu l’as cherché, lui dis-je d’un ton catégorique.

– Moi aussi je peux toucher ta cuisse ? rebondit-il alors que je tape ses mains baladeuses avant qu’elles ne me touchent.

Luca intervient pour nous séparer :

– Servez-vous, Alexiane, dit l’Italien en interposant une assiette avec une gaufre au sucre toute simple devant moi et une coupelle de frites aux légumes devant Max. Un thé ou désirez-vous du café ?

Comme l’idée d’une boisson chaude me soulève le cœur, je prends un verre pour me servir de jus d’orange, mais Luca m’arrête :

– Laissez-moi faire ça pour vous, Alexiane. Jus d’orange donc.

Max attrape un verre pour lui et me le montre.

– Ne discute pas, madame Garrett, et laisse ton larbin te servir, m’asticote-t-il à la limite de l’impolitesse en se servant un jus de pomme et une généreuse portion de fromage crémeux à la ciboulette pour accompagner ses frites.

– Max !!!

Je rougis, morte de honte.

– Luca, pardonnez-lui, fais-je gênée en m’adressant au majordome. D’habitude Max n’est pas comme ça, je vous assure... Je ne sais pas ce qu’il lui prend.

Luca m’adresse un sourire compréhensif.

– Ce n’est rien, Alexiane. Les hétéros sont nerveux quand ça les chatouille. Je suis homo mais je le vis super bien, mec, retourne-t-il à Max. Personne ne se lève le matin en décidant qu’il va l’être, tu sais ?

Au lieu de lui répondre, Max ingurgite deux frites d’aubergine en même temps. À cette allure, il aura fini de manger avant que je commence, et moi, je ne sais plus quoi faire pour ne vexer personne.

Et mince, qu’ils se débrouillent.

– Avec des glaçons, s’il vous plaît, Luca.

Disant cela, je cherche Matt des yeux et le découvre dans une drôle de position à travers la baie vitrée du plateau. Il est torse nu avec un caleçon de bain bleu saphir identique à ses yeux quand ils sont calmes. Le vêtement porté bas sur ses hanches mettant en valeur son Dragon Noir Guerrier, plus bleu que noir sous les rayons du soleil, ses cheveux mouillés mais voletant au gré de la brise qui souffle sur le fleuve Hudson. J’aime le voir ainsi, simple et naturel dans son quotidien. Sa vie très très privée est mon petit

coin de paradis, bien plus que le luxe raffiné de cet immeuble.

La voix de Luca interrompt mon introspection :

– Voici, dit l’Italien à l’arrivée du verre de jus d’orange sur le comptoir tandis que je reluque mon mari comme s’il était quelqu’un d’autre.

– Merci Luca.

Comme il est de dos, Matt ne nous voit pas, et c’est assez drôle parce qu’il se déhanche jambes écartées dans son maillot mouillé, moulant à la perfection ses quadriceps développés, frappant le sol de ses plantes de pieds selon un rituel inconnu. Qu’est-ce qu’il fabrique ? Mes lèvres forment un sourire niais en songeant à ses pecs impressionnants devenus ma nouvelle zone d’oreiller grand confort, sa barbe, zone de grattage, ses deltoïdes, zone d’accrochage pendant l’acte, et ses tablettes de chocolat, zone de bisous.

Mon Guerrier. Mon zèbre. Mon lascar. Ma réalité.

Puis j’écarquille les yeux. Mais si, c’est bien ça ! Matt danse, son portable serré dans un poing vengeur vers la Skyline du New Jersey, coudes écartés pour frapper, à la manière très guerrière des joueurs de rugby à XV de l’équipe de Nouvelle-Zélande, avec Sexe à ses pieds qui le regarde faire.

Ben merde alors !

Depuis quand mon mari danse le haka¹⁵ ?

– Pourquoi la baie vitrée est-elle tirée ? je demande à Luca, intriguée par le fait que mon mari se soit volontairement enfermé à l’extérieur.

Le majordome me regarde avec une expression embarrassée.

– C’est moi qui l’ai fermée, avoue-t-il confusément.

Incrédule, je pointe Matt du doigt.

– Vous avez enfermé la *Déferlante* dehors ??

Ça me paraît presque impossible tellement l’animal est indomptable.

– Il n’y avait pas d’autre moyen, soupire Luca. Sinon toute la maisonnée aurait été réveillée par son maudit chant guerrier.

– Son *quoi* ?!!

– Sa nouvelle chanson préférée ! Ça fait bien vingt minutes qu’elle passe en boucle sur les enceintes du plateau. À vous déchirer les oreilles, je vous dis.

Je hausse les sourcils. Matt est plutôt opéra ou rock américain et rien entre les deux. Même Coldplay, ça le barbe. S’il ne dit rien ou qu’il accepte parfois d’en chanter, c’est parce que *moi* j’aime, mais il exècre le piano parce qu’on l’a forcé à l’apprendre petit, tandis que l’opéra lui rappelle le Kivu, sa

liberté.

– Qu'est-ce que c'est comme chanson ?

– « Human », Rag'n'Bone Man.

– J'avoue que les paroles lui vont bien, se marre Max sur ma gauche. Pas possible, l'English doit connaître ton mari...

Comme je ne connais pas, je décide de me faire une opinion par moi-même et me dirige d'un pas alerte vers la baie vitrée avec mon jus d'oranges pressées. Je la fais coulisser et... *boum boum boum...*
Han han !

Attention, tornade sexy en approche !

Tout à coup, le nœud nauséeux dans mon estomac se change en lave plutonique et je dois garder mes mains sur la fraîcheur du verre rempli de glaçons pour me souvenir de ne pas fondre complètement. Peu importe que Max ou Luca soit dans les parages, si je touche ce que je vois, je ne me contrôlerai plus. Rien que le regarder bouger comme s'il baisait tout le New Jersey en représailles et l'imaginer faire les mêmes mouvements sur moi, ça me rend folle.

Boum boum boum... Han han !

Je continue d'avancer vers lui. Ce qui est vrai, c'est que la résonance de la chanson est inouïe et la voix de Matt comme venue d'ailleurs. Inaccessible. Souveraine. Quelque chose d'assez violent pour fermer la gueule à toutes les protestations. Quelque chose d'excité. Quelque chose d'assuré. *Lui.*

Un chant Guerrier.

Poussée par la curiosité, je m'arrête pour mieux l'écouter :

« Maybe I'm foolish, maybe I'm blind.

But I'm only human after all. I make mistakes.

Don't put your blame on me.

I'm no prophet or messiah. Don't ask me to lie.

Then beg for forgiveness for making you cry.

Cos I'm a man, I do what I can.

Don't put the blame on me, fuck. »¹⁶

Au moment où le morceau prend fin, il détend sa nuque en arrière puis d'une épaule à l'autre, sans doute avant de recommencer, quand ses yeux brillants accrochent les miens. Surpris, il pivote tout de suite sur lui-même et prend son iPad posé sur un transat afin de couper la musique.

– C'était qui au téléphone ? je lui demande, curieuse de trouver l'origine de son étrange comportement

alors que Sexe s'emploie à se glisser entre nous pour nous séparer.

– Taka-San, répond-il avec un sourire ironique au boxer avant de jeter un œil vers l'intérieur. L'OPA hostile contre Sankyo Chemical a été lancée hier et nous avons déjà une famille proche de Mitsui qui fait défection. Ce n'est qu'un début.

Sans réfléchir, je lui tends mon verre et il en boit une gorgée. Un véritable acte d'amour et de complicité auquel nous ne nous étions jamais livrés avant.

Du coup je m'autorise une boutade :

– La banque est une corde qui manque à ton arc, Guerrier ? Ton chauffeur au Japon disait qu'on reconnaît les Yakuzas de loin car ils portent des costumes très coûteux de banquiers.

Son visage se referme aussitôt et je me traite intérieurement d'idiote. Son OPA ne doit viser que la filiale pharmaceutique de Mitsui, pas la banque dans laquelle il a bossé en tant que stagiaire. Matt frappe des mains afin d'attirer l'attention du boxer joueur et lui montre Luca pour nous en débarrasser avant de reprendre pour moi avec gravité :

– Jun a changé la donne.

Un truc cloche, le ton est sérieux mais il y a plus. J'ai déjà vu Matt combattre pour acquérir des entreprises depuis qu'on est ensemble. Je l'ai vu guerroyer au Japon contre les brevets onéreux des traitements contre le sida, mais toujours sereinement. Jamais je ne l'ai vu préoccupé.

J'essaie d'en apprendre plus :

– Si tu as la protéine qui manque à Mitsui pour éradiquer Ebola, pourquoi ne pas vous entendre pour fabriquer ce vaccin ensemble ?

Nouveau coup d'œil à l'intérieur.

– Ce n'est plus d'actualité. Mitsui va perdre Sankyo, ce n'est plus qu'une question de jours. Ensuite, on s'appliquera à ce que Sankyo ne puisse plus servir d'armes aux bioterroristes comme Jun.

Mon cœur tombe dans mon estomac.

– Qu'est-ce que tu dis ? Jun, un bioterroriste ? m'étranglé-je bêtement.

Le ton de la réponse est glacial :

– Les achats faits sur le compte de MHG Industrie montrent que oui. J'ai officiellement payé pour des agents hémotoxiques, figure-toi, me décoche-t-il avec cynisme. De quoi tuer des milliers de pauvres gens. N'importe où. N'importe quand. Tout ça est entre les mains de Jun à présent.

Là c'est... autre chose. Malgré la chaleur écrasante sur le plateau je ne peux que frissonner. Personne ne plaisante avec le terrorisme depuis les attentats du 11 septembre, les États se sentent en guerre.

Personne ne se relève de ce genre d'accusation, si puissante soit cette personne. La presse comme les

autorités ne lui feront aucun cadeau. Si cela se sait, le Département de la défense pourrait même sonner la mort de son entreprise avec effet immédiat.

– Donc tu ne peux pas aviser le FBI...

– Non, confirme Matt. Après les révélations de Tricia sur mon passé criminel, c'est moi qu'on accuserait. J'ai l'argent et aucune morale pour m'en servir. Mon personnel se retrouverait illico au chômage et moi, sous le coup des lois antiterroristes de mon propre pays. Ce salopard a bien manœuvré.

La pensée de ce combat contre Jun me perturbe, car son regard de grand fauve me dit que Matt ne va pas seulement défendre sa société, et je tremble de ce qui pourrait lui arriver si ces deux-là se retrouvaient face à face. Si Matt a tué pour survivre, Jun est un véritable criminel. Pire encore, c'est un criminel qui n'a plus rien à perdre. Sa femme et son gosse, il les a déjà perdus. J'ai lu son fanatisme dans ses yeux lorsqu'il tenait l'arme rivée sur moi. Le fanatisme, c'est bien ce qui anime les terroristes, non ? Même si je me dois de ne rien montrer à l'homme d'affaires pour ne pas le gêner, un flot d'émotions inconnues me dépasse.

– Et tu en es à quelle vague là ?

Je ne sais pas ce que je cherche en posant cette question sur son OPA contre Mitsui car il est clair que ce combat va largement dépasser le cadre de la finance et des affaires. C'est un combat à mort. Rien d'autre.

L'entrepreneur décide de noyer le poisson :

– Je dois t'avertir que j'ai demandé à Jake Lund de venir pour le brunch. Un de ses clients fait partie de l'actionnariat de Mitsui et je pourrais le convaincre de nous rejoindre.

J'avoue être perdue quand il s'agit de finance alors je me tais.

– D'accord, obtempéré-je en observant Sexe à travers la baie ouverte.

Avec Max, le boxer a trouvé une nouvelle cible pour s'occuper. Méfiant, il semble étudier l'intrus avec attention avant de le déclarer comme invité autorisé. Puis, mon regard tombe sur la tasse de café et l'assiette vide sur la table basse.

Je comprends alors son isolement.

– C'est pour ça que tu es venu te réfugier ici ? Tu ne voulais pas manger seul avec Max ?

Matt recule légèrement et épluche mon visage avec bravade, aucunement gêné d'être aussi antisocial. Il a beau être chez lui, il n'en a rien à foutre de jouer l'hôte charmant avec mes amis ou ma famille qu'il n'a d'ailleurs pas reçue ici maintenant que j'y pense. Froissée, je n'insiste pas et me détourne pour retrouver mon invité afin de ne pas paraître tout à fait impolie.

– Joanna, s'écrie alors le Guerrier d'une voix rocailleuse.

Je me retourne.

- Quoi, Joanna ? fais-je sur la défensive.
- C’est Joanna qui t’a acheté cette tenue.

Ce n’est pas une question. Je baisse les yeux sur ma robe blanche en dentelle épaisse de coton, on voit mon maillot à travers mais c’est joli.

- Elle te plaît ? fais-je d’une voix tendue tout en songeant à l’affirmation contraire de Max quelques minutes auparavant.

En guise de réponse, Matt prend mes fesses dans ses mains pour me soulever jusqu’à sa bouche, et sa langue sort goûter mes lèvres. Eh voilà, le sexe, s’assurer que tout va bien et me dire par la même occasion qu’il n’a rien contre Joanna.

Comme toujours.

- Très jolie, grognasse-t-il en me faisant redescendre lentement contre lui. Au fait, Civilité, si on doit parler boutique ensemble, j’espère participer activement à l’épanouissement de la nouvelle présidente de Please Yell.

Je sais qu’en disant cela il m’écarte de ses affaires, mais je tope dans sa main.

- D’accord, Guerrier, tu pourras jouer avec la présidente. J’ai réfléchi moi aussi. Si je veux me lancer seule avec les hommes d’affaires qui voudront bien investir dans Please Yell, ce serait mieux que je comprenne ce qu’ils racontent.

- Je t’apprendrai, capte-t-il tout de suite en fixant obstinément le haut de mon bikini à présent révélé par ma descente contre lui.

Mais avant que j’aie le temps de remettre en place le bandeau de ma robe, ses doigts s’enroulent autour de mes deux seins pour les soupeser, et ce contact est si inattendu, si doux et respectueux, que ma respiration se coupe. Je jure que je pourrais jouir sur place devant le sacré et le culte intime qui imprègnent ce moment dans son regard, si un brusque coup de vent et l’arrivée d’un Frisbee lancé par Max pour un Sexe bondissant ne manquait pas de nous renverser.

- SEXE !! s’écrie Matthew en s’élançant tout de suite devant moi en rempart, esquivant à la fois le disque volant et son chien. Putain, ce clébard est taré.

Il se retourne, alarmé.

- Tu n’as rien ? s’inquiète mon époux en s’assurant d’un regard englobant que le chien ne m’a pas fait mal.

Je ris et secoue la tête, admirant pour ma part la prouesse de Max pour récupérer le Frisbee détourné sans plonger dans le bassin de nage. Une fois l’arme en main et le chien calmé en attente d’un nouveau lancé, mon meilleur ami revient vers nous en s’adressant à Matt :

- T’as vraiment appelé ton clébard Sexe ?

Je glousse et Matt ne peut s'empêcher de répondre fièrement :

- Ouais, mon pote. Ce clébard ne pense qu'à ça, comme moi !
- Et moi, lui rétorque Max en checkant poing contre poing avec lui.

Les voir faire me rend heureuse, à la fois pour Matt, qui a tant besoin d'amitié masculine en dehors du monde des affaires, et pour moi. Si ce chien réunit les deux personnes masculines qui comptent le plus pour moi, je veux bien l'adorer jusqu'à la fin de mes jours.

- Viens là, Sexe, je l'appelle pour le flatter.
- Wouafff...

Ses petites billes noires et rondes me disent qu'il est fier de lui.

– George laisse monter Jake Lund, monsieur ! lance alors joyusement Luca de l'autre bout du plateau. Je vais servir le brunch dans le pool house, comme prévu.

Je tourne la tête vers l'endroit en question, situé à l'autre bout du bassin de nage. Lequel est tellement long que je n'y avais pas encore prêté attention.

La zone est encastrée trois marches plus bas pour plus d'intimité, prolongeant le bassin par un petit muret de mosaïques argentées d'où sort un jet d'eau extra-large. La partie opposée étant séparée de l'intérieur du penthouse par des claustras, je comprends mieux en les reconnaissant où elle se situe. Cuisine intérieure et pool house communiquent. Un olivier central. Peu de meubles. Une table haute rectangulaire patinée avec des tabourets en cuir rouge. Pas plus.

L'architecte de Matt a réellement fait un beau travail.

– Je viens vous aider, Luca, répliqué-je prise d'un vif sentiment de jouer les hôtes de maison. Max, tu viens m'aider ?

En fait, je me rappelle que je dois absolument lui parler de Leila et je ne veux pas le faire devant mon mari, sachant le sujet maternité très sensible chez lui.

- Voilà une belle idée, Alex Civilité Garrett, me surprend ce dernier apparemment satisfait de mon initiative tout en fouillant dans son portable.
- Tu dois appeler quelqu'un, je devine.
- Sully, pour lui dire de nous rejoindre.

Je rebondis aussitôt :

- Oh ! Tu peux lui dire de venir avec Jo ?

Comme s'il avait senti venir la question, Matt me fait signe que « non », mais attend un moment avant d'entrer à l'intérieur du penthouse accueillir Jake.

Comme s'il hésitait, puis :

– On va parler de l’OPA contre Mitsui, bébé, m’explique-t-il embarrassé, et quand Jo est là, il colle en permanence Sully.

Un peu déçue, je pars rejoindre les autres déjà occupés à dresser le brunch.

– Tu ne t’ennuies pas, j’espère ? dis-je à Max en retirant mes lunettes.

Aussi souple qu’une anguille, l’imbécile me soulève en l’air par la taille et me fait tourner, et mes protestations se muent en glapissement ridicule :

– Repose-moi, idiot ! Je vais te vomir dessus.

L’argument fait mouche.

– Pardon mais je me sentais obligé d’intervenir, se justifie l’incorrigible en obéissant. Tu es trop sérieuse quand tu es avec lui, Petit Biscuit. J’avais besoin de retrouver la vraie Alex Sand. Ma copine. L’unique.

Je me hisse sur un tabouret et jette un regard inquiet à Luca qui fait semblant de ne rien entendre, puis je profite qu’il aille chercher des plats à l’intérieur pour aborder le sujet qui m’intéresse :

– Max, j’ai un service à te demander.

– Tu veux que je te débarrasse de ton mari ? blague l’impertinent. Ça va être difficile, il n’a pas l’air commode.

– Arrête. Il s’agit de Leila et du bébé de Cameron.

L’air grave, Max prend place sur le tabouret d’en face et écarte les cheveux qui lui tombent sur le visage, plus embarrassé que prévu par ma proposition.

– Ne me demande pas ça, Petit Biscuit, déclare-t-il ennuyé. C’est de l’ordre du secret professionnel. Je ne vais pas t’expliquer ce que c’est, tu le sais.

Je hoche la tête, mais non.

– Il faut que cet enfant vive, Max. Leila est une fille romantique et cette grossesse seule pour elle, c’est... Comprends, je ne m’opposerai pas à son choix d’IVG si elle le fait pour elle, mais je veux l’aider si elle hésite. Kar m’a révélé que c’était le cas. Elle est enceinte de combien ?

Dans ma tête, j’ai déjà réfléchi à la liste des corvées qu’une femme enceinte se doit de surmonter avant la naissance. C’est presque un parcours du combattant contre son propre corps qu’elles doivent mener. Vergetures, prise de poids, troubles circulatoire et urinaire, anxiété, et j’en passe. Je suis même allée sur iTunes télécharger « J’attends un enfant » et plein d’autres titres encore, et rien que parcourir ces ouvrages spécialisés m’a épuisée. Vivre cela seule, ça semble impossible, et je ne parle pas de la suite quand le bébé est né. Mais pour Leila et l’enfant de mon frère, je ferai n’importe quoi.

– Leila est enceinte de six semaines, me révèle Max alors que je ne m’y attendais plus. Si elle veut avorter, ce sera obligatoirement une IVG instrumentale. Je ne crois pas qu’elle s’y résolve.

– Tu veux dire qu’elle pourrait le garder ? fais-je pleine d’espoir.

– Avec certitude non, mais Leila a déjà fait une échographie le jour où tu nous as surpris devant le Rouge Tomate et...

Je le coupe :

– C’est pour ça qu’elle s’est enfuie ?

Max confirme d’un mouvement de tête et je ne peux dire à quel point je suis soulagée d’apprendre qu’elle ne m’en voulait pas.

– Elle était déjà très émue d’entendre le cœur du bébé, je crois qu’elle avait peur que tu t’en aperçoives, m’apprend-il. En revanche, c’est sûr qu’elle aura besoin d’être soutenue. Je lui ai proposé de s’installer chez moi quelque temps si sa famille lui mettait trop la pression.

Mes yeux s’arrondissent.

– Et son boulot à Paris ?

– La mère de Cameron l’a virée dès qu’elle a su pour son fils, répond Max en fronçant le nez.

– Tu plaisantes ?

– Hélas non. Leila m’a dit que Monica Brauer avait chargé Chace Culkin, l’associé de Cameron, de racheter les parts de son fils ou de liquider la boîte. Comme Culkin n’avait pas les moyens, la boîte a été vendue à un consortium suisse et Leila a été virée.

Pendant un instant, je reste muette à observer le visage de Max. Ma vie d’avant me paraît si loin à présent, comme s’il s’était écoulé des années alors qu’il ne s’agit que de quatre mois. Leila n’a donc ni boulot, ni endroit où crecher car, connaissant le sens de la famille de mon amie, je me doute qu’elle n’ira pas impliquer Karim dans sa décision. Ce dernier a déjà eu du mal à ne pas se fâcher avec Badi lorsqu’il lui a appris qu’il ne reprendrait pas les affaires familiales de vente d’armes. J’aurais fait pareil.

– Tu sais quand elle doit rentrer de Marrakech ?

– Elle a une visite de prévue avec moi pour sa grossesse la semaine prochaine.

– Tu as toujours le double de mon appartement ?

Max me sourit et dépose un baiser léger sur ma joue.

– Ne t’inquiète pas, je le lui ferai passer et je l’aiderai à emménager tout ce qu’il lui faudra pour sa grossesse, et éventuellement l’arrivée du bébé, si les choses ne se sont pas arrangées dans sa famille d’ici là.

Je souris à mon tour.

– Tu sais, hier soir, j’ai pris une grande décision. Grâce à la générosité de mon mari qui m’avait octroyé un bijou d’un prix exceptionnel dans notre accord pré-nuptial, nous avons pu le vendre, et cet argent va servir à financer ma propre fondation. J’ai réfléchi et je compte proposer à Margo et Leila de venir travailler avec moi. Comme avant, tu vois.

Matt avait raison en voulant m'accompagner discrètement dans cette tâche. Je suis jeune, sans expérience du milieu des affaires que je vais devoir séduire pour obtenir des dons, mais pas que. En écoutant les conversations lors de la soirée de gala d'hier, j'ai compris comment je pouvais jouer mon rôle d'épouse. Selon Debra, le nombre de blogs féminins appelant à boycotter MHG Industrie et ses médicaments était hallucinant après les déclarations de Tricia.

Il faut que je retourne la situation.

Du moins est-ce ce que je me dis en voyant arriver mon époux l'air austère mais concentré au côté de Jake Eirik Lund. Le Viking norvégien rencontré à Paris semble tellement crispé que j'en viens à me demander si la santé de Théodor s'est détériorée. Guidée par une impulsion soudaine, je le prends dans mes bras.

– Comment va Théo ? demandé-je sans préambule.

Je sais, c'est trop direct et familier pour une femme mariée, mais j'adore ce petit rouquin à l'esprit plus vif que son âge et puis... Jake est un ami, non ? C'est lui qui m'a trouvé un job à Chicago quand personne ne voulait m'aider.

Pas même Matt. *Surtout* pas Matt, devrais-je dire.

Le corps de Jake se tend sous mes paumes et il me repousse gentiment sans pouvoir dissimuler son embarras alors que mon époux lui ne cherche absolument pas à cacher sa désapprobation.

– Bonjour Alex, Théodor est à Chicago, se contente-t-il de répondre.

– Mais il va bien ? insisté-je, prise d'un drôle de pressentiment. Joanna m'a dit qu'elle ne l'avait plus vu depuis un moment.

– Mes parents ont dû le retirer de l'école, admet le Viking comme à regret. On essaie un nouvel antibiotique pour ses poumons.

J'en étais sûre. Je le sentais. Ça s'aggrave. Ma gorge se serre sous le coup de l'émotion en pensant à ce petit bonhomme tout pâle mais si plein de vie dont l'existence n'a jamais été normale. Cette maladie génétique rare qui s'exprime très tôt dans la petite enfance est injuste et cruelle.

Les mots sortent seuls :

– Où en est-on pour la liste d'attente, Jake ? Vous avez contacté d'autres associations s'il avait besoin d'une greffe ?

Le visage du Viking s'empourpre comme si je l'avais giflé et je réalise trop tard que je viens ni plus ni moins d'anticiper la mort de son fils. *Oh merde.*

– C'est bon, Alex ! s'énerve-t-il subitement en haussant la voix. Je suis son père, je sais ce que je dois faire !

Tout de suite mon époux est à mon côté.

– Excusez-vous, Lund ! lui ordonne-t-il.

Je ne lui en veux pas et pose ma main sur son avant-bras pour m’excuser. C’est à moi de le faire, car à la manière qu’a Jake de s’en prendre à moi tout en s’en voulant de le faire, je sais qu’il est en train de craquer. Ça se sent.

Je me tourne vers Max.

– Le fils de Jake est atteint de mucoviscidose, expliqué-je à mon ami qui semble lui aussi surpris par mon attitude peu habituelle.

En réalité, mes émotions sont à fleur de peau depuis le Kivu, je crois que je ne supporterai pas une autre mauvaise nouvelle après la mort de Cameron, mais le moment est gênant car plus personne ne parle et mon mari tire clairement la gueule. Les yeux sombres et plissés du Guerrier nous examinent tour à tour et je comprends que son cerveau s’est enclenché. Mais sur quoi ? Mystère.

– Jake, Max est médecin, m’enfoncé-je un peu plus devant leurs regards lourds et mon obstination à briser le silence. Enfin, il est gynécologue, plutôt.

Max fait le premier pas et lui tend la main en disant :

– Mec, je compatis. J’espère que ça ira.

– Merci, lui répond le Norvégien sans me quitter des yeux comme s’il avait mauvaise conscience de s’être emporté. Vous allez bien, Alex ? Pas de souci ?

Je fixe un instant ses sourcils broussailleux de Viking au-dessus de son nez sans comprendre ce qu’il me demande. Si je suis vexée ou mon état de santé ? Et c’est là que mon mari courroucé sort de sa réserve :

– Alexiane n’a plus besoin que vous la recommandiez à vos amis du corps médical, le vouvoie sèchement Matt. Je suis là à présent.

Jake rougit de honte et je me rappelle qu’il m’a adressée au gynécologue de son ex-femme pour obtenir ma pilule, mais comment Matthew le sait-il ?

Ça, c’est un mystère !

Intriguée, j’observe l’attitude de mon époux, celle de Jake, guettant quelque chose qui les trahisse pour en apprendre plus, mais après plusieurs secondes d’hésitation à regarder ses pieds, ce dernier hoche la tête avec sérieux.

– Bien, lâche le Norvégien en se redressant. On peut parler business à présent ?

Tellement sérieux que je me demande si Jake ne veut pas plutôt se défilier. Mais pourquoi le ferait-il ? C’est ridicule.

Je crois que tu deviens paranoïaque, Alex !

14. WOD pour « workout of day », entraînement du jour.

15. Encore une danse de guerriers. Les Maoris l'ont rendue mondialement célèbre par l'intermédiaire des All Blacks, qui l'interprètent avant chaque match pour impressionner l'ennemi.

16. « Peut-être suis-je idiot, peut-être suis-je aveugle. Je ne suis qu'humain après tout, je fais des erreurs. Ne rejetez pas votre faute sur moi. Je ne suis ni prophète ni messie. Ne me demandez pas de mentir. Pour me demander ensuite pardon de vous avoir fait pleurer. Parce que je suis un homme, je fais ce que je peux. Ne rejetez pas le blâme sur moi, putain ! », « Human », Rag'n'Bone Man, 2016.

MATT

Je suis super speed.

Aussi speed que si j'étais drogué aux amphétamines. Boîte, rave, festival rock hurlant, je pourrais tout avaler à cet instant, ce serait moins douloureux que me concentrer sur mon travail en la regardant se bronzer au soleil sur son transat.

Bordel de Dieu, personne ne pourrait me faire autant de mal que cette fille que j'ai épousée. Pas mon père. Ni ma mère. Parce que je ne me soucie pas d'eux alors que je pense tellement à *elle* que ça fait mal.

Là, tout de suite, je veux chasser ce putain de soleil qui la retient éloignée de moi comme je veux chasser tous ceux qui l'approchent. Je sais, pas logique, il faut que je travaille et pour ça je dois m'isoler d'elle, mais c'est ce que je ressens.

Je ne peux pas expliquer ce que je veux.

Et dire qu'il y a quatre mois, j'allais bien !

Ça me tue de le reconnaître mais j'ai besoin d'elle à un point tel que si on me retirait le boire et le manger ça me paraîtrait moins grave. La voûte de mes pieds nus posés sur la table basse du seul coin à l'ombre où je me suis réfugié me démange, et j'enregistre un net durcissement de la situation dans mon caleçon de bain. Merde, ça fait bien une heure que j'essaie de lister mes nouvelles actions Sankyo et mes droits de vote aux assemblées d'actionnaires sur mon MacBook Pro en équilibre sur mes cuisses, mais je ne fais rien d'autre que lorgner Alex endormie sur le ventre à prendre le soleil sans vraiment savoir ce que je ressens.

Il y a des femmes avec qui on baise sans les aimer et d'autres avec qui on parle sans les baiser. Avant, je me contentais des premières car je n'en avais rien à foutre de bavarder. Maintenant je veux les deux et je me rends compte que j'ai l'air anxieux, en manque de quelque chose. Mais quoi ? Qu'est-ce qui me manque puisque j'ai les deux ?

Je n'ai pas apprécié quand Alex a parlé à Jake durant le repas.

Je n'ai pas apprécié la façon de celui-ci de scruter sans cesse ses moindres mouvements, ni ses questions à la con sur son appétit d'oiseau ou sa condition physique. Ou bien quand elle a dû me laisser à deux reprises pour aller faire pipi et que Jake la suivait des yeux à chaque fois comme si elle risquait sa vie en allant aux toilettes. De quoi je me mêle ! Ce connard se rend compte qu'il parle à MA femme comme s'il parlait à ses burnes ?

Je n'ai pas apprécié de regarder Alex se contorsionner sur son transat dans son minuscule bikini blanc outrageusement scandaleux au soleil – mais incritiquable car acheté par Joanna – lorsque son copain Max s'est mis en tête de lui tartiner le dos de crème solaire. Une tâche qui aurait dû m'être réservée. À MOI. Là, j'ai failli exploser et l'emplâtrer. Sauf que leur relation quasi fraternelle validée par toute sa famille depuis des lustres est tellement différente de celle que j'entretiens avec ma petite sœur, que je n'ai rien dit de peur d'être ridicule ou trop possessif.

Putain, je suis mal, là.

Parce que possessif, c'est clair que je le suis. Ce qui me rend paradoxalement vivant parce qu'il suffit qu'on soit tous les deux dans la même pièce pour que, pour la première fois de ma vie, je me sente important pour quelqu'un. Alors que dès qu'on est trois dans cette putain de pièce, ça me fait aussi mal que des débris de verre qui s'enfonceraient profondément dans ma chair.

Quel est le con qui a dit que le sexe à deux, c'est beau, mais qu'à cinq, c'est fantastique ? J'étouffe d'être aussi impuissant à chasser ma jalousie. Je suis violent et fort comme un taureau de combat. Je pourrais facilement lui faire mal s'il m'arrivait encore une fois de péter les câbles à cause de mes émotions. J'ai frappé Tricia. Je suis comme mon père. C'est dans nos gènes.

Qui peut m'assurer que je ne pourrais pas recommencer ?

J'essaie de me rassurer comme je peux : elle est là. Elle est revenue vivre avec moi. Elle va bien. Elle m'aime. Mais putain, il y a quelque chose chez elle que je n'ai pas encore gagné, que je ne peux pas définir, et qui alimente le monstre en moi. Mais quoi ? Qu'est-ce qu'il me manque, bordel ?

Depuis, je fais les cent pas dans ma tête.

Un truc cloche entre Jake et ma femme, et je n'arrive pas à comprendre quoi. Exaspéré, je repousse ma tasse de café vide sur le côté en regardant Sully traverser le plateau et venir me rejoindre à l'ombre, dans le salon extérieur où je me suis réfugié avec Sexe. Ma cicatrice se rappelle à moi quand je m'expose trop longtemps et ça me trouble de la sentir. Pas que ça me rappelle la torture et le Kivu, non. Ça, je peux gérer. Mais chaque fois que cela se produit, c'est à l'eau salée dans laquelle mon père me plongeait après une raclée sévère pour en prolonger le feu que je pense. Au gamin terrorisé, humilié et abandonné qui souhaitait mourir de toutes ses forces car il n'y avait plus aucun espoir. Nulle part.

Je n'ai pas besoin de ce genre de souvenir.

– On a du nouveau, balance l'Afghan avec un large sourire inhabituel tout en faisant glisser son laptop ouvert sur la table basse.

Super, mec, j'ai besoin de me changer les idées !

– Jun ? dis-je en accordant mon sourire sur le sien.

– Yes, patron ! crâne-t-il avec un signe de tête intraitable vers Jake occupé à discuter de son fils avec le copain de ma femme près de la rambarde.

Comme s'il avait senti que nous parlions de lui, Jake tourne la tête vers nous et je hoche la mienne par

politesse, mais j'attends un moment pour donner le feu vert à Sully. Le vent de l'Hudson souffle sur la terrasse en plein ciel et Alex a ses *earphones* dans les oreilles, et putain, je n'ai aucune envie de l'effrayer avec les Yakuzas. Contrairement à ses consœurs, l'organisation criminelle n'a rien d'occulte au Japon, mais le mieux est de laisser Alex ignorer le rôle majeur que la mafia joue dans la scène économique et sociale japonaise.

C'était moins une avec leurs costumes tout à l'heure.

– Vous pouvez parler, Sully, ils ne nous entendent pas.

L'Afghan prend une brève inspiration.

– J'ai pu accéder à tous les contenus bloqués du réseau Yakuza. Routeur, ordinateurs, Smartphones, modem ADSL, modem câble et leurs imprimantes réseau, j'ai tout ! Et devinez ce que j'ai trouvé ?

– Vous avez coincé Jun.

– Ouais. Le con se croit à l'abri en utilisant le réseau de la mafia mais ce genre de nœuds Internet n'a aucun secret pour moi.

Je baisse les yeux sur son laptop, prends connaissance du rapport affiché et je lève un sourcil, déçu de ce que je vois.

– Le virus de Lassa ? je demande à Sully, intrigué, en levant les yeux pour voir sa réaction en face. L'OMS a un médicament efficace.

– Je sais. Le médicament est efficace mais ça fait des morts quand même, rétorque-t-il platement.

Je fronce les sourcils, ne voyant pas du tout où Jun veut en venir.

– Comment Jun s'est-il procuré cette merde ? Ne me dites pas qu'il est passé encore une fois par le compte MHG Industrie ou je vais devoir prendre des mesures plus expéditives avec la compta.

L'Afghan secoue la tête, sûr de lui.

– La fièvre hémorragique de Lassa sévit au Kivu, non ? Il existe un laboratoire professionnel géré par des Allemands depuis la précédente infection. L'un d'entre eux ayant été contaminé, Jun s'est débrouillé pour le remplacer.

Un martèlement sourd s'élève alors dans ma tête en réalisant que Jun s'est rendu au Kivu *avant* ma femme. Pourquoi ? Dans quel but ?

– Putain, mais à quoi joue ce salopard ?

– J'ai mon idée.

Je regarde l'Afghan et je crois que j'ai la même.

– Le pétrole, sifflé-je en résumé.

– Ouais. Amoindrir la résistance de la population dans la durée serait un bon plan pour dissuader TRAP d'extraire leur pétrole, avance Sully. Quels ingénieurs de forage voudraient partir dans une région

infestée ? Aucun.

Moi, j'aurais cru l'inverse.

– Pas d'ingénieurs, pas de forage, mais...

Mon cerveau s'étant mis en branle, mes doigts courent sur les touches de son clavier et je parcours les autres mails de Jun que Sully est arrivé à récupérer.

– Surtout si on modifie la souche du virus pour rendre le médicament moins efficace, commente Sully au moment où je découvre le mail sur ses travaux.

Respirer.

Jun est connu pour ses expériences risquées et controversées et c'est justement pour cela que je l'ai engagé. Notre but, chez MHG Industrie, étant de développer des vaccins contre de potentielles souches dangereuses dont le sida fait partie, j'avais besoin d'un type comme lui. C'est tout le talent et la folie de cet homme. Mais mon initiative a été contestée par certains scientifiques pour le danger qu'elle représentait et... on ne manquera pas de me le rappeler.

– Nom de nom, Sully. J'ai armé un monstre, dis-je quand je lève la tête de l'écran, voyant tout de suite ce que Jun a imaginé. Immobiliser le pays sur le plan sanitaire pour pouvoir mieux le piller de ses ressources.

Comme si le Kivu n'avait pas déjà assez souffert !

– Ouais, c'est amusant de voir des monstres au cinéma, mais l'idée qu'ils rôdent autour de nous à jouer avec nos jeux, ce n'est pas drôle du tout, commente l'Afghan magnanime.

– Mais quel intérêt de dissuader TRAP ?

Sully laisse échapper un long soupir.

– C'est là que c'est pas bon. Quand vous avez imaginé que votre épouse révèle les agissements de TRAP à l'opinion publique, vous n'étiez pas loin. Jun a raisonné pareil. Alex en parle d'abord à votre père, c'est logique. Vous êtes mariés et elle vous aime. Votre père en parle à TRAP qui soutient sa campagne électorale. Logique aussi. Difficultés sanitaires plus risque de fuites dans l'opinion, TRAP renonce à extraire au profit d'une *autre* société d'extraction.

Donc Jun ne bosse pas *pour* mon père, mais *contre* lui. Quelque part ça me rassure. Involontairement, je fixe le transat d'Alex. Ses seins se soulèvent au rythme de sa respiration alors que sa tête balance, elle, au rythme de la musique, de gauche à droite, et mon soulagement de la voir heureuse est tel que la tête me tourne. Elle sourit à des kilomètres de se douter de ce qui se passe.

Je veux que ça dure.

– C'est pour cela que ce salaud a accompagné Alex au Kivu. Il voulait s'assurer qu'elle voie bien TOUT ce qu'il y avait de choquant. Les enfants armés par TRAP International. Ancalagon et les Bombay

séquestrés par mon père.

Mon estomac se noue en réalisant l'ampleur des dégâts. Nous nous sommes tous fait manipuler depuis le début pour qu'Alex, armée par son père, agisse et déclenche les hostilités. C'est ce qu'attend Jun. Qu'elle ouvre le conflit avec mon père. Parce qu'il faut bien les deux pour qu'une société vorace de profits comme TRAP International renonce. Scandale dans l'opinion *et* pandémie.

– OK. Alex crée un scandale et TRAP renonce. Mais pour qui ?

– JAPOX est une société d'extraction japonaise sous le contrôle des Yakuzas, m'informe Sully. Apparemment Jun a passé un deal avec eux.

Livide, je dresse le scénario le plus probable :

– Il n'y a pas que le pétrole en jeu. Le Kivu regorge de richesses inexploitées. Jun infecte discrètement la région avec le virus de Lassa modifié. L'effet psychologique est très fort après une pandémie, la terreur et la panique s'installent, ce qui aboutit à la paralysie complète du pays et sert les intérêts de JAPOX. Mais aussi la population internationale est alertée. Jun n'aura aucun mal à décupler l'effet de panique contre le virus Ebola beaucoup plus meurtrier. Ensuite, Sankyo met miraculeusement au point son vaccin et Jun se remplit les poches en le vendant.

Maintenant, je suis sûr que Jun a déjà utilisé notre protéine issue des vers marins pour fabriquer le vaccin contre Ebola. Ce salopard l'a mis au point. Et vénal comme il est, il attend que la maladie emporte Mitsui. Voilà pourquoi Jun me descend en flammes dans l'opinion publique avec Tricia et mon passé. Cela n'a rien à voir avec l'accident de Tam ou la perte de son gosse. Mon OPA sur Sankyo ne doit pas aboutir sinon il perd TOUT.

– Et comme personne n'en connaît l'origine bioterroriste, Jun passe pour un sauveur, ajoute Sully d'un ton narquois. D'ici à ce qu'on lui décerne le Nobel de médecine en prime.

Possible qu'il y ait pensé, ce mec est un vrai mégalo à l'estime de lui délirante.

Cependant, jamais son imagination n'était montée à un tel paroxysme. Il me faut Sankyo. De toute urgence. Je dois exploser en un million de morceaux son plan avant qu'il passe véritablement à l'acte. Mais pas que. Alex doit renoncer à fermer Ancalagon. Mais comment suis-je censé le lui dire ? Elle est si passionnée et idéaliste. Elle me reprochera de la trahir ou, pire, de prendre parti pour mon père. Pas sûr que j'y parvienne. Une seule conclusion s'impose.

Je ne dois rien lui dire.

Une foule de stratégies se bousculent dans ma tête d'homme d'affaires habitué à réagir vite, quand un glissement de surprise dirige mon regard vers le transat d'Alex, justement. Et je constate que tous les regards sont braqués sur elle, se tortillant sous Sexe qui est ni plus ni moins monté la rejoindre, projetant des gouttes d'eau sur sa peau chaude et ensoleillée. Le chien s'est baigné et maintenant elle le repousse fermement avec ses jambes, hautes devant elle.

Aucun problème, chérie, tu peux aussi enlever le bas, c'est pareil !

J'interviens avec ma grosse voix :

– Sexe !!! Aux pieds !

Alex me voit, rigole et se débat pour se libérer, sans se douter une seule seconde qu'elle expose ainsi son cul sublime à peine caché par une fine bande d'étoffe, à cinq mecs sans défaut d'allumage. Elle me rend dingue.

– Sexe, tu n'as rien de décoratif, glousse-t-elle de façon charmante. Tu es lourd et mouillé, pépère. Pousse-toi !

Je devrais m'énerver contre elle mais je ris de les voir faire.

– On dit que les hommes d'affaires ne pensent qu'au sexe, me souffle Sully de façon énigmatique en s'attachant à me regarder moi et pas ma femme.

Je le regarde, surpris de son audace.

– C'est vrai. Même si peu l'admettent.

Je soutiens son regard de mec à mec en me demandant où il veut en venir.

– Ouais, je... j'ai trouvé autre chose dans les mails de Jun, patron.

D'un coup, le sang court à travers mon corps comme si du feu parcourait mes veines en devinant ce qu'il essaie de me dire.

– Concernant ma femme.

Ce n'est pas une question, Sully n'aurait pas cet air embarrassé si ce n'était pas le cas. Quelque part Sully est comme moi : un tueur sans émotion. Rien ne le gêne sauf l'intime. Sans un mot, l'Afghan reprend son laptop, fouille à l'intérieur et le retourne vers moi avec un autre document. Je prends l'ordi sur mes genoux et commence à lire :

[De : Jake Eirik Lund

À : Providence

Objet : La providence, c'est maintenant.

L'échange que vous m'avez demandé à Chicago a été effectué. Stew a appelé Garrett. Garrett a appelé son copain Dries pour la ramener sur New York. Et Alex Sand est retournée avec lui comme vous le savez. Je n'ai rien dit lorsque nous avons dîné chez eux. J'ai respecté ma parole.

Je vous contacte aujourd'hui car les médecins de Théodor disent que le processus de destruction de ses poumons est trop avancé. Mon fils a besoin d'une transplantation pulmonaire d'urgence.

À votre tour de me renvoyer l'ascenseur. Je vous joins le dossier médical de Théodor pour trouver un donneur compatible. Vite.

Jake Lund]

Je lève la tête vers l'Afghan pour lui demander :

– Providence, c'est Jun ?

– L'adresse mail a été créée en juin dernier d'un IP correspondant au Sheraton de Chicago et aux dates de connexion de Jun dans cette ville que nous avons relevées dans son ordinateur. Jun et lui ont dû se rencontrer là-bas.

Tout à coup, j'ai un mauvais pressentiment. Je sens que je ne vais pas aimer, je le sens. En déroulant, je prends connaissance de la date de la réponse. Le lendemain, putain ! Il n'a pas mis longtemps. Je fais tout mon possible pour ne pas trembler en lisant la suite :

[De : Providence

À : Jake Eirik Lund

Objet : Vous sortir de l'enfer, c'est maintenant.

Vous pouvez réveiller Théodor pour lui annoncer qu'il peut recevoir deux poumons d'un donneur compatible et que vous devez vous rendre en Suisse dès demain.

Théodor sera rapidement pris en charge à votre arrivée par les coordinateurs de transplantation et le service de chirurgie thoracique et vasculaire pour être opéré.

Le pneumologue suisse se mettra ensuite en rapport avec le pneumologue du centre de mucoviscidose de Chicago pour assurer le suivi de sa fonction pulmonaire et le traitement immunodépresseur.

Comptez cinq semaines d'immobilisation.

En pièces jointes, vous trouverez toutes les formalités.

Bon voyage, Jake]

Comment je fais pour ne pas le tuer tout de suite ? D'instinct, je porte mon regard sur ma femme à présent allongée sur le dos avec Sexe couché à l'ombre de son transat, et le risque qu'elle me quitte quand elle découvrira ça me tiraille. Parce qu'elle le découvrira, c'est certain. Elle est trop attachée à ce petit rouquin. Qu'est-ce qui m'a pris de penser qu'une fille comme elle, douce, volontaire et généreuse, pourrait être mienne sans que je l'abîme ?

Je n'attire que le malheur.

– Allez chercher Lund sous un prétexte quelconque, Sully. Je veux lui parler sans que ma femme se doute de quoi que ce soit. Dites à Verdi de nous rejoindre. Lund ne rentrera pas chez lui avant de nous avoir tout révélé.

S'il rentre. Parce que selon ce qu'il a monnayé contre la vie de son fils, je ne suis pas sûr de le laisser en vie. Mais l'Afghan ne bouge pas.

– Avant je dois vous dire autre chose.

Je détache mes yeux d'Alex pour lui faire signe de continuer.

– Je me suis permis de fouiller, m’annonce-t-il d’une voix sourde qui me paraît éloignée tant j’ai du mal à réaliser. L’intervention a bien eu lieu en Suisse avec succès. L’enfant et ses grands-parents se rendent chaque semaine à la consultation mucoviscidose de Chicago pour une série d’examens. D’après ce que j’ai pu savoir, sa spirométrie¹⁷ est normale.

J’ai envie de hurler. Qu’est-ce que ça peut bien me foutre, là, hein ? J’ai déjà compris qu’il s’agissait de la mort non naturelle d’un enfant pour sauver un autre enfant. En quoi est-ce une bonne nouvelle ? Moi, j’attends la suite car bien sûr il y a une suite. Je peux même l’anticiper.

– Le donneur venait d’Ancalagon, c’est ça ?

– Oui monsieur. Un enfant de cinq ans comme Théodor.

Je tressaille mais ne bronche pas. Je n’ai aucune réaction excessive. Aucune émotion. Seule ma femme a la priorité. Elle l’a sur tout le reste. Parce que quelque chose me dit qu’elle est aussi au centre de tout ça.

– Allez chercher Lund maintenant, commandé-je d’une voix froide.

Quelques minutes plus tard, j’adresse un regard furieux mais dépourvu de toute émotion à Jake installé en face de moi. Sully et Verdi assis de part et d’autre de lui, il a de quoi se sentir mal à l’aise. D’autant que ce dernier a la main posée sur l’arme dissimulée sous sa veste. D’ailleurs, le regard bleu du Norvégien balaye nerveusement les alentours. Jusqu’à Mila postée dans la cuisine ouverte sur le pool house et prête à dégager Alex à l’intérieur si besoin.

– Pouvez-vous nous expliquer ça, monsieur Lund, l’entreprend poliment Sully en lui mettant son mail et celui de Jun sous le nez.

Mon ventre se serre en tentant d’ignorer les silhouettes d’Alex et de Max bavardant étendus sur leur transat côte à côte. Ils sont si complices. Plus que je ne l’ai jamais été avec aucun membre de ma famille.

Mais c’est mieux qu’il l’occupe et qu’elle ne se doute de rien.

– De quel droit avez-vous... ? proteste le Norvégien.

– Vous voulez qu’on appelle le FBI pour leur parler de vos droits ? lui rétorque sèchement Verdi.

– Qu’avez-vous négocié pour obtenir deux poumons à votre fils ? enchaîne Sully, implacable.

Pas de réponse. Les gémissements de Sexe à mes pieds ne font qu’accentuer mon anxiété. Je me penche pour le caresser mais il se met à gratter les lattes de parquet de plus belle. Lui aussi comprend que quelque chose ne tourne pas rond.

– Quand avez-vous rencontré Jun Tsao Tamaki ?

Lund m’adresse un regard fuyant.

– Ici, ment-il. Alex nous avait invités à dîner tous les deux.

Soudain Sully plaque sa grande paume sur la nuque du Norvégien et l’abaisse jusqu’à lui coller le nez

à l'écran de son ordinateur où le mail est toujours affiché.

– Ne me prends pas pour un con, mon gars, abat froidement l'Afghan. J'ai déjà tué pour moins que ça ! Tu écris dans ce mail que tu n'as rien balancé lors de ce dîner chez M. Garrett. Alors dernière chance : où ? Quand ?

Par réflexe, je jette un œil à Alex pour m'assurer qu'elle ne regarde pas et fais signe à Mila de l'occuper.

– Chicago. En juin dernier. Mais je ne savais pas qui il était, crache le bougre au moment où j'intime à Sully d'y aller plus doucement alors que je rêve de l'inverse. Théodor était là, et lui, il savait pour sa maladie.

L'animal récalcitrant se redresse et passe les mains dans ses cheveux blonds pour reprendre contenance. Verdi doit juger qu'on a besoin d'un verre, puisqu'il nous en tend un à tous et laisse la bouteille sur la table. Whisky sec. J'en bois une lampée mais tout tourne dans ma tête.

Toutes les infos me reviennent en désordre.

1. Jake rencontre Alex à Chicago. OK. Pur hasard, ses parents et les grands-parents d'Alex habitent dans la même rue depuis des années.

2. Jake trouve un job à Alex chez son copain Stew. OK. Il apprend que je la bloque professionnellement, voit la vidéo qui me fait passer pour un grand méchant, a de la peine pour elle et décide de l'aider. Admettons que ce soit pure gentillesse.

3. Jake indique la gynéco de son ex-femme à Alex seulement deux semaines après avoir fait sa connaissance. Là, un truc cloche. Ou ce mec est taré ou il avait envie de la sauter et il est doublement taré en supposant que j'aurais laissé faire.

4. Jake bosse dans le même building que Global Equity & Co, le hedge fund de Cameron Brauer et Chace Culkin associés depuis la mort de Victor. Est-ce important ?

Réfléchis, bon sang !

– Il t'a proposé de t'aider ? je lui demande toujours aussi perdu.

Un hochement de tête pour confirmer.

– Contre quoi ?

Silence. Je n'aime pas ça, bon sang. J'ai besoin d'un verre. Quelque chose de fort parce qu'une fois que j'en saurai plus, j'ai comme l'impression que je vais le regretter. Deux paires d'yeux ne me quittent pas et je sais ce qu'ils pensent. Verdi et Sully tentent de deviner quand intervenir avant que je pète les câbles complètement et que j'emplâtre le Norvégien.

Et ils ont raison.

– Qu’as-tu fait à ma femme, espèce de salopard ? lui aboyé-je au visage, n’y tenant plus.

Son rire joyeux me transperce comme la lame d’un poignard, mais je ne m’attends pas à la réponse qu’il me fait :

– Ma parole ! T’es vraiment sincère ? me décoche-t-il avec arrogance, et je suis à deux doigts de lui exploser la gueule si Alex n’était pas là. Je n’aurais jamais cru que ce jour-là arrive, Garrett ! Combien de nanas tu as tirées et virées sans te soucier d’elles quand on bossait ensemble ?

Pourquoi je vis ça ? C’est un supplice. Chaque seconde. Chaque mot qu’il ne dit pas me ronge, pire que de l’acide.

– Alex est une fille bien et ça m’a crevé le cœur d’accepter de marcher dans sa combine, mais...

Je retiens un juron quand il s’arrête.

– Mais quoi ? le pressé-je à la limite de l’asphyxie.

– J’ai accepté de changer sa plaquette contraceptive dans son sac contre un échantillon gratuit de la même marque qu’il m’a procuré, débite-t-il tout d’un trait avant de changer d’avis.

Les mots m’atteignent de plein fouet et mon corps entier se liquéfie.

J’avais vu juste. Ce taré de Jun l’a empoisonnée à petite dose et je vais la perdre. Putain. Non !! JE NE PEUX PAS LA PERDRE. J’ai besoin d’elle pour respirer. Je regarde la bouteille de whisky sur la table et je la vois voler en éclats dans ma tête, mais je ne peux même pas me soulager ainsi. J’ai chaud.

– Entre mon fils et une étrangère, j’ai choisi mon fils, continue l’autre abruti. Dis-moi maintenant que tu n’aurais pas fait pareil, Garrett ? me crache-t-il au visage.

Cette fois je l’attrape et lui hurle en silence :

– Contre quoi ? Contre quelle merde as-tu changé sa pilule ? Qu’est-ce que ma femme avale tous les soirs, trou du cul ?

Du coin de l’œil, je vois Mila aller vers Alex avec un cocktail de fruits et un chapeau à large bord providentiel et Verdi appeler Luca en levant le bras, mais je ne m’en préoccupe pas. Jake secoue la tête, plus accablé, en jetant un œil à Alex par-dessus son épaule, et pour la première fois je le crois quand il dit :

– J’ai demandé et il m’a répondu des vitamines. Mais je doute que cela en soit, admet-il avec sincérité.

J’entends Verdi commander à Luca :

– Savez-vous où M^{me} Garrett range sa plaquette contraceptive ?

– Dans son sac quand elle est en voyage sinon dans la salle de bains, répond ce dernier abasourdi en nous scrutant l’un après l’autre. Je... Je vais la chercher.

Les mots sortent de ma bouche comme un murmure glauque.

– Discrètement, Luca. Alexiane ne doit se douter de rien. Occupez-la à l'intérieur et faites en sorte que le Français vienne nous rejoindre. Seul. On va avoir besoin de lui.

La sueur coule dans mon dos à chaque fois que j'ouvre la bouche, je tire sur mon T-shirt et l'ôte pour mieux respirer. Je n'y arrive pas. Je manque d'air.

– Sully...

Les mots suivants s'étranglent dans ma gorge.

– Je préviens Phil qu'on a une analyse urgente à faire, patron.

Il faut qu'on sache ce qu'elle avale. Vite. Dans ma tête, je compte les jours. D'après son dossier médical, Alex a commencé à prendre sa pilule en juin. Le 14. On est en septembre. Trois mois à ingurgiter Dieu sait quoi. Avec cette ordure, tout est possible. Et si c'était irréversible ?

– Sortez-le d'ici, fais-je à Verdi en désignant Jake. Il a de la chance d'avoir un gosse qui a besoin de lui, sinon il serait déjà mort.

Je regarde Jake. Je le laisse voir la bête en moi, sciemment.

– J'ai compris, Matt, déclare-t-il en blêmissant avant de s'en aller.

Pendant les quelques minutes qui suivent, je jure que ma vie s'est arrêtée. Les secondes ne défilent plus. Mon cœur se contracte, je respire, mais je jure que ça ne chasse pas mes idées noires.

– Que se passe-t-il ? demande le copain d'Alex en nous rejoignant.

– Assieds-toi, Max.

Son air inquiet dit qu'il a compris que la situation est grave. Je lui explique rapidement ce qu'il en est sans me préoccuper de sa réaction et lui demande :

– Il faut qu'on fasse une prise de sang à Alex pour savoir ce qu'elle avale. Tu peux t'en charger ? Luca va te procurer ce qu'il faut dans la cuisine. Phil attend le prélèvement au labo. Une chance qu'on ait tout sur place.

Le Français hoche la tête, encore abasourdi par ce qu'il vient d'apprendre.

– Trouve un prétexte qui ne l'alerte pas, OK ?

– Je m'en charge.

Un peu plus tard, Alex a de nouveau revêtu sa robe de plage blanche sur son bikini et traverse le plateau telle une tache de lumière éblouissante en riant avec son copain et en appuyant fort au pli de son coude sur une petite boule de coton blanc, tandis que Luca les suit en poussant un chariot chargé de smoothies roses surmontés de framboises, de branches de céleri et de pailles vertes. Le hochement de tête discret de Max m'indique que c'est fait.

Pile au moment où Verdi qui n'a rien vu m'annonce :

– Phil a récupéré les deux échantillons, monsieur. Son équipe analyse la plaquette de M^{me} Garrett et l'échantillon de sang. Selon lui, ça prendra deux heures avant les premiers résultats.

Soudain l'idée qu'elle ait pu entendre m'affole, je me dépêche de délaissier la réunion improvisée avec mes hommes de sécurité qui zieutent d'un drôle d'air les boissons magiques vantées par toutes les nanas pour avoir le ventre plat, et vais l'accueillir. *Ne la regarde pas dans les yeux, connard !*

– Des smoothies, chérie ?

Au lieu de me répondre, le regard bleu d'Alex tombe alors sur la bouteille de Dalmore fortement entamée. Elle plisse les yeux, contrariée, puis secoue la tête et, comprenant qu'ils n'ont pas l'habitude, s'adresse à Verdi et Sully :

– C'est plein de vitamines et de calcium, messieurs. Joanna m'a appris à rajouter du miel pour réduire l'acidité des fruits qui déplaît aux hommes et Luca m'a donné une autre idée. On a utilisé du yaourt bio à la place du lait pour que ce soit plus onctueux sans être calorique. Goûtez, vous verrez.

Mon majordome me fait un clin d'œil et je comprends comment il l'a occupée, mais Alex m'invective d'un doigt moqueur :

– Max est pire que toi, Guerrier ! plaisante-t-elle joyeusement en nous servant à chacun son mix fruité hyper coloré. Quand je lui ai dit que je n'avais pas eu de prise de sang à l'hôpital, il a tenu à m'en faire une pour vérifier que je n'ai attrapé aucun parasite en Afrique. Tu te rends compte ? PIRE. QUE. TOI.

Elle rit et fait mine de gifler son copain.

– Pire, ce n'est pas possible, bébé, dis-je en l'attirant contre moi.

Et c'est vrai. Je ne connais personne de pire. Pas même Jun. Car si lui est orgueilleux avec une estime démesurée de sa personne qui oriente ses choix, moi je suis froid et indifférent à tout. Sauf à *elle*. Alex Civilité Garrett.

Mon exact opposé.

Mon adversaire préférée.

C'est pour cela qu'elle s'est enfuie quand elle m'a vu la première fois. Elle voulait que je la poursuive, qu'on se confronte, qu'on se heurte l'un à l'autre pour savoir quelle sorte d'étincelles allaient sortir de là, de nous, et c'est ce que j'ai fait.

Et je le referai autant de fois que nécessaire.

Une fois de retour à ma place, avec elle assise à mon côté, Alex me tend mon verre toute fière et se blottit contre moi, sa tête posée sur mon épaule et son bras gracile autour de ma taille. Et je suis tout

troublé de la voir si câline et prête à me cajoler devant mes hommes. Jusqu'ici les seules femmes que j'ai laissées me cajoler l'ont fait pour des préliminaires. Jamais après, ni en dehors. Quand je baise, je baise, mais quand j'ai fini, j'ai fini ! Mes hommes aussi semblent embarrassés si j'en crois la façon dont ils détournent les yeux.

Je tire sur la paille pour lui faire plaisir...

Plus de miel. Ou plus d'alcool. Laissant le breuvage amer envahir ma langue sans grimacer, je sens qu'elle caresse doucement mon torse à travers le T-shirt que j'ai remis. Je ne bouge plus du tout, je bois son fichu smoothie aux fruits rouges amers et ses caresses. Je prends tout ce qu'elle me donne, et c'est comme ça que je voudrais mourir un jour. Avec elle à mes côtés qui me calme quand c'est impossible autrement. Elle n'aurait rien besoin de me dire. Je n'aurais rien besoin de lui dire. On s'aiderait mutuellement comme maintenant.

Parfois, les mots sont des conneries que les gens qui les disent ne pensent pas.

Parfois, on peut mentir comme moi en ce moment.

Tout ce qui m'importe, c'est qu'elle le comprenne. Plus tard. Quand je me serai fait la peau de Jun. Alors je lui expliquerai pourquoi je ne lui ai rien dit, pourquoi j'ai dû m'assurer qu'elle ne puisse pas agir contre mon père et Ancalagon et j'espère qu'elle me pardonnera de l'avoir trahie.

Pour l'instant, je la laisse me regarder comme si j'étais le seul homme sur terre, je la laisse m'aimer et parler avec mes hommes et son copain, inclure Luca et Mila à la conversation avec des tout petits riens qui concernent tout le monde. Elle est parfaite. Je pourrais rester là toute la journée si l'attente des résultats pour savoir ce que Jun a fait gober à ma femme n'était pas si angoissante.

Je me laisse caresser en me répétant que personne ne me prendra ce qui m'appartient. Elle. Ma femme. Ma femelle. La chose la plus pure que je n'ai jamais eue. Dans ma tête, je lui fais l'amour. Je m'affale un peu plus sur le canapé, écarte les jambes pour être confortable, et à ma grande surprise je m'endors. Je me réveille entouré de chaleur, dans l'odeur des cheveux d'Alex, quand une main lourde se pose sur moi par-derrière, et mon estomac se noue d'un coup lorsque je lève la tête vers le propriétaire de cette main.
Verdi. Les résultats.

Je marmonne d'une voix faussement ensommeillée :

– Bébé, tu devrais rentrer avec Mila pour aider Luca à nous préparer quelque chose à manger. Mon estomac est vide. Max va rester avec nous.

Alex dégage sa tête de mon épaule.

– Tu as faim ? s'étonne-t-elle.

Je la pousse vers le bord et lui montre l'heure sur ma montre. 6 PM.

– On a bu pas mal d'alcool, mon estomac tiraille.

Ses sourcils se froncent, l'air contrarié.

– Pourquoi Max reste avec vous et moi non ? Si tu as des infos sur Jun et ses projets, je veux savoir. Tu m'as promis.

C'est pas le moment, chérie !

– Jun, je vais le briser ! lui dis-je pour l'assurer que je vais casser cet enfoiré en deux le moment venu et pas l'inverse. Nous devons parler de Sankyo.

– Tu vas jouer à la Déferlante, c'est ça ? dit-elle avec des yeux joueurs.

Je lui lance un sourire malicieux.

– À ton avis, ma petite !

– Et Max va jouer aussi ? demande-t-elle d'un air suspicieux.

Trouve autre chose, connard ! Vite.

– Sankyo bute sur un vaccin qui m'intéresse et ton copain est médecin. Son avis peut être utile. Tu comprends ?

Si elle avale ça, je me licencie moi-même.

Mais je me bats du regard avec elle pour soutenir ma version. Je me suis battu toute ma vie alors que personne ne me croyait, j'ai l'habitude.

– OK. On va vous préparer des sandwiches, acquiesce-t-elle au bout d'un instant en cherchant le regard de Luca et en rompant le combat.

Je les laisse atteindre l'autre bout du plateau et la regarde disparaître dans la cuisine avec Mila derrière elle qui referme la baie coulissante, et mon cerveau se reconcentre. Je ne pense à rien hormis les battements de mon cœur, goûtant les dernières secondes avant le verdict. Je ne devrais pas être aussi calme mais je n'y peux rien. Personne ne pourra m'enlever ce manque total d'émotion quand tout va mal. Cela se passe à l'intérieur de moi.

– À nous !

– Vous voulez un peu de temps pour vous ? me demande Verdi d'une voix que je reconnais à peine en me proposant un plein verre de Dalmore.

Verre que je refuse.

– Je vous écoute, Verdi.

– Phil a mis moins de temps que prévu car le produit substitué est connu. C'est du Clomid, me lâche-t-il prudemment en reculant d'un pas.

Je n'ai pas le temps de réfléchir que j'entends :

– Le Clomid est prescrit aux femmes qui ont des problèmes de fertilité, s'écrie d'une voix tendue le

médecin. Putain, c'est un inducteur d'ovulation.

Max saute sur ses pieds pour arracher les analyses des mains de Verdi et je tourne la tête vers lui par réflexe pendant qu'il balaie les feuillets à la recherche d'un truc précis en blêmissant.

– Bordel, c'est bien ça ! Le taux de bêta HCG dans son sang est positif. Entre 10 000 et 13 000 mUI/mL.

Max lève la tête pour me regarder.

– Alex est enceinte de cinq ou six semaines, mec !

Le temps s'arrête.

17. Cet examen consiste à mesurer la respiration du patient et à suivre l'évolution de ses poumons.

À plus d'impatience...
Ne manquez pas le prochain épisode.

Si vous souhaitez contacter l'auteur :

<https://www.facebook.com/profile.php?id=100009547745648>

<https://twitter.com/JanaRouze>

<https://www.instagram.com/janarouze/>

Également disponible :

Cash girl - Combien... tu m'aimes ?

Rose est strip-teaseuse au Loup blanc. Escort girl pour payer les dettes que son père lui a laissées à sa mort, elle ne croit pas à l'amour. Le sexe est une arme, l'argent un moyen. Jusqu'à ce que son chemin croise celui du bel Audric Beaumont, un client pas comme les autres. Un homme riche et influent qui fera enfin battre son cœur, mais qui est-il vraiment ?

[Tapotez pour télécharger.](#)



**Retrouvez
toutes les séries
des Éditions Addictives**

sur le catalogue en ligne :

<http://editions-addictives.com>

Image couverture : © Arkna - Fotolia.com

« Toute représentation ou reproduction intégrale, ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite (alinéa 1er de l'article L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal. »

© EDISOURCE, 100 rue Petit, 75019 Paris

Avril 2017

ISBN 9791025736531